LES
LIAISONS
DANGEREUSES;

OU,

LETTRES

Recueillies dans une Société, & publiées pour l'Instruction de quelques autres.

Par M. C..... DE L.....

K

J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces lettres.
J. J. ROUSSEAU, *Préf. de la Nouvelle Héloïse.*

TOME I.

A LONDRES:
Chez G. G. & J. ROBINSON, Paternoster-Row.

1797.

MADISONS

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

NOUS croyons devoir prévenir le public, que malgré le titre de cet ouvrage & ce qu'en dit le rédacteur dans sa préface, nous ne garantissons pas l'authenticité de ce recueil, & que nous avons même de fortes raisons de penser que ce n'est qu'un roman.

Il nous semble de plus, que l'auteur, qui paroît pourtant avoir cherché la vraisemblance, l'a détruite lui-même, & bien mal-adroitement, par l'époque où il a placé les évènemens qu'il publie. En effet, plusieurs des personnages qu'il met en scène ont de si mauvaises mœurs, qu'il est impossible de supposer qu'ils aient vécu dans notre siècle; dans ce siècle de philosophie, où les lumières, répandues de de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes, & toutes les femmes si modestes & si réservées.

Notre avis est donc, que si les aventures rapportées dans cet ouvrage ont un fonds de vérité, elles n'ont pu arriver que dans d'autres tems; & nous blâmons beaucoup l'auteur, qui, séduit apparemment par l'espoir d'intéresser davantage

en

en ſe rapprochant plus de ſon ſiècle & de ſon pays, a oſé faire paroître ſous notre coſtume & avec nos uſages, des mœurs qui nous ſont ſi étrangères.

Pour préſerver au moins, autant qu'il eſt en nous, le lecteur trop crédule de toute ſurpriſe à ce ſujet, nous appuierons notre opinion d'un raiſonnement que nous lui propoſons avec confiance, parce qu'il nous paroît victorieux & ſans replique; c'eſt que ſans doute les mêmes cauſes ne manqueroient pas de produire les mêmes effets, & que cependant nous ne voyons point aujourd'hui de demoiſelle, avec ſoixante mille livres de rente, ſe faire religieuſe, ni de préſidente jeune & jolie mourir de chagrin.

PRÉFACE

DU RÉDACTEUR.

CET Ouvrage, ou plutôt ce Recueil, que le public trouvera peut-être encore trop volumineux, ne contient pourtant que le plus petit nombre des lettres qui compoſoient la totalité de la correſpondance dont il eſt extrait. Chargé de la mettre en ordre par les perſonnes à qui elle étoit parvenue, & que je ſavois dans l'intention de la publier, je n'ai demandé, pour prix de mes ſoins, que la permiſſion d'élaguer tout ce qui me paroîtroit inutile; & j'ai tâché de ne conſerver en effet que les lettres qui m'ont paru néceſſaires, ſoit à l'intelligence des évênemens, ſoit au développement des caracteres. Si l'on ajoute à ce léger travail celui de replacer par ordre les lettres que j'ai laiſſé ſubſiſter, ordre pour lequel j'ai même preſque toujours ſuivi celui des dates, & enfin quelques notes courtes & rares, & qui, pour la plupart, n'ont d'autre objet que d'indiquer la ſource de quelques citations, ou de motiver quelques-uns des retranchemens que je me ſuis permis, on ſaura

toute

toute la part que j'ai eue à cet ouvrage. Ma miſſion ne s'étendoit pas plus loin (*a*).

J'avois propoſé des changemens plus conſidérables, & preſque tous relatifs à la pureté de diction ou de ſtyle, contre laquelle on trouvera beaucoup de fautes. J'aurois deſiré auſſi être autoriſé à couper quelques lettres trop longues, & dont pluſieurs traitent ſéparément, & preſque ſans tranſition, d'objets tout-à-fait étrangers l'un à l'autre. Ce travail, qui n'a pas été accepté, n'auroit pas ſuffi ſans doute pour donner du mérite à l'ouvrage, mais on auroit au moins ôté une partie des défauts.

On m'a objecté que c'étoient les lettres même qu'on vouloit faire connoître, & non pas ſeulement un ouvrage fait d'après ces lettres, qu'il ſeroit autant contre la vraiſemblance que contre la vérité, que de huit à dix perſonnes qui ont concouru à cette correſpondance, toutes euſſent écrit avec une égale pureté. Et ſur ce que j'ai repréſenté que, loin de là, il n'y en avoit au contraire aucune qui n'eût fait des fau-

(*a*) Je dois prévenir auſſi que j'ai ſupprimé ou changé tous les noms des perſonnes dont il eſt queſtion dans ces lettres ; & que ſi dans le nombre de ceux que je leur ai ſubſtitués, il s'en trouvoit qui appartinſſent à quelqu'un, ce ſeroit ſeulement une erreur de ma part, & dont il ne faudroit tirer aucune conſéquence.

tes

tes graves, & qu'on ne manqueroit pas de critiquer, on m'a répondu que tout lecteur raiſonnable s'attendroit ſurement à trouver des fautes dans un recueil de lettres de quelques particuliers, puiſque dans tous ceux publiés juſqu'ici de différens auteurs eſtimés, & même de quelques académiciens, on n'en trouvoit aucun totalement à l'abri de ce reproche. Ces raiſons ne m'ont pas perſuadé, & je les ai trouvées, comme je les trouve encore, plus faciles à donner qu'à recevoir; mais je n'étois pas le maître, & je me ſuis ſoumis. Seulement je me ſuis réſervé de proteſter contre, & de déclarer que ce n'étoit pas mon avis; ce que je fais en ce moment.

Quant au mérite que cet ouvrage peut avoir, peut-être ne m'appartient-il pas de m'en expliquer, mon opinion ne devant ni ne pouvant influer ſur celle de perſonne. Cependant ceux qui, avant de commencer une lecture, ſont bien aiſes de ſavoir à peu près ſur quoi compter; ceux-là, dis-je, peuvent continuer: les autres feront mieux de paſſer toute de ſuite à l'ouvrage même; ils en ſavent aſſez.

Ce que je puis dire d'abord, c'eſt que ſi mon avis a été, comme j'en conviens, de faire paroître ces lettres, je ſuis pourtant bien loin d'en eſpérer le ſuccès: & qu'on ne prenne pas cette ſincérité de ma

part

part pour la modeſtie jouée d'un auteur; car je déclare avec la même franchiſe, que ſi ce recueil ne m'avoit pas paru digne d'être offert au public, je ne m'en ſerois pas occupé. Tâchons de concilier cette apparente contradiction.

Le mérite d'un ouvrage ſe compoſe de ſon utilité ou de ſon agrément, & même de tous deux, quand il en eſt ſuſceptible: mais le ſuccès, qui ne prouve pas toujours le mérite, tient ſouvent davantage au choix du ſujet qu'à ſon exécution, à l'enſemble des objets qu'il préſente, qu'à la manière dont ils ſont traités. Or ce recueil contenant, comme ſon titre l'annonce, les lettres de toute une ſociété, il y règne une diverſité d'intérêts qui affoiblit celui du lecteur. De plus, preſque tous les ſentimens qu'on y exprime, étant feints ou diſſimulés, ne peuvent même exciter qu'un intérêt de curioſité toujours bien au-deſſous de celui de ſentiment, qui ſur-tout porte moins à l'indulgence, & laiſſe d'autant plus appercevoir les fautes qui s'y trouvent dans les détails, que ceux-ci s'oppoſent ſans ceſſe au ſeul deſir qu'on veuille ſatisfaire.

Ces défauts ſont peut-être rachetés, en partie, par une qualité qui tient de même à la nature de l'ouvrage: c'eſt la variété des ſtyles; mérite qu'un auteur atteint difficilement,

difficilement, mais qui ſe préſentoit ici de lui-même, & qui ſauve au moins l'ennui de l'uniformité. Pluſieurs perſonnes pourront compter encore pour quelque choſe un aſſez grand nombre d'obſervations, ou nouvelles, ou peu connues, & qui ſe trouvent éparſés dans ces lettres. C'eſt auſſi là, je crois, tout ce qu'on y peut eſpérer d'agrémens, en les jugeant même avec la plus grande faveur.

L'utilité de l'ouvrage, qui peut-être ſera encore plus conteſtée, me paroît pourtant plus facile à établir. Il me ſemble au moins que c'eſt rendre un ſervice aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaiſes, pour corrompre ceux qui en ont de bonnes; & je crois que ces lettres pourront concourir efficacement à ce but. On y trouvera auſſi la preuve & l'exemple de deux vérités importantes qu'on pourroit croire méconnues, en voyant combien peu elles ſont pratiquées: l'une, que toute femme qui conſent à recevoir dans ſa ſociété un homme ſans mœurs, finit par en devenir la victime; l'autre, que toute mère eſt au moins imprudente, qui ſouffre qu'un autre qu'elle ait la confiance de ſa fille. Les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe pourroient encore y apprendre que l'amitié que les perſonnes de mauvaiſes

mœurs

mœurs paroiſſent leur accorder ſi facilement, n'eſt jamais qu'un piege dangereux, & auſſi fatal à leur bonheur qu'à leur vertu. Cependant l'abus, toujours ſi près du bien, me paroît ici trop à craindre; & loin de conſeiller cette lecture à la jeuneſſe, il me paroît très-important d'éloigner d'elle toutes celles de ce genre. L'époque où celle-ci peut ceſſer d'être dangereuſe & devenir utile, me paroît avoir été très-bien ſaiſie pour ſon ſexe, par une bonne mere qui non-ſeulement a de l'eſprit, mais qui a du bon eſprit. « Je croirois, » me diſoit-elle, après avoir lu le manuſcrit de cette correſpondance, « rendre un vrai « ſervice à ma fille, en lui donnant ce « livre le jour de ſon mariage. » Si toutes les meres de famille en penſent ainſi, je me féliciterai éternellement de l'avoir publié.

Mais, en partant encore de cette ſuppoſition favorable, il me ſemble toujours que ce recueil doit plaire à peu de monde. Les hommes & les femmes dépravés auront intérêt à décrier un ouvrage qui peut leur nuire; & comme ils ne manquent pas d'adreſſe, peut-être auront-ils celle de mettre dans leur parti les rigoriſtes, alarmés par le tableau des mauvaiſes mœurs, qu'on n'a pas craint de préſentir.

Les prétendus eſprits-forts ne s'intéreſſeront

reſſeront point à une femme dévote, que par cela même ils regarderont comme une femmelette, tandis que les dévots ſe fâcheront de voir ſuccomber la vertu, & ſe plaindront que la religion ſe montre avec trop peu de puiſſance.

D'un autre côté, les perſonnes d'un goût délicat ſeront dégoûtées par le ſtyle trop ſimple & trop fautif de pluſieurs de ces Lettres, tandis que le commun des lecteurs, ſéduit par l'idée que tout ce qui eſt imprimé eſt le fruit d'un travail, croira voir dans quelques autres la maniere peinée d'un auteur qui ſe montre derriere le perſonnage qu'il fait parler.

Enfin, on dira peut-être aſſez généralement, que chaque choſe ne vaut qu'à ſa place; & que ſi d'ordinaire le ſtyle trop châtié des auteurs ôte en effet de la grace aux lettres de ſociété, les négligences de celles-ci deviennent de véritables fautes, & les rendent inſupportables, quand on les livre à l'impreſſion.

J'avoue avec ſincérité que tous ces reproches peuvent être fondés : je crois auſſi qu'il me ſeroit poſſible d'y répondre, & même ſans excéder la longueur d'une préface. Mais on doit ſentir que, pour qu'il fût néceſſaire de répondre tout, il faudroit que l'ouvrage ne pût répondre à rien; & que ſi j'en avois jugé ainſi, j'aurois ſupprimé à la fois la préface & le livre.

LES LIAISONS DANGEREUSES.

LETTRE I.

Cécile Volanges à Sophie Carnay, aux Ursulines de ...

TU vois, ma bonne amie, que je te tiens parole, & que les bonnets & les pompons ne prennent pas tout mon tems; il m'en restera toujours pour toi. J'ai pourtant vu plus de parures dans cette seule journée que dans les quatre ans que nous avons passés ensemble; & je crois que la superbe Tanville * aura plus de chagrin à ma première visite, où je compte bien la demander, qu'elle n'a cru nous en faire toutes les fois qu'elle est venue nous voir *in fiocchi*. Maman m'a consultée sur tout; elle me traite beaucoup moins en pensionnaire que par le passé. J'ai une femme-de-

* Pensionnaire du même couvent.

chambre à moi ; j'ai une chambre & un cabinet dont je diſpoſe, & je t'écris à un ſecrétaire très-joli, dont on m'a remis la clef, & où je peux renfermer tout ce que je veux. Maman m'a dit que je la verrois tous les jours à ſon lever ; qu'il ſuffiſoit que je fuſſe coëffée pour dîner, parce que nous ſerions toujours ſeules, & qu'alors elle me diroit chaque jour l'heure où je devrois l'aller joindre l'après-midi. Le reſte du tems eſt à ma diſpoſition, & j'ai ma harpe, mon deſſin, & des livres comme au couvent, ſi ce n'eſt que la mère Perpetue n'eſt pas là pour me gronder, & qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être toujours à rien faire ; mais comme je n'ai pas ma Sophie pour cauſer & pour rire, j'aime autant m'occuper.

Il n'eſt pas encore cinq heures ; je ne dois aller retrouver maman qu'à ſept : voilà bien du tems, ſi j'avois quelque choſe à te dire ! Mais on ne m'a encore parlé de rien ; & ſans les apprêts que je vois faire, & la quantité d'ouvrieres qui viennent toutes pour moi, je croirois qu'on ne ſonge pas à me marier, & que c'eſt un radotage de plus de la bonne Joſéphine *. Cependant maman m'a dit ſouvent qu'une demoiſelle devoit reſter au couvent juſqu'à ce qu'elle ſe mariât, que puiſqu'elle m'en fait

* Tourriere du couvent.

ſortir,

ſortir, il faut bien que Joſéphine ait raiſon.

Il vient d'arrêter un carroſſe à la porte, & maman me fait dire de paſſer chez elle tout de ſuite. Si c'étoit le monſieur! Je ne ſuis pas habillée, la main me tremble & le cœur me bat. J'ai demandé à la femme-de-chambre ſi elle ſavoit qui étoit chez ma mère: " Vraiment, m'a-t-elle dit, c'eſt " M. C***." Et elle rioit. Oh! je crois que c'eſt lui. Je reviendrai ſurement te raconter ce qui ſe ſera paſſé. Voilà toujours ſon nom. Il ne faut pas ſe faire attendre. Adieu, juſqu'à un petit moment.

Comme tu vas te moquer de la pauvre Cécile! Oh, j'ai été bien honteuſe! Mais tu y aurois été attrapée comme moi. En entrant chez maman, j'ai vu un monſieur en noir, debout auprès d'elle. Je l'ai ſalué du mieux que j'ai pu, & ſuis reſtée ſans pouvoir bouger de ma place. Tu juges combien je l'examinois! " Madame," a-t-il dit à ma mère, "en me ſaluant, voilà une " charmante demoiſelle, & je ſens mieux " que jamais le prix de vos bontés." A ce propos ſi poſitif, il m'a pris un tremblement, tel que je ne pouvois me ſoutenir; j'ai trouvé un fauteuil, & je m'y ſuis aſſiſe, bien rouge & bien déconcertée. J'y étois à peine, que voilà cet homme à mes genoux. Ta pauvre Cécile alors a perdu

la tête ; j'étois, comme a dit maman, toute effarouchée. Je me ſuis levée en jetant un cri perçant .... tiens, comme ce jour du tonnerre. Maman eſt partie d'un éclat de rire, en me diſant : " Eh bien ! qu'avez-" vous ? Aſſeyez-vous, & donnez votre " pied à monſieur." En effet, ma chère amie, le monſieur étoit un cordonnier. Je ne peux te rendre combien j'ai été honteuſe : par bonheur il n'y avoit que maman. Je crois que, quand je ſerai mariée, je ne me ſervirai plus de ce cordonnier-là.

Conviens que nous voilà bien ſavantes ! Adieu. Il eſt près de ſix heures, & ma femme-de-chambre dit qu'il faut que je m'habille. Adieu, ma chère Sophie ; je t'aime comme ſi j'étois encore au couvent.

P.S. Je ne ſais par qui envoyer ma lettre : ainſi j'attendrai que Joſéphine vienne.

Paris, ce 3 Aout, 17..

LETTRE II.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont, au château de ...

REVENEZ, mon cher vicomte, revenez : que faites-vous, que pouvez-vous faire chez une vieille tante dont tous les biens vous ſont ſubſtitués ? Partez ſur-le-champ ;

champ; j'ai beſoin de vous. Il m'eſt venu une excellente idée, & je veux bien vous en confier l'exécution. Ce peu de mots devroit ſuffire; &, trop honoré de mon choix, vous devriez venir avec empreſſement prendre mes ordres à genoux: mais vous abuſez de mes bontés, même depuis que vous n'en uſez plus; & dans l'alternative d'une haine éternelle ou d'une exceſſive indulgence, votre bonheur veut que ma bonté l'emporte. Je veux donc bien vous inſtruire de mes projets: mais jurez-moi qu'en fidèle chevalier, vous ne courrez aucune aventure que vous n'ayez mis celle-ci à fin. Elle eſt digne d'un héros: vous ſervirez l'amour & la vengeance; ce ſera enfin une *rouerie** de plus à mettre dans vos mémoires: oui, dans vos mémoires; car je veux qu'ils ſoient imprimés un jour, & je me charge de les écrire. Mais laiſſons cela, & revenons à ce qui m'occupe.

Mad. de Volanges marie ſa fille: c'eſt encore un ſecret; mais elle m'en a fait part hier. Et qui croyez-vous qu'elle ait choiſi pour gendre? Le comte de Gercourt. Qui m'auroit dit que je deviendrois la couſine de Gercourt? J'en ſuis dans une fureur.... Eh bien! vous ne devinez pas

* Ces mots *roué* & *rouerie*, dont heureuſement la bonne compagnie commence à ſe défaire, étoient fort en uſage à l'époque où ces lettres ont été écrites.

encore ? Oh, l'esprit lourd ! Lui avez-vous donc pardonné l'aventure de l'intendante ? Et moi, n'ai-je pas encore plus à me plaindre de lui, monstre que vous êtes * ? Mais je m'appaise, & l'espoir de me venger rassérène mon ame.

Vous avez été ennuyé cent fois, ainsi que moi, de l'importance que met Gercourt à la femme qu'il aura, & de la sotte présomption qui lui fait croire qu'il évitera le sort inévitable. Vous connoissez ses ridicules préventions pour les éducations cloîtrées, & son préjugé, plus ridicule encore, en faveur de la retenue des blondes. En effet, je gagerois que, malgré les soixante mille livres de la petite Volanges, il n'auroit jamais fait ce mariage, si elle eût été brune, ou si elle n'eût pas été au couvent. Prouvons-lui donc qu'il n'est qu'un sot : il le sera sans doute un jour ; ce n'est pas là ce qui m'embarrasse : mais le plaisant seroit qu'il débutât par-là. Comme nous nous amuserions le lendemain en l'entendant se vanter ! car il se vantera ; & puis, si une

* Pour entendre ce passage, il faut savoir que le comte de Gercourt avoit quitté la marquise de Merteuil pour l'intendante de ***, qui lui avoit sacrifié le vicomte de Valmont, & que c'est alors que la marquise & le vicomte s'attachèrent l'un à l'autre. Comme cette aventure est fort antérieure aux événemens dont il est question dans ces lettres, on a cru devoir en supprimer toute la correspondance.

fois

fois vous formez cette petite fille, il y aura bien du malheur ſi Gercourt ne devient pas, comme un autre, la fable de Paris.

Au reſte, l'héroïne de ce nouveau roman mérite tous vos ſoins; elle eſt vraiment jolie; cela n'a que quinze ans, c'eſt le bouton de roſe; gauche à la vérité, comme on ne l'eſt point, & nullement maniérée: mais, vous autres hommes, vous ne craignez pas cela; de plus, un certain regard langoureux qui promet beaucoup en vérité: ajoutez-y que je vous la recommande; vous n'avez plus qu'à me remercier & à m'obéir.

Vous recevrez cette lettre demain matin. J'exige que demain, à ſept heures du ſoir, vous ſoyez chez moi. Je ne recevrai perſonne qu'à huit, pas même le régnant chevalier: il n'a pas aſſez de tête pour une auſſi grande affaire. Vous voyez que l'amour ne m'aveugle pas. A huit heures je vous rendrai votre liberté, & vous reviendrez à dix ſouper avec le bel objet; car la mère & la fille ſouperont chez moi. Adieu, il eſt midi paſſé; bientôt je ne m'occuperai plus de vous.

Paris, ce 4 Août, 17..

LETTRE

LETTRE III.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

JE ne ſais encore rien, ma bonne amie. Maman avoit hier beaucoup de monde à ſouper. Malgré l'intérêt que j'avois à examiner, les hommes ſur-tout, je me ſuis fort ennuyée. Hommes & femmes, tout le monde m'a beaucoup regardée, & puis on ſe parloit à l'oreille; & je voyois bien qu'on parloit de moi; cela me faiſoit rougir; je ne pouvois m'en empêcher. Je l'aurois bien voulu; car j'ai remarqué que quand on regardoit les autres femmes, elles ne rougiſſoient pas; ou bien c'eſt le rouge qu'elles mettent, qui empêche de voir celui que l'embarras leur cauſe; car il doit être bien difficile de ne pas rougir quand un homme vous regarde fixement.

Ce qui m'inquiétoit le plus, étoit de ne pas ſavoir ce qu'on penſoit ſur mon compte. Je crois avoir entendu pourtant deux ou trois fois le mot de *jolie*: mais j'ai entendu bien diſtinctement celui de *gauche*; & il faut que cela ſoit bien vrai, car la femme qui le diſoit eſt parente & amie de ma mère; elle paroît même avoir pris tout de ſuite de l'amitié pour moi. C'eſt la ſeule perſonne

perſonne qui m'ait un peu parlé dans la ſoirée. Nous ſouperons demain chez elle.

J'ai encore entendu, après ſouper, un homme que je ſuis ſûre qui parloit de moi, & qui diſoit à un autre : " Il faut laiſſer " mûrir cela, nous verrons cet hiver." C'eſt peut-être celui-là qui doit m'épouſer ; mais alors ce ne ſeroit donc que dans quatre mois ! Je voudrois bien ſavoir ce qui en eſt.

Voilà Joſéphine, & elle me dit qu'elle eſt preſſée. Je veux pourtant te raconter encore une de mes *gaucheries*. Oh ! je crois que cette dame a raiſon.

Après le ſouper on s'eſt mis à jouer. Je me ſuis placée auprès de maman ; je ne ſais pas comment cela s'eſt fait, mais je me ſuis endormie preſque tout de ſuite. Un grand éclat de rire m'a réveillée. Je ne ſais ſi l'on rioit de moi, mais je le crois. Maman m'a permis de me retirer, & elle m'a fait grand plaiſir. Figure-toi qu'il étoit onze heures paſſées. Adieu, ma chere Sophie ; aime toujours bien ta Cécile. Je t'aſſure que le monde n'eſt pas auſſi amuſant que nous l'imaginions.

Paris, ce 4 Aout, 17..

LETTRE IV.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil, à Paris.

VOS ordres sont charmans; votre façon de les donner est plus aimable encore; vous feriez chérir le despotisme. Ce n'est pas la première fois, comme vous savez, que je regrette de ne plus être votre esclave; & tout *monstre* que vous dites que je suis, je ne me rappelle jamais sans plaisir le tems où vous m'honoriez de noms plus doux. Souvent même je desire de les mériter de nouveau, & de finir par donner, avec vous, un exemple de constance au monde. Mais de plus grands intérêts nous appellent; conquérir est notre destin; il faut le suivre: peut-être au bout de la carrière nous rencontrerons-nous encore; car, soit dit sans vous fâcher, ma très-belle marquise, vous me suivez au moins d'un pas égal; & depuis que, nous séparant pour le bonheur du monde, nous prêchons la foi chacun de notre côté, il me semble que dans cette mission d'amour, vous avez fait plus de prosélytes que moi. Je connois votre zèle, votre ardente ferveur; & si ce dieu-là nous jugeoit

jugeoit ſur nos œuvres, vous ſeriez un jour la patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami ſeroit au plus un ſaint de village. Ce langage vous étonne, n'eſt-il pas vrai? Mais depuis huit jours je n'en entends, je n'en parle pas d'autre; & c'eſt pour m'y perfectionner, que je me vois forcé de vous déſobéir.

Ne vous fâchez pas, & écoutez-moi. Dépoſitaire de tous les ſecrets de mon cœur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé. Que me propoſez-vous? De ſéduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connoît rien; qui, pour ainſi dire, me ſeroit livrée ſans défenſe, qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, & que la curioſité menera peut-être plus vîte que l'amour. Vingt autres peuvent y réuſſir comme moi. Il n'en eſt pas ainſi de l'entrepriſe qui m'occupe; ſon ſuccès m'aſſure autant de gloire que de plaiſir. L'amour qui prépare ma couronne, héſite lui-même entre le myrte & le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. Vous-même, ma belle amie, vous ſerez ſaiſie d'un ſaint reſpect, & vous direz avec enthouſiaſme: "Voilà l'homme "ſelon mon cœur."

Vous connoiſſez la préſidente Tourvel, ſa dévotion, ſon amour conjugal, ſes principes auſtères. Voilà ce que j'attaque; voilà

voilà l'ennemi digne de moi; voilà le but où je prétends atteindre;

Et ſi de l'obtenir je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

On peut citer de mauvais vers, quand ils ſont d'un grand poëte *.

Vous ſaurez donc que le préſident eſt en Bourgogne, à la ſuite d'un grand procès; j'eſpère lui en faire perdre un plus important. Son inconſolable moitié doit paſſer ici tout le tems de cet affligeant veuvage. Une meſſe chaque jour, quelques viſites aux pauvres du canton, des prières du matin & du ſoir, des promenades ſolitaires, de pieux entretiens avec ma vieille tante, & quelquefois un triſte wiſk, devoient être ſes ſeules diſtractions. Je lui en prépare de plus efficaces. Mon bon ange m'a conduit ici, pour ſon bonheur & pour le mien. Inſenſé! je regrettois vingt-quatre heures que je ſacrifiois à des égards d'uſage. Combien on me puniroit, en me forçant de retourner à Paris! Heureuſement, il faut être quatre pour jouer au wiſk; & comme il n'y a ici que le curé du lieu, mon éternelle tante m'a beaucoup preſſé de lui ſacrifier quelques jours. Vous devinez que

* La Fontaine.

j'ai

j'ai consenti. Vous n'imaginez pas combien elle me cajolle depuis ce moment, combien sur-tout elle est édifiée de me voir régulièrement à ses prières & à sa messe. Elle ne se doute pas de la divinité que j'y adore.

Me voilà donc, depuis quatre jours, livré à une passion forte. Vous savez si je desire vivement, si je dévore les obstacles; mais ce que vous ignorez, c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du desir. Je n'ai plus qu'une idée; j'y pense le jour & j'y rêve la nuit. J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux: car où ne mène pas un desir contrarié? O délicieuse jouissance! je t'implore pour mon bonheur, & sur-tout pour mon repos. Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal! Nous ne serions auprès d'elles que de timides esclaves. J'ai dans ce moment un sentiment de reconnoissance pour les femmes faciles, qui m'amène naturellement à vos pieds. Je m'y prosterne pour obtenir mon pardon, & j'y finis cette trop longue lettre. Adieu, ma très-belle amie: sans rancune.

Du château de... ce 5 Aout, 17...

LETTRE V.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

SAVEZ-VOUS, vicomte, que votre lettre est d'une insolence rare, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de m'en fâcher ? Mais elle m'a prouvé clairement que vous aviez perdu la tête, & cela seul vous a sauvé de mon indignation. Amie généreuse & sensible, j'oublie mon injure pour ne m'occuper que de votre danger ; &, quelque ennuyeux qu'il soit de raisonner, je cède au besoin que vous en avez dans ce moment.

Vous, avoir la présidente Tourvel ! Mais quel ridicule caprice ! Je reconnois bien là votre mauvaise tête, qui ne sait desirer que ce qu'elle croit ne pas pouvoir obtenir. Qu'est-ce donc que cette femme ? Des traits réguliers si vous voulez, mais nulle expression : passablement faite, mais sans grâces : toujours mise à faire rire, avec ses paquets de fichus sur sa gorge, & son corps qui remonte au menton ! Je vous le dis en amie, il ne vous faudroit pas deux femmes comme celle-là, pour vous faire perdre toute votre considération. Rappelez-vous donc ce jour où elle quêtoit à Saint-Roch, & où

vous me remerciâtes tant de vous avoir procuré ce ſpectacle. Je crois la voir encore, donnant la main à ce grand échalas en cheveux longs, prête à tomber, à chaque pas, ayant toujours ſon panier de quatre aunes ſur la tête de quelqu'un, & rougiſſant à chaque révérence. Qui vous eût dit alors, vous deſirerez cette femme? Allons, vicomte, rougiſſez vous-même, & revenez à vous. Je vous promets le ſecret.

Et puis, voyez donc les déſagrémens qui vous attendent! Quel rival avez-vous à combattre? Un mari! Ne vous ſentez-vous pas humilié à ce ſeul mot? Quelle honte ſi vous échouez! & même combien peu de gloire dans le ſuccès! Je dis plus; n'en eſpérez aucun plaiſir. En eſt-il avec les prudes? J'entends celles de bonne foi: réſervées au ſein même du plaiſir, elles ne vous offrent que des demi-jouiſſances. Cet entier abandon de ſoi-même, ce délire de la volupté où le plaiſir s'épure par ſon excès, ces biens de l'amour ne ſont pas connus d'elles. Je vous le prédis; dans la plus heureuſe ſuppoſition, votre préſidente croira avoir tout fait pour vous, en vous traitant comme ſon mari; & dans le tête-à-tête conjugal le plus tendre, on reſte toujours deux. Ici c'eſt bien pis encore; votre prude eſt dévote, & de cette dévotion de bonne femme, qui condamne à une éternelle enfance. Peut-être ſurmonterez-vous

cet obſtacle, mais ne vous flattez pas de le détruire : vainqueur de l'amour de Dieu, vous ne le ſerez pas de la peur du diable ; & quand, tenant votre maîtreſſe dans vos bras, vous ſentirez palpiter ſon cœur, ce ſera de crainte, & non d'amour. Peut-être, ſi vous euſſiez connu cette femme plus tôt, en euſſiez-vous pu faire quelque choſe ; mais cela a vingt-deux ans, & il y en a près de deux qu'elle eſt mariée. Croyez-moi, vicomte, quand une femme s'eſt *encroûtée* à ce point, il faut l'abandonner à ſon ſort ; ce ne ſera jamais qu'une *eſpece*.

C'eſt pourtant pour ce bel objet que vous refuſez de m'obéir, que vous vous enterrez dans le tombeau de votre tante, & que vous renoncez à l'aventure la plus délicieuſe & la plus faite pour vous faire honneur. Par quelle fatalité faut-il donc que Gercourt garde toujours quelque avantage ſur vous ? Tenez, je vous en parle ſans humeur : mais, dans ce moment, je ſuis tentée de croire que vous ne méritez pas votre réputation ; je ſuis tentée ſur-tout de vous retirer ma confiance. Je ne m'accoutumerai jamais à dire mes ſecrets à l'amant de Mad. de Tourvel.

Sachez pourtant que la petite Volanges a déjà fait tourner une tête. Le jeune Danceny en raffole. Il a chanté avec elle ; & en effet elle chante mieux qu'à une penſionnaire n'appartient. Ils doivent répéter

beaucoup

beaucoup de duos, & je crois qu'elle ſe mettroit volontiers à l'uniſſon : mais ce Danceny eſt un enfant qui perdra ſon tems à faire l'amour, & ne finira rien. La petite perſonne de ſon côté eſt aſſez farouche ; &, à tout événement, cela ſera toujours beaucoup moins plaiſant que vous n'auriez pu le rendre : auſſi j'ai de l'humeur, & ſurement je querellerai le chevalier à ſon arrivée. Je lui conſeille d'être doux ; car, dans ce moment, il ne m'en coûteroit rien de rompre avec lui. Je ſuis ſûre que, ſi j'avois le bon eſprit de le quitter à préſent, il en ſeroit au déſeſpoir ; & rien ne m'amuſe comme un déſeſpoir amoureux. Il m'appelleroit perfide, & ce mot de perfide m'a toujours fait plaiſir ; c'eſt, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme, & il eſt moins pénible à mériter. Sérieuſement, je vais m'occuper de cette rupture. Voilà pourtant de quoi vous êtes cauſe ! auſſi je le mets ſur votre conſcience. Adieu. Recommandez-moi aux prières de votre préſidente.

Paris, ce 7 Aout, 17...

LETTRE VI.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

IL n'eſt donc point de femme qui n'abuſe de l'empire qu'elle a ſu prendre ! Et vous-même, vous que je nommai ſi ſouvent mon indulgente amie, vous ceſſez enfin de l'être, & vous ne craignez pas de m'attaquer dans l'objet de mes affections. De quels traits vous oſez peindre Mad. de Tourvel !.. Quel homme n'eût point payé de ſa vie cette inſolente audace ? à quelle autre femme qu'à vous n'eût-elle pas valu au moins une noirceur ? De grâce, ne me mettez plus à d'auſſi rudes épreuves ; je ne répondrois pas de les ſoutenir. Au nom de l'amitié, attendez que j'aie eu cette femme, ſi vous voulez en médire. Ne ſavez-vous pas que la ſeule volupté a le droit de détacher le bandeau de l'amour ?

Mais que dis-je ? Mad. de Tourvel a-t-elle beſoin d'illuſion ? Non : pour être adorable, il lui ſuffit d'être elle-même. Vous lui reprochez de ſe mettre mal : je le crois bien ; toute parure lui nuit ; tout ce qui la cache la dépare. C'eſt dans l'abandon du négligé qu'elle eſt vraiment raviſſante. Grâces aux chaleurs accablantes

que

que nous éprouvons, un déshabillé de simple toile me laisse voir sa taille ronde & souple. Une seule mousseline couvre sa gorge ; & mes regards furtifs, mais pénétrans, en ont déjà saisi les formes enchanteresses. Sa figure, dites-vous, n'a nulle expression. Et qu'exprimeroit-elle, dans les momens où rien ne parle à son cœur ? Non, sans doute, elle n'a point, comme nos femmes coquettes, ce regard menteur qui séduit quelquefois & nous trompe toujours. Elle ne sait pas couvrir le vuide d'une phrase par un sourire étudié ; & quoiqu'elle ait les plus belles dents du monde, elle ne rit que de ce qui l'amuse. Mais il faut voir comme, dans les folâtres jeux, elle offre l'image d'une gaieté naïve & franche ; comme, auprès d'un malheureux qu'elle s'empresse de secourir, son regard annonce la joie pure & la bonté compatissante. Il faut voir sur-tout, au moindre mot d'éloge ou de cajolerie, se peindre, sur sa figure céleste, ce touchant embarras d'une modestie qui n'est point jouée !... Elle est prude & dévote, & de là vous la jugez froide & inanimée. Je pense bien différemment. Quelle étonnante sensibilité ne faut-il pas avoir pour la répandre jusques sur son mari, & pour aimer toujours un être toujours absent ? Quelle preuve plus forte pourriez-vous desirer ? J'ai su pourtant m'en procurer une autre.

J'ai

J'ai dirigé sa promenade de manière qu'il s'est trouvé un fossé à franchir ; & quoique fort leste, elle est encore plus timide : vous jugez bien qu'une prude craint de sauter le fossé. * Il a fallu se confier à moi. J'ai tenu dans mes bras cette femme modeste. Nos préparatifs & le passage de ma vieille tante avoient fait rire aux éclats la folâtre dévote : mais, dès que je me fus emparé d'elle, par une adroite gaucherie, nos bras s'enlacerent mutuellement. Je pressai son sein contre le mien ; & dans ce court intervalle, je sentis son cœur battre plus vîte. L'aimable rougeur vint colorer son visage, & son modeste embarras m'apprit assez *que son cœur avoit palpité d'amour, & non de crainte.* Ma tante cependant s'y trompa comme vous, & se mit à dire : " L'enfant a eu peur." Mais la charmante candeur de l'*enfant* ne lui permit pas le mensonge, & elle répondit naïvement : " Oh, non, mais . . . ." Ce seul mot m'a éclairé. Dès ce moment, le doux espoir a remplacé la cruelle inquiétude. J'aurai cette femme ; je l'enleverai au mari qui la profane : j'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour-à-tour l'objet & le vainqueur de ses

* On reconnoit ici le mauvais goût des calembours, qui commençoit à prendre, & qui depuis a fait tant de progrès.

remords !

remords! Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'affiegent! ils ajouteront à mon bonheur & à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la ſacrifie; que ſes fautes l'épouvantent ſans pouvoir l'arrêter; & qu'agitée de mille terreurs, elle ne puiſſe les oublier, les vaincre, que dans mes bras. Qu'alors, j'y conſens, elle me diſe: " Je t'adore." Elle ſeule, entre toutes les femmes, ſera digne de prononcer ce mot. Je ſerai vraiment le dieu qu'elle aura préféré.

Soyons de bonne foi; dans nos arrangemens, auſſi froids que faciles, ce que nous appellons bonheur eſt à peine un plaiſir. Vous le dirai-je? je croyois mon cœur flétri; & ne me trouvant plus que des ſens, je me plaignois d'une vieilleſſe prématurée. Mad. de Tourvel m'a rendu les charmantes illuſions de la jeuneſſe. Auprès d'elle, je n'ai pas beſoin de jouir pour être heureux. La ſeule choſe qui m'effraie, eſt le tems que va prendre cette aventure; car je n'oſe rien donner au haſard. J'ai beau me rappeller mes heureuſes témérités, je ne puis me réſoudre à les mettre en uſage. Pour que je ſois vraiment heureux, il faut qu'elle ſe donne; & ce n'eſt pas une petite affaire.

Je ſuis ſûr que vous admireriez ma prudence. Je n'ai pas encore prononcé le mot d'amour: mais déjà nous en ſommes à ceux de confiance & d'intérêt. Pour la tromper le moins poſſible, & ſur-tout pour prévenir

prévenir l'effet des propos qui pourroient lui revenir, je lui ai raconté moi-même, & comme en m'accusant, quelques-uns de mes traits les plus connus. Vous ririez de voir avec quelle candeur elle me prêche. Elle veut, dit-elle, me convertir. Elle ne se doute pas encore de ce qu'il lui en coûtera pour le tenter. Elle est loin de penser qu'*en plaidant*, pour parler comme elle, *pour les infortunées que j'ai perdues*, elle parle d'avance dans sa propre cause. Cette idée me vint hier au milieu d'un de ses sermons, & je ne pus me refuser au plaisir de l'interrompre, pour l'assurer qu'elle parloit comme un prophete. Adieu, ma très-belle amie. Vous voyez que je ne suis pas perdu sans ressource.

P.S. A propos, ce pauvre chevalier s'est-il tué de désespoir? En vérité, vous êtes cent fois plus mauvais sujet que moi, & vous m'humilieriez, si j'avois de l'amour-propre.

Du château de . . . ce 9 Aout, 17 . . .

LETTRE VII.

Cécile Volanges à Sophie Carnay *.

SI je ne t'ai rien dit de mon mariage, c'est que je ne suis pas plus instruite que le

* Pour ne pas abuser de la patience du lecteur, on supprime beaucoup de lettres de cette correspondance journalière;

premier jour. Je m'accoutume à n'y plus penſer, & je me trouve aſſez bien de mon genre de vie. J'étudie beaucoup mon chant & ma harpe ; il me ſemble que je les aime mieux depuis que je n'ai plus de maître, ou plutôt c'eſt que j'en ai un meilleur. M. le chevalier Danceny, ce monſieur dont je t'ai parlé & avec qui j'ai chanté chez madame de Merteuil, a la complaiſance de venir ici tous les jours, & de chanter avec moi des heures entières. Il eſt extrêmement aimable. Il chante comme un ange, & compoſe de très-jolis airs, dont il fait auſſi les paroles. C'eſt bien dommage qu'il ſoit chevalier de Malte ! Il me ſemble que, s'il ſe marioit, ſa femme ſeroit bien heureuſe... Il a une douceur charmante. Il n'a jamais l'air de faire un compliment, & pourtant tout ce qu'il dit flatte. Il me reprend ſans ceſſe, tant ſur la muſique que ſur autre choſe : mais il mêle à ſes critiques tant d'intérêt & de gaieté, qu'il eſt impoſſible de ne pas lui en ſavoir gré. Seulement, quand il vous regarde, il a l'air de vous dire quelque choſe d'obligeant. Il joint à tout cela d'être très-complaiſant. Par exemple, hier, il étoit prié d'un grand con-

journalière ; on ne donne que celles qui ont paru néceſſaires à l'intelligence des événemens de cette ſociété. C'eſt par le même motif qu'on ſupprime auſſi toutes les lettres de Sophie Carnay, & pluſieurs de celles des acteurs de ces aventures.

cert ;

cert; il a préféré de rester toute la soirée chez maman. Cela m'a bien fait plaisir; car, quand il n'y est pas, personne ne me parle, & je m'ennuie: au lieu que quand il y est, nous chantons & nous causons ensemble. Il a toujours quelque chose à me dire. Lui & Mad. de Merteuil sont les deux seules personnes que je trouve aimables. Mais adieu, ma chère amie; j'ai promis que je saurois pour aujourd'hui une ariette dont l'accompagnement est très-difficile, & je ne veux pas manquer de parole. Je vais me remettre à l'étude jusqu'à ce qu'il vienne.

De ... ce 7 Aout, 17...

LETTRE VIII.

La présidente de Tourvel à Mad. de Volanges.

ON ne peut être plus sensible que je le suis, madame, à la confiance que vous me témoignez, ni prendre plus d'intérêt que moi à l'établissement de Mlle. de Volanges. C'est bien de toute mon ame que je lui souhaite une félicité dont je ne doute pas qu'elle ne soit digne, & sur laquelle je m'en rapporte bien à votre prudence. Je ne connois point M. le comte de Gercourt; mais

mais honoré de votre choix, je ne puis prendre de lui qu'une idée très-avantageuse. Je me borne, madame, à souhaiter à ce mariage un succès aussi heureux qu'au mien, qui est pareillement votre ouvrage, & pour lequel chaque jour ajoute à ma reconnoissance. Que le bonheur de Mlle. votre fille soit la récompense de celui que vous m'avez procuré; & puisse la meilleure des amies être aussi la plus heureuse des mères!

Je suis vraiment peinée de ne pouvoir vous offrir de vive voix l'hommage de ce vœu sincère, & faire, aussi-tôt que je le desirerois, connoissance avec Mlle. de Volanges. Après avoir éprouvé vos bontés vraiment maternelles, j'ai droit d'espérer d'elle l'amitié tendre d'une sœur. Je vous prie, madame, de vouloir bien la lui demander de ma part, en attendant qui je me trouve à portée de la mériter.

Je compte rester à la campagne tout le tems de l'absence de M. de Tourvel. J'ai pris ce tems pour jouir & profiter de la société de la respectable Mad. de Rosemonde. Cette femme est toujours charmante: son grand âge ne lui fait rien perdre; elle conserve toute sa mémoire & sa gaieté. Son corps seul a quatre-vingt-quatre ans; son esprit n'en a que vingt.

Notre retraite est égayée par son neveu, le vicomte de Valmont, qui a bien voulu nous sacrifier quelques jours. Je ne le

connoiſſois que de réputation, & elle me faiſoit peu deſirer de le connoître davantage : mais il me ſemble qu'il vaut mieux qu'elle. Ici, où le tourbillon du monde ne le gâte pas, il parle raiſon avec une facilité étonnante, & il s'accuſe de ſes torts avec une candeur rare. Il me parle avec beaucoup de confiance, & je le prêche avec beaucoup de ſévérité. Vous qui le connoiſſez, vous conviendrez que ce ſeroit une belle converſion à faire : mais je ne doute pas, malgré ſes promeſſes, que huit jours de Paris ne lui faſſent oublier tous mes ſermons. Le ſéjour qu'il fera ici ſera au moins autant de retranché ſur ſa conduite ordinaire ; & je crois que, d'après ſa façon de vivre, ce qu'il peut faire de mieux eſt de ne rien faire du tout. Il ſait que je ſuis occupée à vous écrire, & il m'a chargée de vous préſenter ſes reſpectueux hommages. Recevez auſſi le mien avec la bonté que je vous connois, & ne doutez jamais des ſentimens ſincères avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Du château de . . . ce 9 Aout, 17 . . .

LETTRE

LETTRE IX.

Madame de Volanges à la présidente de Tourvel.

JE n'ai jamais douté, ma jeune & belle amie, ni de l'amitié que vous avez pour moi, ni de l'intérêt sincère que vous prenez à tout ce qui me regarde. Ce n'est pas pour éclaircir ce point, que j'espère convenu à jamais entre nous, que je réponds à votre *réponse* : mais je ne crois pas pouvoir me dispenser de causer avec vous au sujet du vicomte de Valmont.

Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à trouver jamais ce nom-là dans vos lettres. En effet, que peut-il y avoir de commun entre vous & lui ? Vous ne connoissez pas cet homme ; où auriez-vous pris l'idée de l'ame d'un libertin ? Vous me parlez de sa *rare candeur* : oh ! oui ; la candeur de Valmont doit être en effet très-rare. Encore plus faux & dangereux qu'il n'est aimable & séduisant, jamais, depuis sa plus grande jeunesse, il n'a fait un pas ou dit une parole sans avoir un projet, & jamais il n'eut un projet qui ne fût malhonnête ou criminel. Mon amie, vous me connoissez ; vous savez si des vertus que je tâche d'acquérir, l'in-

dulgence n'eſt pas celle que je chéris le plus. Auſſi, ſi Valmont étoit entraîné par des paſſions fougueuſes; ſi, comme mille autres, il étoit ſéduit par les erreurs de ſon âge, en blâmant ſa conduite je plaindrois ſa perſonne, & j'attendrois en ſilence le tems où un retour heureux lui rendroit l'eſtime des gens honnêtes. Mais Valmont n'eſt pas cela : ſa conduite eſt le réſultat de ſes principes. Il ſait calculer tout ce qu'un homme peut ſe permettre d'horreurs ſans ſe compromettre; & pour être cruel & méchant ſans danger, il a choiſi les femmes pour victimes. Je ne m'arrête pas à compter celles qu'il a ſéduites : mais combien n'en a-t-il pas perdues ?

Dans la vie ſage & retirée que vous menez, ces ſcandaleuſes aventures ne parviennent pas juſqu'à vous. Je pourrois vous en raconter qui vous feroient frémir ; mais vos regards, purs comme votre ame, ſeroient ſouillés par de ſemblables tableaux : ſûre que Valmont ne ſera jamais dangereux pour vous, vous n'avez pas beſoin de pareilles armes pour vous défendre. La ſeule choſe que j'ai à vous dire, c'eſt que, de toutes les femmes auxquelles il a rendu des ſoins, ſuccès ou non, il n'en eſt point qui n'aient eu à s'en plaindre. La ſeule marquiſe de Merteuil fait exception à cette règle générale ; ſeule elle a ſu lui réſiſter & enchaîner ſa méchanceté. J'avoue

que

que ce trait de sa vie est celui qui lui fait le plus d'honneur à mes yeux : aussi a-t-il suffi pour la justifier pleinement aux yeux de tous de quelques inconséquences qu'on avoit à lui reprocher dans le début de son veuvage *.

Quoi qu'il en soit, ma belle amie, ce que l'âge, l'expérience, & sur-tout l'amitié m'autorisent à vous représenter, c'est qu'on commence à s'appercevoir dans le monde de l'absence de Valmont ; & que si l'on sait qu'il soit resté quelque tems en tiers entre sa tante & vous, votre réputation sera entre ses mains ; malheur le plus grand qui puisse arriver à une femme. Je vous conseille donc d'engager sa tante à ne pas le retenir davantage ; & s'il s'obstine à rester, je crois que vous ne devez pas hésiter à lui céder la place. Mais pourquoi resteroit-il ? que fait-il donc à cette campagne ? Si vous faisiez épier ses démarches, je suis sûre que vous découvririez qu'il n'a fait que prendre un asyle plus commode, pour quelques noirceurs qu'il médite dans les environs. Mais, dans l'impossibilité de remédier au mal, contentons-nous de nous en garantir.

Adieu, ma belle amie ; voilà le mariage

* L'erreur où est madame de Volanges, nous fait voir qu'ainsi que les autres scélérats, Valmont ne déceloit pas ses complices.

de ma fille un peu retardé. Le comte de Gercourt, que nous attendions d'un jour à l'autre, me mande que ſon régiment paſſe en Corſe; & comme il y a encore des mouvemens de guerre, il lui ſera impoſſible de s'abſenter avant l'hiver. Cela me contrarie; mais cela me fait eſpérer que nous aurons le plaiſir de vous voir à la noce, & j'étois fâchée qu'elle ſe fît ſans vous. Adieu; je ſuis, ſans compliment comme ſans réſerve, entièrement à vous.

P.S. Rappellez-moi au ſouvenir de Mad. de Roſemonde, que j'aime toujours autant qu'elle le mérite.

De ... ce 11 *Aout*, 17...

LETTRE X.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.

ME boudez-vous vicomte? ou bien êtes-vous mort; ou, ce qui y reſſembleroit beaucoup, ne vivez-vous plus que pour votre préſidente? Cette femme, qui vous a rendu *les illuſions de la jeuneſſe*, vous en rendra bientôt auſſi les ridicules préjugés. Déjà vous voilà timide & eſclave; autant vaudroit être amoureux. Vous renoncez *à vos heureuſes témérités*. Vous voilà donc vous

vous conduisant sans principes, & donnant tout au hasard, ou plutôt au caprice. Ne vous souvient-il plus que l'amour est, comme la médecine, *seulement l'art d'aider à la nature?* Vous voyez que je vous bats avec vos armes : mais je n'en prendrai pas d'orgueil ; car c'est bien battre un homme à terre. *Il faut qu'elle se donne*, me dites-vous : eh ! sans doute, il le faut ; aussi se donnera-t-elle comme les autres, avec cette différence, que ce sera de mauvaise grâce. Mais, pour qu'elle finisse par se donner, le vrai moyen est de commencer par la prendre. Que cette ridicule distinction est bien un vrai déraisonnement de l'amour ! Je dis l'amour ; car vous êtes amoureux. Vous parler autrement, ce seroit vous trahir ; ce seroit vous cacher votre mal. Dites-moi donc, amant langoureux, ces femmes que vous avez eues croyez-vous les avoir violées ? Mais, quelque envie qu'on ait de se donner, quelque pressée que l'on en soit, encore faut-il un prétexte ; & y en a-t-il de plus commode pour nous que celui qui nous donne l'air de céder à la force ? Pour moi, je l'avoue, une des choses qui me flattent le plus, est une attaque vive & bien faite, où tout se succède avec ordre, quoique avec rapidité ; qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-mêmes une gaucherie dont au contraire nous aurions dû profiter : qui fait garder

l'air

l'air de la violence jusques dans les choses que nous accordons, & flatter avec adresse nos deux passions favorites, la gloire de la défense & le plaisir de la défaite. Je conviens que ce talent, plus rare que l'on ne croit, m'a toujours fait plaisir, même alors qu'il ne m'a pas séduite, & que quelquefois il m'est arrivé de me rendre, uniquement comme récompense. Telle dans nos anciens tournois la beauté donnoit le prix de la valeur & de l'adresse.

Mais vous, vous qui n'êtes plus vous, vous vous conduisez comme si vous aviez peur de réussir. Eh! depuis quand voyagez-vous à petites journées & par des chemins de traverse? Mon ami, quand on veut arriver, des chevaux de poste & la grande route. Mais laissons ce sujet, qui me donne d'autant plus d'humeur, qu'il me prive du plaisir de vous voir. Au moins écrivez-moi plus souvent que vous ne faites, & mettez-moi au courant de vos progrès. Savez-vous que voilà plus de quinze jours que cette ridicule aventure vous occupe, & que vous négligez tout le monde?

A propos de négligence, vous ressemblez aux gens qui envoient régulièrement savoir des nouvelles de leurs amis malades, mais qui ne se font jamais rendre la réponse. Vous finissez votre dernière lettre par me demander si le chevalier est mort. Je ne réponds pas, & vous ne vous en inquiétez

pas

pas davantage. Ne ſavez-vous plus que mon amant eſt votre ami né ? Mais raſſurez-vous, il n'eſt point mort ; ou s'il l'étoit, ce ſeroit de l'excès de ſa joie. Ce pauvre chevalier, comme il eſt tendre ! comme il eſt fait pour l'amour ! comme il ſait ſentir vivement ! La tête m'en tourne. Sérieuſement, le bonheur parfait qu'il trouve à être aimé de moi, m'attache véritablement.

Ce même jour où je vous écrivois que j'allois travailler à notre rupture, combien je le rendis heureux ! Je m'occupois pourtant tout de bon des moyens de le déſeſpérer, quand on me l'annonça. Soit caprice ou raiſon, jamais il ne me parut ſi bien. Je le reçus cependant avec humeur. Il eſpéroit paſſer deux heures avec moi, avant celle où ma porte ſeroit ouverte à tout le monde. Je lui dis que j'allois ſortir : il me demanda où j'allois ; je refuſai de le lui apprendre. Il inſiſta ; *où vous ne ſerez pas*, repris-je avec aigreur. Heureuſement pour lui, il reſta pétrifié de cette réponſe ; car, s'il eût dit un mot, il s'enſuivoit immanquablement une ſcène qui eût amené la rupture que j'avois projetée. Etonné de ſon ſilence, je jetai les yeux ſur lui ſans autre projet, je vous jure, que de voir la mine qu'il faiſoit. Je retrouvai ſur cette charmante figure cette triſteſſe à la fois profonde & tendre, à laquelle vous-même êtes convenu qu'il étoit ſi difficile de réſiſter. La même cauſe

cause produisit le même effet. Je fus vaincue une seconde fois. Dès ce moment, je ne m'occupai plus que des moyens d'éviter qu'il pût me trouver un tort. Je sors pour affaire, lui dis-je avec un air un peu plus doux, & même cette affaire vous regarde ; mais ne m'interrogez pas. Je souperai chez moi ; revenez, & vous serez instruit. Alors il retrouva la parole ; mais je ne lui permis pas d'en faire usage. Je suis très-pressée, continuai-je. Laissez-moi ; à ce soir. Il baisa ma main & sortit.

Aussi-tôt, pour le dédommager, peut-être pour me dédommager moi-même, je me décide à lui faire connoître ma petite maison, dont il ne se doutoit pas. J'appelle ma fidelle *Victoire*. J'ai ma migraine ; je me couche pour tous mes gens ; &, restée enfin seule avec *la véritable*, tandis qu'elle se travestit en laquais, je fais une toilette de femme-de chambre. Elle fait ensuite venir un fiacre à la porte de mon jardin, & nous voilà parties. Arrivée dans ce temple de l'amour, je choisis le déshabillé le plus galant. Celui-ci est délicieux ; il est de mon invention : il ne laisse rien voir, & pourtant fait tout deviner. Je vous en promets un modèle pour votre présidente, quand vous l'aurez rendue digne de le porter.

Après ces préparatifs, pendant que Victoire s'occupe des autres détails, je lis un chapitre

chapitre du Sopha, une lettre d'Héloïse, & deux contes de la Fontaine pour accorder les différens tons que je veux rendre. Cependant mon chevalier [illegible] à sa porte avec l'empressement qu'il a toujours. Mon Suisse la lui refuse, & lui apprend que je suis malade : premier incident. On remet en même tems un billet de moi, mais non de mon écriture, suivant ma constante règle. Il l'ouvre, & y trouve, de la main de Victoire : " A neuf heures précises au " boulevard, devant les cafés." Il s'y rend ; & là, un petit laquais qu'il ne connoît pas, qu'il croit au moins ne pas connoître, car c'étoit toujours Victoire, vient lui annoncer qu'il faut renvoyer sa voiture & le suivre. Toute cette marche romanesque lui échauffoit la tête d'autant, & la tête échauffée ne nuit à rien. Il arrive enfin, & la surprise & l'amour causoient en lui un véritable enchantement. Pour lui donner le tems de se remettre, nous nous promenons un moment dans le bosquet ; puis je le ramène vers la maison. Il voit d'abord deux couverts mis ; ensuite un lit fait. Nous passons jusqu'au boudoir, qui étoit dans toute sa parure. Là, moitié réflexion, moitié sentiment, je passai mes bras autour de lui, & me laissai tomber à ses genoux. " O mon ami ! lui dis-" je, pour vouloir te ménager la surprise de " ce moment, je me reproche de t'avoir

" affligé

" affligé par l'apparence de l'humeur, d'a-
" voir pu un instant voiler mon cœur à tes
" regards. Pardonne-moi mes torts : je
" veux les expier à force d'amour." Vous jugez de l'effet de ce discours sentimental. L'heureux chevalier me releva, & mon pardon fut scellé sur cette même ottomane où vous & moi scellâmes si gaiement & de la même manière notre éternelle rupture.

Comme nous avions six heures à passer ensemble, & que j'avois résolu que tout ce tems fût pour lui également délicieux, je modérai ses transports, & l'aimable coquetterie vint remplacer la tendresse. Je ne crois pas avoir jamais mis tant de soin à plaire, ni avoir été jamais aussi contente de moi. Après le souper, tour-à-tour enfant & raisonnable, folâtre & sensible, quelquefois même libertine, je me plaisois à le considérer comme un sultan au milieu de son serrail, donc j'étois tour-à-tour les favorites différentes. En effet, ses hommages réitérés, quoique toujours reçus par la même femme, le furent toujours par une maîtresse nouvelle.

Enfin au point du jour il fallut se séparer & quoi qu'il dît, quoi qu'il fît même pour me prouver le contraire, il en avoit autant de besoin que peu d'envie. Au moment où nous sortîmes, & pour dernier adieu, je pris la clef de cet heureux séjour, & la lui remettant entre les mains : " je ne l'ai

" elle

« elle que pour vous, lui dis-je: il eſt juſte « que vous en ſoyez maître: c'eſt au ſacri- « ficateur à diſpoſer du temple." C'eſt par cette adreſſe que j'ai prévenu les réflexions qu'auroit pu lui faire naître la propriété, toujours ſuſpecte, d'une petite maiſon. Je le connois aſſez pour être ſûre qu'il ne s'en ſervira que pour moi; & ſi la fantaiſie me prenoit d'y aller ſans lui, il me reſte bien une double clef. Il vouloit à toute force prendre jour pour y revenir; mais je l'aime trop encore, pour vouloir l'uſer ſi vîte. Il ne faut ſe permettre d'excès qu'avec les gens qu'on veut quitter bientôt. I ne ſait pas cela, lui; mais pour ſon bonheur, je le ſais pour deux.

Je m'apperçois qu'il eſt trois heures du matin, & que j'ai écrit un volume, ayant le projet de n'écrire qu'un mot. Tel eſt le charme de la confiante amitié: c'eſt elle qui fait que vous êtes toujours ce que j'aime le mieux; mais en vérité, le chevalier eſt ce qui me plait davantage.

De . . . ce 12 Aout, 17 . . .

LETTRE XI.

La préſidente de Tourvel à Madame de Volanges.

VOTRE lettre ſévère m'auroit effrayée, madame, ſi, par bonheur, je n'avois trouvé

ici plus de motifs de ſécurité que vous ne m'en donnez de crainte. Ce redoutable M. de Valmont, qui doit être la terreur de toutes les femmes, paroît avoir dépoſé ces armes meurtrières avant d'entrer dans ce château. Loin d'y former des projets, il n'y a pas même porté de prétentions; & la qualité d'homme aimable, que ſes ennemis même lui accordent, diſparoît preſque ici, pour ne lui laiſſer que celle de bon-enfant. C'eſt apparemment l'air de la campagne qui a produit ce miracle. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt qu'étant ſans ceſſe avec moi, paroiſſant même s'y plaire, il ne lui eſt pas même échappé un mot qui reſſemble à l'amour, pas une de ces phraſes que tous les hommes ſe permettent, ſans avoir, comme lui, ce qu'il faut pour les juſtifier. Jamais il n'oblige à cette réſerve dans laquelle toute femme qui ſe reſpecte eſt forcée de ſe tenir aujourd'hui, pour contenir les hommes qui l'entourent. Il ſait ne point abuſer de la gaieté qu'il inſpire. Il eſt peut-être un peu louangeur; mais c'eſt avec tant de délicateſſe, qu'il accoutumeroit la modeſtie même à l'éloge. Enfin, ſi j'avois un frère, je deſirerois qu'il fût tel que M. de Valmont ſe montre ici. Peut-être beaucoup de femmes lui deſireroient une galanterie plus marquée: & j'avoue que je lui ſais un gré infini d'avoir ſu me juger aſſez bien pour ne pas me confondre avec elles.

Ce portrait diffère beaucoup sans doute de celui que vous me faites ; &, malgré cela, tous deux peuvent être ressemblans en fixant les époques. Lui-même convient d'avoir eu beaucoup de torts, & on lui en aura bien aussi prêté quelques-uns. Mais j'ai rencontré peu d'hommes qui parlassent des femmes honnêtes avec plus de respect, je dirois presque d'enthousiasme. Vous m'apprenez qu'au moins sur cet objet il ne trompe pas. Sa conduite avec madame de Merteuil en est une preuve. Il nous en parle beacoup ; & c'est toujours avec tant d'éloges & l'air d'un attachement si vrai, que j'ai cru, jusqu'à la réception de votre lettre, que ce qu'il appeloit amitié entr'eux deux étoit bien réellement de l'amour. Je m'accuse de ce jugement téméraire, dans lequel j'ai eu d'autant plus de tort, que lui-même a pris souvent le soin de la justifier. J'avoue que je ne regardois que comme finesse, ce qui étoit de sa part une honnête sincérité. Je ne sais ; mais il me semble que celui qui est capable d'une amitié aussi suivie pour une femme aussi estimable, n'est pas un libertin sans retour. J'ignore au reste si nous devons la conduite sage qu'il tient ici, à quelques projets dans les environs, comme vous le supposez. Il y a bien quelques femmes aimables à la ronde ; mais il sort peu, excepté le matin, & alors il dit qu'il va à la chasse. Il est vrai qu'il rap-

porte rarement du gibier ; mais il assure qu'il est mal-adroit à cet exercice. D'ailleurs, ce qu'il peut faire au-dehors m'inquiete peu ; & si je desirois le savoir, ce ne seroit que pour avoir une raison de plus de me rapprocher de votre avis ou de vous ramener au mien.

Sur ce que vous me proposez de travailler à abréger le séjour que M. de Valmont compte faire ici, il me paroît bien difficile d'oser demander à sa tante de ne pas avoir son neveu chez elle, d'autant qu'elle l'aime beaucoup. Je vous promets pourtant, mais seulement par déférence & non par besoin, de saisir l'occasion de faire cette demande, soit à elle, soit à lui-même. Quant à moi, M. de Tourvel est instruit de mon projet de rester ici jusqu'à son retour, & il s'étonneroit avec raison de la légéreté qui m'en feroit changer.

Voilà, Madame, de bien longs éclaircissemens: mais j'ai cru devoir à la vérité un témoignage avantageux à M. de Valmont, & dont il me paroît avoir grand besoin auprès de vous. Je n'en suis pas moins sensible à l'amitié qui a dicté vos conseils. C'est à elle que je dois aussi ce que vous me dites d'obligeant à l'occasion du retard du mariage de Mlle. votre fille. Je vous en remercie bien sincèrement ; mais, quelque plaisir que je me promette à passer ces momens avec vous, je les sacrifierois de bien bon

bon cœur au desir de savoir Mlle. de Volanges plutôt heureuse, si pourtant elle peut jamais l'être plus qu'auprès d'une mère aussi digne de toute sa tendresse & de son respect. Je partage avec elle ces deux sentimens qui m'attachent à vous, & je vous prie d'en recevoir l'assurance avec bonté. J'ai l'honneur d'être, &c.

D . . . ce 13 Aout, 17 . . .

LETTRE XII.

Cécile Volanges à la marquise de Merteuil.

MAMAN est incommodée, Madame; elle ne sortira point, & il faut que je lui tienne compagnie; ainsi je n'aurai pas l'honneur de vous accompagner à l'opéra. Je vous assure que je regrette bien plus de ne pas être avec vous que le spectacle. Je vous prie d'en être persuadée. Je vous aime tant! Voudriez-vous bien dire à M. le chevalier Danceny que je n'ai point le receuil dont il m'a parlé, & que s'il peut me l'apporter demain, il me fera grand plaisir? S'il vient aujourd'hui, on lui dira que nous n'y sommes pas; mais c'est que maman ne veut recevoir personne. J'espère qu'elle se portera mieux demain.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De . . . ce 13 Aout, 17 . . .

LETTRE XIII.

La marquiſe de Merteuil à Cécile Volanges.

JE ſuis très-fâchée, ma belle, & d'être privée du plaiſir de vous voir, & de la cauſe de cette privation. J'eſpère que cette occaſion ſe retrouvera. Je m'acquitterai de votre commiſſion auprés du chevalier Danceny, qui ſera ſûrement très-fâché de ſavoir votre maman malade. Si elle veut me recevoir demain, j'irai lui tenir compagnie. Nous attaquerons, elle & moi, le chevalier de Belleroche* au piquet; &, en lui gagnant ſon argent, nous aurons, pour ſurcroît de plaiſir, celui de vous entendre chanter avec votre aimable maître à qui je le propoſerai. Si cela convient à votre maman & à vous, je réponds de moi & de mes deux chevaliers. Adieu, ma belle; mes complimens à ma chère madame de Volanges. Je vous embraſſe bien bien tendrement.

De . . . ce 13 *Aout*, 17 . . .

* C'eſt le même dont il eſt queſtion dans les lettres de madame de Merteuil.

LETTRE

LETTRE XIV.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

JE ne t'ai pas écrit hier, ma chere Sophie: mais ce n'eſt pas le plaiſir qui en eſt cauſe; je t'en aſſure bien. Maman étoit malade, & je ne l'ai pas quittée de la journée. Le ſoir, quand je me ſuis retirée, je n'avois cœur à rien du tout; & je me ſuis couchée bien vîte, pour m'aſſurer que la journée étoit finie: jamais je n'en avois paſſé de ſi longue. Ce n'eſt pas que je n'aime bien maman; mais je ne ſais pas ce que c'étoit. Je devois aller à l'opéra avec Mad. de Merteuil; le chevalier Danceny devoit y être. Tu ſais bien que ce ſont les deux perſonnes que j'aime le mieux. Quand l'heure où j'aurois dû y être auſſi eſt arrivée, mon cœur s'eſt ſerré malgré moi. Je me déplaiſois à tout, & j'ai pleuré, pleuré, ſans pouvoir m'en empêcher. Heureuſement maman étoit couchée, & ne pouvoit pas me voir. Je ſuis bien ſûre que le chevalier Danceny aura été fâché auſſi; mais il aura été diſtrait par le ſpectacle & par tout le monde: c'eſt bien différent.

Par bonheur, maman va mieux aujourd'hui, & madame de Merteuil viendra avec une

une autre perſonne & le chevalier Danceny : mais elle arrive toujours bien tard Mde. de Merteuil ; & quand on eſt ſi long-tems toute ſeule, c'eſt bien ennuyeux. Il n'eſt encore qu'onze heures. Il eſt vrai qu'il faut que je joue de la harpe ; & puis ma toilette me prendra un peu de tems, car je veux être bien coëffée aujourd'hui. Je crois que la mere Perpetue a raiſon, & qu'on devient coquette dès qu'on eſt dans le monde. Je n'ai jamais eu tant d'envie d'être jolie que depuis quelques jours, & je trouve que je ne le ſuis pas autant que je le croyois ; & puis, auprès des femmes qui ont du rouge, on perd beaucoup. Mde. de Merteuil, par exemple, je vois bien que tous les hommes la trouvent plus jolie que moi : cela ne me fâche pas beaucoup, parce qu'elle m'aime bien ; & puis elle aſſure que le chevalier Danceny me trouve plus jolie qu'elle. C'eſt bien honnête à elle de me l'avoir dit ! elle avoit même l'air d'en être bien-aiſe. Par exemple, je ne conçois pas ça. C'eſt qu'elle m'aime tant ! & lui !.... oh ! ça m'a fait bien plaiſir ! auſſi, c'eſt qu'il me ſemble que rien que le regarder ſuffit pour embellir. Je le regarderois toujours, ſi je ne craignois de rencontrer ſes yeux : car, toutes les fois que cela m'arrive, cela me décontenance, & me fait comme de la peine ; mais ça ne fait rien.

Adieu,

Adieu ma chère amie : je vais me mettre à ma toilette. Je t'aime toujours comme de coutume.

Paris, ce 14 *Aout*, 17...

LETTRE XV.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

IL eſt bien honnête à vous de ne pas m'abandonner à mon triſte ſort. La vie que je mène ici eſt réellement fatiguante, par l'excès de ſon repos & ſon inſipide uniformité. En liſant votre lettre & le détail de votre charmante journée, j'ai été tenté vingt fois de prétexter une affaire, de voler à vos pieds, & de vous y demander, en ma faveur, une infidélité à votre chevalier, qui, après tout, ne mérite pas ſon bonheur. Savez-vous que vous m'avez rendu jaloux de lui ? Que me parlez-vous d'éternelle rupture ? J'abjure ce ſerment, prononcé dans le délire : nous n'aurions pas été dignes de le faire, ſi nous euſſions dû le garder. Ah, que je puiſſe un jour me venger dans vos bras, du dépit involontaire que m'a cauſé le bonheur du chevalier ! Je ſuis indigné, je l'avoue, quand je ſonge que cet homme, ſans raiſonner, ſans ſe donner

la moindre peine, en ſuivant tout bêtement l'inſtinct de ſon cœur, trouve une félicité à laquelle je ne puis atteindre. Oh ! je la troublerai..... Promettez-moi que je la troublerai. Vous-même n'êtes-vous pas humiliée ? Vous vous donnez la peine de le tromper, & il eſt plus heureux que vous. Vous le croyez dans vos chaînes ! c'eſt bien vous qui êtes dans les ſiennes. Il dort tranquillement, tandis que vous veillez pour ſes plaiſirs. Que feroit de plus ſon eſclave ?

Tenez, ma belle amie, tant que vous vous partagez entre pluſieurs, je n'ai pas la moindre jalouſie : je ne vois alors dans vos amans que les ſucceſſeurs d'Alexandre, incapables de conſerver entr'eux tout cet empire où je régnois ſeul. Mais que vous vous donniez entièrement à l'un d'eux ! qu'il exiſte un autre homme auſſi heureux que moi ! je ne le ſouffrirai pas ; n'eſpérez pas que je le ſouffre. Ou reprenez-moi, ou au moins prenez-en un autre ; & ne trahiſſez pas, par un caprice excluſif, l'amitié inviolable que nous nous ſommes jurée.

C'eſt bien aſſez, ſans doute, que j'aie à me plaindre de l'amour. Vous voyez que je me prête à vos idées, & que j'avoue mes torts. En effet, ſi c'eſt être amoureux que de ne pouvoir vivre ſans poſſéder ce qu'on deſire, d'y ſacrifier ſon tems, ſes plaiſirs, ſa vie, je ſuis bien réellement amoureux. Je n'en

n'en ſuis guere plus avancé. Je n'aurois même rien du tout à vous apprendre à ce ſujet, ſans un événement qui me donne beaucoup à réfléchir, & dont je ne ſais encore ſi je dois craindre ou eſpérer.

Vous connoiſſez mon chaſſeur, tréſor d'intrigue, & vrai valet de comédie : vous jugez bien que ſes inſtructions portoient d'être amoureux de la femme-de-chambre, & d'enivrer les gens. Le coquin eſt plus heureux que moi ; il a déjà réuſſi. Il vient de découvrir que Mad. de Tourvel a chargé un de ſes gens de prendre des informations ſur ma conduite, & même de me ſuivre dans mes courſes du matin, autant qu'il le pourroit ſans être apperçu. Que prétend cette femme ? Ainſi donc la plus modeſte de toutes oſe encore riſquer des choſes qu'à peine nous oſerions-nous permettre ! Je jure bien.....Mais, avant de ſonger à me venger de cette ruſe feminine, occupons-nous des moyens de la tourner à notre avantage. Juſqu'ici ces courſes qu'on ſuſpecte n'avoient aucun objet ; il faut leur en donner un. Cela mérite toute mon attention, & je vous quitte pour y réfléchir. Adieu, ma belle amie.

Toujours du chateau de.... ce 15 Août, 17

LETTRE.

LETTRE XVI.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

AH, ma Sophie, voici bien des nouvelles! Je ne devrois peut-être pas te les dire : mais il faut bien que j'en parle à quelqu'un ; c'eſt plus fort que moi. Ce chevalier Danceny.... Je ſuis dans un trouble que je ne peux pas écrire : je ne ſais par où commencer. Depuis que je t'avois raconté la jolie ſoirée * que j'avois paſſée chez maman avec lui & Mad. de Merteuil, je ne t'en parlois plus : c'eſt que je ne voulois plus en parler à perſonne ; mais j'y penſois pourtant toujours. Depuis il étoit devenu ſi triſte, mais ſi triſte, ſi triſte, que ça me faiſoit de la peine ; & quand je lui demandois pourquoi, il me diſoit que non : mais je voyois bien que ſi. Enfin hier il l'étoit encore plus que de coutume. Ca n'a pas empêché qu'il n'ait eu la complaiſance de chanter avec moi comme à l'ordinaire ; mais, toutes les fois qu'il me regardoit, cela

* La lettre où il eſt parlé de cette ſoirée ne s'eſt pas retrouvée. Il y a lieu de croire que c'eſt celle propoſée dans le billet de Mad. de Merteuil, dont il eſt auſſi queſtion dans la précédente lettre de Cécile Volanges.

me

me ſerroit le cœur. Après que nous eûmes fini de chanter, il alla renfermer ma harpe dans ſon étui ; & en m'en rapportant la clef, il me pria d'en jouer encore le ſoir, auſſi-tôt que je ſerois ſeule. Je ne me défiois de rien du tout ; je ne voulois même pas : mais il m'en pria tant, que je lui dis qu'oui. Il avoit bien ſes raiſons. Effectivement, quand je fus retirée chez moi & que ma femme-de-chambre fut ſortie, j'allai pour prendre ma harpe. Je trouvai dans les cordes une lettre pliée ſeulement, & point cachetée, & qui étoit de lui. Ah, ſi tu ſavois tout ce qu'il me mande ! Depuis que j'ai lu ſa lettre, j'ai tant de plaiſir, que je ne peux plus ſonger à autre choſe. Je l'ai relue quatre fois tout de ſuite, & puis je l'ai ſerrée dans mon ſecretaire. Je la ſavois par cœur ; & quand j'ai été couchée, je l'ai tant répétée, que je ne ſongeois pas à dormir. Dès que je fermois les yeux, je le voyois là, qui me diſoit lui-même tout ce que je venois de lire. Je ne me ſuis endormie que bien tard ; & auſſi-tôt que je me ſuis réveillée (il étoit encore de bien bonne heure) j'ai été reprendre ſa lettre pour la relire à mon aiſe. Je l'ai emportée dans mon lit, & puis je l'ai baiſé comme ſi. ...C'eſt peut-être mal fait de baiſer une lettre comme ça, mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

A préſent, ma chère amie, ſi je ſuis bien

aiſe, je ſuis auſſi bien embarraſſée ; car ſurement il ne faut pas que je réponde à cette lettre-là. Je ſais bien que ça ne ſe doit pas, & pourtant il me le demande ; & ſi je ne réponds pas, je ſuis ſûre qu'il va encore être triſte. C'eſt pourtant bien malheureux pour lui ! Qu'eſt-ce que tu me conſeilles ? Mais tu n'en ſais pas plus que moi. J'ai bien envie d'en parler à Mad. de Merteuil, qui m'aime bien. Je voudrois bien le conſoler ; mais je ne voudrois rien faire qui fût mal. On nous recommande tant d'avoir bon cœur ! & puis on nous défend de ſuivre ce qu'il inſpire, quand c'eſt pour un homme ! Ça n'eſt pas juſte non plus. Eſt-ce qu'un homme n'eſt pas notre prochain comme une femme, & plus encore ? car enfin n'a-t-on pas ſon père comme ſa mère, ſon frère comme ſa ſœur ? Il reſte toujours le mari de plus. Cependant, ſi j'allois faire quelque choſe qui ne fût pas bien, peut-être que M. Danceny lui-même n'auroit plus bonne idée de moi. Oh ! ça, par exemple, j'aime encore mieux qu'il ſoit triſte ; & puis enfin, je ſerai toujours à tems. Parce qu'il a écrit hier, je ne ſuis pas obligée d'écrire aujourd'hui : auſſi bien je verrai Mad. de Merteuil ce ſoir ; & ſi j'en ai le courage, je lui conterai tout. En ne faiſant que ce qu'elle me dira, je n'aurai rien à me reprocher. Et puis peut-être me dira-t-elle, que je peux

lui

lui répondre un peu, pour qu'il ne ſoit pas ſi triſte. Oh ! je ſuis bien en peine.

Adieu, ma bonne amie. Dis-moi toujours ce que tu penſes.

De... ce 19 Août, 17..

LETTRE XVII.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

AVANT de me livrer, mademoiſelle, dirai-je au plaiſir ou au beſoin de vous écrire, je commence par vous ſupplier de m'entendre. Je ſens que, pour oſer vous déclarer mes ſentimens, j'ai beſoin d'indulgence ; ſi je ne voulois que les juſtifier, elle me ſeroit inutile. Que vais-je faire après tout, que vous montrer votre ouvrage ? Et qu'ai-je à vous dire, que mes regards, mon embarras, ma conduite, & même mon ſilence ne vous aient dit avant moi ? Eh ! pourquoi vous fâcheriez-vous d'un ſentiment que vous avez fait naître ? Emané de vous ſans doute, il eſt digne de vous être offert ; s'il eſt brulant comme mon ame, il eſt pur comme la vôtre. Seroit-ce un crime d'avoir ſu apprécir votre charmante figure, vos talens ſéducteurs, vos grâces enchanteresſes, & cette touchante candeur qui ajoute un prix ineſtimable à des qualités déjà ſi pré-

cieuſes? Non, ſans doute: mais, ſans être coupable, on peut être malheureux; & c'eſt le ſort qui m'attend, ſi vous refuſez d'agréer mon hommage. C'eſt le premier que mon cœur ait offert. Sans vous je ſerois encore, non pas heureux, mais tranquille. Je vous ai vue; le repos a fui loin de moi, & mon bonheur eſt incertain. Cependant vous vous étonnez de ma triſteſſe; vous m'en demandez la cauſe: quelquefois même j'ai cru voir qu'elle vous affligeoit. Ah! dites un mot; & ma félicité ſera votre ouvrage. Mais avant de prononcer, ſongez qu'un mot peut auſſi combler mon malheur. Soyez donc l'arbitre de ma deſtinée. Par vous je vais être éternellement heureux ou malheureux. En quelles mains plus chères puis-je remettre un intérêt plus grand?

Je finirai, comme j'ai commencé, par implorer votre indulgence. Je vous ai demandé de m'entendre: j'oſerai plus, je vous prierai de me répondre. Le refuſer, ſeroit me laiſſer croire que vous vous trouvez offenſée, & mon cœur m'eſt garant que mon reſpect égale mon amour.

P.S. Vous pouvez vous ſervir, pour me répondre, du même moyen dont je me ſers pour vous faire parvenir cette lettre; il me paroît également ſûr & commode.

De .... ce 18 *Aout*, 17..

LETTRE

LETTRE XVIII.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

QUOI, Sophie, tu blâmes d'avance ce que je vais faire! J'avois déjà bien assez d'inquiétudes; voilà que tu les augmentes encore. Il est clair, dis-tu, que je ne dois pas répondre. Tu en parles bien à ton aise; & d'ailleurs, tu ne sais pas au juste ce qui en est; tu n'es pas là pour voir. Je suis sûre que si tu étois à ma place, tu ferois comme moi. Sûrement en général on ne doit pas répondre; & tu as bien vu, par ma lettre d'hier, que je ne le voulois pas non plus: mais c'est que je ne crois pas que personne se soit jamais trouvé dans le cas où je suis.

Et encore être obligée de me décider toute seule! Mad. de Merteuil, que je comptois voir hier au soir, n'est pas venue. Tout s'arrange contre moi: c'est elle qui est cause que je le connois. C'est presque toujours avec elle que je l'ai vu, que je lui ai parlé. Ce n'est pas que je lui en veuille du mal: mais elle me laisse là au moment de l'embarras. Oh! je suis bien à plaindre.

Figure-toi qu'il est venu hier comme à

l'ordinaire. J'étois ſi troublée, que je n'oſois le regarder. Il ne pouvoit pas me parler, parce que maman étoit là. Je me doutois bien qu'il ſeroit fâché, quand il verroit que je ne lui avois pas écrit. Je ne ſavois quelle contenance faire. Un inſtant après il me demanda ſi je voulois qu'il allât chercher ma harpe. Le cœur me battoit ſi fort, que ce fut tout ce que je pus faire que de répondre qu'oui. Quand il revint, c'étoit bien pis. Je ne le regardai qu'un petit moment. Il ne me regardoit pas, lui : mais il avoit un air, qu'on auroit dit qu'il étoit malade. Cela me faiſoit bien de la peine. Il ſe mit à accorder ma harpe, & après, en me l'apportant, il me dit : ah, mademoiſelle ! il ne me dit que ces deux mots-là ; mais c'étoit d'un ton que j'en fus toute bouleverſée. Je préludois ſûr ma harpe, ſans ſavoir ce que je faiſois. Maman demanda ſi nous ne chanterions pas. Lui s'excuſa, en diſant qu'il étoit un peu malade ; & moi, qui n'avois pas d'excuſe, il me fallut chanter. J'aurois voulu n'avoir jamais eu de voix. Je choiſis exprès un air que je ne ſavois pas ; car j'étois bien ſûre que je ne pourrois en chanter aucun, & l'on ſe ſeroit apperçu de quelque choſe. Heureuſement, il vint une viſite ; & dès que j'entendis entrer un carroſſe, je ceſſai, & le priai de reporter ma harpe.

harpe. J'avois bien peur qu'il ne s'en allât en même tems ; mais il revint.

Pendant que maman & cette dame qui étoit venue cauſoient enſemble, je voulus le regarder encore un petit moment. Je rencontrai ſes yeux, & il me fut impoſſible de détourner les miens. Un moment après je vis ſes larmes couler, & il fut obligé de ſe retourner pour n'être pas vu. Pour le coup, je ne pus y tenir, je ſentis que j'aillois pleurer auſſi. Je ſortis, & tout de ſuite j'écrivis avec un crayon, ſur un chiffon de papier : " Ne ſoyez donc pas ſi triſte, je " vous en prie ; je promets de vous répon- " dre." Sûrement tu ne peux pas dire qu'il y ait du mal à cela ; & puis c'étoit plus fort que moi. Je mis mon papier aux cordes de ma harpe, comme ſa lettre étoit, & je revins dans le ſallon. Je me ſentois plus tranquille. Il me tardoit bien que cette dame s'en fût allée. Heureuſement elle étoit en viſite ; elle s'en alla bientôt après. Auſſi-tôt qu'elle fut ſortie, je dis que je voulois reprendre ma harpe, & je le priai de l'aller chercher. Je vis bien, à ſon air, qu'il ne ſe doutoit de rien. Mais au retour, oh, comme il étoit content ; En poſant ma harpe vis-à-vis de moi, il ſe plaça de façon que maman ne pouvoit voir, & il prit ma main qu'il ſerra... mais d'une façon !... Ce ne fut qu'un moment : mais je ne ſaurois te dire le plaiſir que ça m'a fait.

fait. Je la retirai pourtant : ainſi je n'ai rien à me reprocher.

A préſent, ma bonne amie, tu vois bien que je ne peux pas me diſpenſer de lui écrire, puiſque je le lui ai promis ; & puis je n'irai pas lui refaire encore du chagrin ; car j'en ſouffre plus que lui. Si c'étoit pour quelque choſe de mal, ſûrement je ne le ferois pas. Mais quel mal peut-il y avoir à écrire, ſur-tout quand c'eſt pour empêcher quelqu'un d'être malheureux ? Ce qui m'embarraſſe, c'eſt que je ne ſaurai pas bien faire ma lettre : mais il ſentira bien que rien que de ce qu'elle ſera de moi, elle lui fera toujours plaiſir.

Adieu, ma chère amie. Si tu trouves que j'aie tort, dis-le moi ; mais je ne crois pas. A meſure que le moment de lui écrire approche, mon cœur bat que ça ne ſe conçoit pas. Il le faut pourtant bien, puiſque je l'ai promis. Adieu.

De ... ce 20 *Aout*, 17...

LETTRE XIX.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

VOUS étiez ſi triſte hier, monſieur, & cela me faiſoit tant de peine, que je me ſuis laiſſée aller à vous promettre de répondre

dre à la lettre que vous m'avez écrite. Je n'en ſens pas moins aujourd'hui que je ne le dois pas : pourtant, comme je l'ai promis, je ne veux pas manquer à ma parole, & cela doit bien vous prouver l'amitié que j'ai pour vous. A préſent que vous le ſavez, j'eſpère que vous ne me demanderez pas de vous écrire davantage. J'eſpère auſſi que vous ne direz à perſonne que je vous ai écrit ; parce que ſûrement on m'en blâmeroit, & que cela pourroit me cauſer bien du chagrin. J'eſpère ſur-tout que vous-même n'en prendrez pas mauvaiſe idée de moi ; ce qui me feroit plus de peine que tout. Je peux bien vous aſſurer que je n'aurois pas eu cette complaiſance-là pour tout autre que vous. Je voudrois bien que vous euſſiez celle de ne plus être triſte comme vous étiez ; ce qui m'ôte tout le plaiſir que j'ai à vous voir. Vous voyez, monſieur, que je vous parle bien ſincèrement. Je ne demande pas mieux que notre amitié dure toujours ; mais, je vous en prie, ne m'écrivez plus.

J'ai l'honneur d'être,

CECILE VOLANGES.

De . . . ce 20 *Aout*, 17 . . .

LETTRE XX.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.

AH! fripon, vous me cajolez, de peur que je ne me moque de vous. Allons, je vous fais grâce: vous m'écrivez tant de folies qu'il faut bien que je vous pardonne la ſageſſe où vous tient votre préſidente. Je ne crois pas que mon chevalier eût autant d'indulgence que moi; il ſeroit homme à ne pas approuver notre renouvellement de bail, & à ne rien trouver de plaiſant dans votre folle idée. J'en ai pourtant bien ri, & j'étois vraiment fâchée d'être obligée d'en rire toute ſeule. Si vous euſſiez été là, je ne ſais où m'auroit mené cette gaieté: mais j'ai eu le tems de la réflexion, & je me ſuis armée de ſévérité. Ce n'eſt pas que je refuſe pour toujours; mais je differe, & j'ai raiſon. J'y mettrois peut-être de la vanité, & une fois piquée au jeu, on ne ſait plus où l'on s'arrête. Je ſerois femme à vous enchaîner de nouveau, à vous faire oublier votre préſidente; & ſi j'allois, moi indigne, vous dégoûter de la vertu, voyez quel ſcandale! Pour éviter ce danger, voici mes conditions.

Auſſi-

Auſſi-tôt que vous aurez eu votre belle dévote, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez, & je ſuis à vous. Mais vous n'ignorez pas que, dans les affaires importantes, on ne reçoit de preuves que par écrit. Par cet arrangement, d'une part, je deviendrai une récompenſe au lieu d'être une conſolation, & cette idée me plaît davantage: de l'autre, votre ſuccès en ſera plus piquant, en devenant lui-même un moyen d'infidélité. Venez donc, venez au plus tôt m'apporter le gage de votre triomphe, ſemblable à nos preux chevaliers qui venoient dépoſer aux pieds de leurs dames les fruits brillans de leur victoire. Sérieuſement, je ſuis curieuſe de ſavoir ce que peut écrire une prude après un tel moment, & quel voile elle met ſur ſes diſcours, après n'en avoir plus laiſſé ſur ſa perſonne. C'eſt à vous de voir ſi je me mets à un prix trop haut; mais je vous préviens qu'il n'y a rien à rabattre. Juſques là, mon cher vicomte, vous trouverez bon que je reſte fidelle à mon chevalier, & que je m'amuſe à le rendre heureux, malgré le petit chagrin que cela vous cauſe.

Cependant, ſi j'avois moins de mœurs, je crois qu'il auroit dans ce moment un rival dangereux; c'eſt la petite Volanges. Je raffole de cette enfant: c'eſt une vraie paſſion. Ou je me trompe, ou elle deviendra une de nos femmes les plus à la mode.

Je

Je vois ſon petit cœur ſe développer, & c'eſt un ſpectacle raviſſant. Elle aime déjà ſon Danceny avec fureur ; mais elle n'en ſait encore rien. Lui-même, quoique très-amoureux, a encore la timidité de ſon âge, & n'oſe pas trop le lui apprendre. Tous deux ſont en adoration vis-à-vis de moi. La petite ſur-tout a grande envie de me dire ſon ſecret ; particulièrement depuis quelques jours je l'en vois vraiment oppreſſée, & je lui aurois rendu un grand ſervice de l'aider un peu : mais je n'oublie pas que c'eſt un enfant, & je ne veux pas me compromettre. Danceny m'a parlé un peu plus clairement : mais, pour lui, mon parti eſt pris ; je ne veux pas l'entendre. Quant à la petite, je ſuis ſouvent tentée d'en faire mon élève ; c'eſt un ſervice que j'ai envie de rendre à Gercourt. Il me laiſſe du tems, puiſque le voilà en Corſe juſqu'au mois d'Octobre. J'ai dans l'idée que j'emploierai ce tems-là, & que nous lui donnerons une femme toute formée, au lieu de ſon innocente penſionnaire. Quelle eſt donc en effet l'inſolente ſécurité de cet homme qui oſe dormir tranquille, tandis qu'une femme qui a à ſe plaindre de lui, ne s'eſt pas encore vengée ? Tenez, ſi la petite étoit ici dans ce moment, je ne ſais ce que je ne lui dirois pas.

Adieu, vicomte, bon ſoir & bon ſuccès ; mais pour dieu, avancez donc. Songez

que

que ſi vous n'avez pas cette femme, les autres rougiront de vous avoir eu.

De . . . ce 20 Aout, 17 . . .

LETTRE XXI.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

ENFIN, ma belle amie, j'ai fait un pas en avant, mais un grand pas, & qui, s'il ne m'a pas conduit juſqu'au but, m'a fait connoître au moins que je ſuis dans la route, & à diſſipé au crainte où j'étois de m'être égaré. J'ai enfin déclaré mon amour; & quoiqu'on ait gardé le ſilence le plus obſtiné, j'ai obtenu la réponſe peut-être la moins équivoque & la plus flatteuſe: mais n'anticipons pas ſur les événemens, & reprenons plus haut.

Vous vous ſouvenez qu'on faiſoit épier mes démarches. Eh bien! j'ai voulu que ce moyen ſcandaleux tournât à l'edification publique, & voici ce que j'ai fait. J'ai chargé mon confident de me trouver dans les environs quelque malheureux qui eût beſoin de ſecours. Cette commiſſion n'étoit pas difficile à remplir. Hier après midi, il me rendit compte qu'on devoit ſaiſir aujourd'hui, dans la matinée, les meubles

d'une famille entière qui ne pouvoit payer la taille. Je m'assurai qu'il n'y eût dans cette maison aucune fille ou femme dont l'âge ou la figure pussent rendre mon action suspecte ; & quand je fus bien informé, je déclarai à souper mon projet d'aller à la chasse le lendemain. Ici je dois rendre justice à ma présidente : sans doute elle eût quelques remords des ordres qu'elle avoit donnés ; & n'ayant pas la force de vaincre sa curiosité, elle eut au moins celle de contrairer mon desir. Il devoit faire une chaleur excessive ; je risquois de me rendre malade ; je ne tuerois rien, & me fatiguerois en vain ; & pendant ce dialogue, ses yeux, qui parloient peut-être mieux qu'elle ne vouloit, me faisoient assez connoître qu'elle desiroit que je prisse pour bonnes ces mauvaises raisons. Je n'avois garde de m'y rendre, comme vous pouvez croire, & je résistai de même à une petite diatribe contre la chasse & les chasseurs, & à un petit nuage d'humeur qui obscurcit, toute la soirée, cette figure céleste. Je craignis un moment que ses ordres ne fussent révoqués, & que sa délicatesse ne me nuisît. Je ne calculois pas la curiosité d'une femme ; aussi me trompois-je. Mon chasseur me rassura dès le soir même, & je me couchai satisfait.

Au point du jour je me leve & je pars. A peine à cinquante pas du château, j'aperçois

perçois mon espion qui me suit. J'entre en chasse, & marche à travers les champs vers le village où je voulois me rendre, sans autre plaisir, dans ma route, que de faire courir le drôle qui me suivoit, & qui n'osant pas quitter les chemins, parcouroit souvent, à toute course, un espace triple du mien. A force de l'exercer, j'ai eu moi-même une extrême chaleur, & je me suis assis au pied d'un arbre. N'a-t-il pas eu l'insolence de se couler derrière un buisson qui n'étoit pas à vingt pas de moi, & de s'y asseoir aussi ? J'ai été tenté un moment de lui envoyer mon coup de fusil, qui, quoique de petit plomb seulement, lui auroit donné une leçon suffisante sur les dangers de la curiosité : heureusement pour lui, je me suis ressouvenu qu'il étoit utile & même nécessaire à mes projets ; cette réflexion l'a sauvé.

Cependant j'arrive au village ; je vois de la rumeur ; je m'avance : j'interroge ; on me raconte le fait. Je fais venir le collecteur ; & cédant à ma généreuse compassion, je paie noblement cinquante-six livres, pour lesquelles on réduisoit cinq personnes à la paille & au désespoir. Après cette action si simple, vous n'imaginez pas quel chœur de bénédictions retentit autour de moi de la part des assistans. Quelles larmes de reconnoissance couloient des yeux du vieux chef de cette famille, & embellissoient cette

figure de patriache, qu'un moment auparavant l'empreinte farouche du déſeſpoir rendoit vraiment hidieuſe ! J'examinois ce ſpectacle, lorſqu'un autre payſan, plus jeune, conduiſant par la main une femme & deux enfans, & s'avançant vers moi à pas précipités, leur dit : " Tombons toux aux " pieds de cette image de Dieu ;" & dans le même inſtant, j'ai été entouré de cette famille proſternée à mes genoux. J'avouerai ma foibleſſe ; mes yeux ſe ſont mouillés de larmes, & j'ai ſenti en moi un mouvement involontaire, mais délicieux. J'ai été étonné du plaiſir qu'on éprouve en faiſant le bien ; & je ſerois tenté de croire que ce que nous appellons les gens vertueux, n'ont pas tant de mérite qu'on ſe plait à nous le dire. Quoi qu'il en ſoit, j'ai trouvé juſte de payer à ces pauvres gens le plaiſir qu'ils venoient de me faire. J'avois pris dix Louis ſur moi ; je les leur ai donnés. Ici ont recommencé les remerciemens ; mais ils n'avoient plus ce même degré de pathétique : le néceſſaire avoit produit le grand, le véritable effet ; le reſte n'étoit qu'une ſimple expreſſion de reconnoiſſance & d'étonnement pour des dons ſuperflus.

Cependant, au milieu des bénédictions bavardes de cette famille, je ne reſſemblois pas mal au héros d'un drame dans la ſcene du dénouement. Vous remarquerez que dans cette foule étoit ſur-tout le fidèle eſpion.

eſpion. Mon but étoit rempli : je me dégageai d'eux tous, & regagnai le château. Tout calculé, je me félicite de mon invention. Cette femme vaut bien ſans doute que je me donne tant de ſoins ; ils ſeront un jour mes titres auprès d'elle ; & l'ayant, en quelque ſorte, ainſi payée d'avance, j'aurai le droit d'en diſpoſer à ma fantaiſie, ſans avoir de reproche à me faire.

J'oubliois de vous dire que, pour mettre tout à profit, j'ai demandé a ces bonnes gens de prier Dieu pour le ſuccès de mes projets. Vous allez voir ſi déjà leurs prières n'ont pas été en partie exaucées....Mais on m'avertit que le ſouper eſt ſervi, & il ſeroit trop tard pour que cette lettre partît, ſi je ne la fermois qu'en me retirant. Ainſi *le reſte à l'ordinaire prochain.* J'en ſuis fâché ; car le reſte eſt le meilleur. Adieu, ma belle amie. Vous me volez un moment du plaiſir de la voir.

De... ce 20 *Aout*, 17..,

LETTRE XXII.

La préſidente de Tourvel à Mad. de Volanges.

VOUS ſerez ſans doute bien aiſe, madame, de connoître un trait de M. de

Valmont, qui contraſte beaucoup, ce me ſemble, avec tous ceux ſous leſquels on vous l'a repréſenté. Il eſt ſi pénible de penſer déſavantageuſement de qui que ce ſoit, ſi fâcheux de ne trouver que des vices chez ceux qui auroient toutes les qualités néceſſaires pour faire aimer la vertu! Enfin vous aimez tant à uſer d'indulgence, que c'eſt vous obliger que de vous donner des motifs de revenir ſur un jugement trop rigoureux. M. de Valmont me paroît fondé à eſpérer cette faveur, je dirois preſque cette juſtice; & voici ſur quoi je le penſe.

Il a fait ce matin une de ces courſes qui pouvoient faire ſuppoſer quelque projet de ſa part dans les environs, comme l'idée vous en étoit venue; idée que je m'accuſe d'avoir ſaiſie peut-être avec trop de vivacité. Heureuſement pour lui, & ſur-tout heureuſement pour nous, puiſque cela nous ſauve d'être injuſtes, un de mes gens devoit aller du même côté que lui *; & c'eſt par là que ma curioſité répréhenſible, mais heureuſe, a été ſatisfaite. Il nous a rapporté que M. de Valmont, ayant trouvé au village de.... une malheureuſe famille dont on vendoit les meubles, faute d'avoir pu payer les impoſitions, non-ſeulement

* Madame de Tourvel n'oſe donc pas dire que c'étoit par ſon ordre.

s'étoit

s'étoit empreſſé d'acquitter la dette de ces pauvres gens, mais même leur avoit donné une ſomme d'argent aſſez conſidérable. Mon domeſtique a été témoin de cette vertueuſe action, & il m'a rapporté de plus que les payſans, cauſant entr'eux & avec lui, avoient dit qu'un domeſtique qu'ils ont déſigné, & que le mien croit être celui de M. de Valmont, avoit pris hier des informations ſur ceux des habitans du village qui pouvoient avoir beſoin de ſecours. Si cela eſt ainſi, ce n'eſt même plus ſeulement une compaſſion paſſagère, & que l'occaſion détermine : c'eſt le projet formé de faire du bien ; c'eſt la ſollicitude de la bienfaiſance ; c'eſt la plus belle vertu des plus belles ames : mais, ſoit hazard ou projet, c'eſt toujours une action honnête & louable, & dont le ſeul récit m'a attendrie juſqu'aux larmes. J'ajouterai de plus, & toujours par juſtice, que quand je lui ai parlé de cette action, de laquelle il ne diſoit mot, il a commencé par s'en défendre, & a eu l'air d'y mettre ſi peu de valeur lorſqu'il en eſt convenu, que ſa modeſtie en doubloit le mérite.

A préſent dites-moi ma reſpectable amie, ſi M. de Valmont eſt en effet un libertin ſans retour, s'il n'eſt que cela & ſe conduit ainſi, que reſtera-t-il aux gens honnêtes ? Quoi ! les méchans partageroient-ils avec les bons le plaiſir ſacré de la bienfaiſance ?

Dieu

Dieu permettroit-il qu'une famille vertueuſe reçût, de la main d'un ſcélérat, des ſecours dont elle rendroit grâces à ſa Divine Providence? & pourroit-il ſe plaire à entendre des bouches pures répandre leurs bénédictions ſur un réprouvé? Non. J'aime mieux croire que des erreurs, pour être longues, ne ſont pas éternelles; & je ne puis penſer que celui qui fait du bien ſoit l'ennemi de la vertu. M. de Valmont n'eſt peut-être qu'un exemple de plus du danger des liaiſons. Je m'arrête à cette idée qui me plaît. Si, d'une part, elle peut ſervir à le juſtifier dans votre eſprit, de l'autre elle me rend de plus en plus précieuſe l'amitié tendre qui m'unit à vous pour la vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P.S. Madame de Roſemonde & moi nous allons, dans l'inſtant, voir auſſi l'honnête & malheureuſe famille, & joindre nos ſecours tardifs à ceux de M. de Valmont. Nous le menerons avec nous. Nous donnerons au moins à ces bonnes gens le plaiſir de revoir leur bienfaiteur; c'eſt, je crois, tout ce qu'il nous a laiſſé à faire.

De ... ce 20 Août, 17...

LETTRE XXIII.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

NOUS en ſommes reſtés à mon retour au château : je reprends mon récit.

Je n'eus que le tems de faire une courte toilette, & je me rendis au ſallon, où ma belle faiſoit de la tapiſſerie, tandis que le curé du lieu liſoit la gazette à ma vieille tante. J'allai m'aſſeoir auprès du métier. Des regard plus doux encore que de coutume, & preſque careſſans, me firent bientôt deviner que le domeſtique avoit déjà rendu compte de ſa miſſion. En effet, mon aimable curieuſe ne put garder plus longtems le ſecret qu'elle m'avoit dérobé ; & ſans crainte d'interrompre un vénérable paſteur dont le débit reſſembloit pourtant à celui d'un prône : " J'ai bien auſſi ma " nouvelle à débiter," dit-elle ; & tout de ſuite elle raconta mon aventure avec une exactitude qui faiſoit honneur à l'intelligence de ſon hiſtorien. Vous jugez comme je déployai toute ma modeſtie : mais qui pourroit arrêter une femme qui fait, ſans s'en douter, l'éloge de ce qu'elle aime ? Je pris donc le parti de la laiſſer aller. On eût

eût dit qu'elle prêchoit le panégyrique d'un ſaint. Pendant ce tems j'obſervois, non ſans eſpoir, tout ce que promettoient à l'amour, ſon regard animé, ſon geſte de venu plus libre, & ſur-tout ce ton de voix qui, par ſon altération déjà ſenſible, trahiſſoit l'émotion de ſon ame. A peine elle finiſſoit de parler : " Venez, mon neveu," me dit Mad. de Roſemonde ; " venez, que je " vous embraſſe." Je ſentis auſſi-tôt que la jolie prêcheuſe ne pourroit ſe défendre d'être embraſſée à ſon tour. Cependant elle voulut fuir : mais elle fut bientôt dans mes bras ; & loin d'avoir la force de réſiſter, à peine lui reſtoit-il celle de ſe ſoutenir. Plus j'obſerve cette femme, & plus elle me paroît deſirable. Elle s'empreſſa de retourner à ſon métier, & eut l'air, pour tout le monde, de recommencer ſa tapiſſerie ; mais moi, je m'apperçus bien que ſa main tremblante ne lui permettoit pas de continuer ſon ouvrage.

Après le dîner, les dames voulurent aller voir les infortunés que j'avois ſi pieuſement ſecourus ; je les accompagnai. Je vous ſauve l'ennui de cette ſeconde ſcene de reconnoiſſance & d'éloges. Mon cœur, preſſé d'un ſouvenir délicieux, hâte le moment du retour au château. Pendant la route, ma belle préſidente, plus rêveuſe qu'à l'ordinaire, ne diſoit pas un mot. Tout occupé de trouver les moyens de profiter

profiter de l'effet qu'avoit produit l'événement du jour, je gardois le même silence. Mad. de Rosemonde seule parloit & n'obtenoit de nous que des réponses courtes & rares. Nous dûmes l'ennuyer : j'en avois le projet, & il réussit. Aussi, en descendant de voiture, elle passa dans son appartement, & nous laissa tête-à-tête, ma belle & moi, dans un sallon mal éclairé : obscurité douce, qui enhardit l'amour timide.

Je n'eus pas la peine de diriger la conversation où je voulois la conduire. La ferveur de l'aimable prêcheuse me servit mieux que n'auroit pu faire mon adresse. Quand on est si digne de faire le bien, me dit-elle, en arrêtant sur moi son doux regard, comment passe-t-on sa vie à mal faire ? Je ne mérite, lui répondis-je, ni cet éloge ni cette censure ; & je ne conçois pas qu'avec autant d'esprit que vous en avez, vous ne m'ayez pas encore deviné. Dût ma confiance me nuire auprès de vous, vous en êtes trop digne pour qu'il me soit possible de vous la refuser. Vous trouverez la clef de ma conduite dans un caractère malheureusement trop facile. Entouré de gens sans mœurs, j'ai imité leurs vices ; j'ai peut-être mis de l'amour-propre à les surpasser. Séduit de même ici par l'exemple des vertus, sans espérer de vous atteindre, j'ai au moins essayé de vous suivre. Eh ! peut-être l'action dont vous me louez aujourd'

aujourd'hui perdroit-elle tout ſon prix à vos yeux, ſi vous en connoiſſiez le véritable motif. [Vous voyez, ma belle amie, combien j'étois près de la vérité !] Ce n'eſt pas à moi, continuai-je, que ces malheureux ont dû mes ſecours. Où vous croyez voir une action louable, je ne cherchois qu'un moyen de plaire. Je n'étois, puiſqu'il faut le dire, que le foible agent de la divinité que j'adore. Ici elle voulut m'interrompre ; mais je ne lui en donnai pas le tems. Dans ce moment même, ajoutai-je, mon ſecret ne m'échappe que par foibleſſe. Je m'étois promis de vous le taire ; je me faiſois un bonheur de rendre à vos vertus comme à vos appas un hommage pur que vous ignoreriez toujours : mais incapable de tromper, quand j'ai ſous les yeux l'exemple de la candeur, je n'aurai point à me reprocher avec vous une diſſimulation coupable. Ne croyez pas que je vous outrage par une criminelle eſpérance. Je ſerai malheureux, je le ſais ; mais mes ſouffrances me ſeront chères : elles me prouveront l'excès de mon amour ; c'eſt à vos pieds, c'eſt dans votre ſein que je dépoſerai mes peines. J'y puiſerai des forces pour ſouffrir de nouveau ; j'y trouverai la bonté compatiſſante, & je me croirai conſolé, parce que vous m'aurez plaint. O vous que j'adore ! écoutez-moi plaignez-moi, ſecourez-moi. Cependant j'étois à ſes

genoux,

genoux, & je ſerrois ſes mains dans les miennes: mais elle, les dégageant tout-à-coup & les croiſant ſur ſes yeux avec l'expreſſion du déſeſpoir: "Ah! malheureuſe, s'écria-t-elle." Puis elle fondit en larmes. Par bonheur je m'étois livré à tel point, que je pleurois auſſi; & reprenant ſes mains, je les baignai de pleurs. Cette précaution étoit bien néceſſaire; car elle étoit ſi occupée de ſa douleur, qu'elle ne ſe ſeroit pas apperçue de la mienne, ſi je n'avois trouvé ce moyen de l'en avertir. J'y gagnai de plus de conſidérer à loiſir cette charmante figure, embellie encore par l'attrait puiſſant des larmes. Ma tête s'échauffoit, & j'étois ſi peu maître de moi, que je fus tenté de profiter de ce moment.

Quelle eſt donc notre foibleſſe? quel eſt l'empire des circonſtances, ſi moi-même, oubliant mes projets, j'ai riſqué de perdre, par un triomphe prématuré, le charme des longs combats & les détails d'une pénible défaite, ſi ſéduit par un deſir de jeune homme, j'ai penſé expoſer le vainqueur de Mad. de Tourvel à ne recueillir, pour fruit de ſes travaux, que l'inſipide avantage d'avoir eu une femme de plus! Ah! qu'elle ſe rende, mais qu'elle combattre; que, ſans avoir la force de vaincre, elle ait celle de réſiſter; qu'elle ſavoure à loiſir le ſentiment de ſa foibleſſe, & ſoit contrainte d'avouer ſa défaite. Laiſſons le braconnier obſcur tuer

à l'affût le cerf qu'il a ſurpris ; le vrai chaſſeur doit le forcer. Ce projet eſt ſublime, n'eſt-ce pas ? mais peut-être ſerois-je à préſent au regret de ne l'avoir pas ſuivi, ſi le haſard ne fût venu au ſecours de ma prudence.

Nous entendîmes du bruit. On venoit au ſallon. Mad. de Tourvel, effrayée, ſe leva précipitamment, ſe ſaiſit d'un des flambeaux, & ſortit. Il fallut bien la laiſſer faire. Ce n'étoit qu'un domeſtique. Auſſitôt que j'en fus aſſuré, je la ſuivis. A peine eus-je fait quelques pas, que, ſoit qu'elle me reconnût, ſoit un ſentiment vague d'effroi, je l'entendis précipiter ſa marche, & ſe jeter plutôt qu'entrer dans ſon appartement, dont elle ferma la porte ſur elle. J'y allai ; mais la clef étoit endedans. Je me gardai bien de frapper ; c'eût été lui fournir l'occaſion d'une réſiſtance trop facile. J'eus l'heureuſe & ſimple idée de tenter de voir à travers la ſerrure, & je vis en effet cette femme adorable, à genoux, baignée de larmes, & priant avec ferveur. Quel dieu oſoit-elle invoquer ? En eſt-il d'aſſez puiſſant contre l'amour ? En vain cherche-t-elle à préſent des ſecours étrangers : c'eſt moi qui réglerai ſon ſort.

Croyant en avoir aſſez fait pour un jour, je me retirai auſſi dans mon appartement & me mis à vous écrire. J'eſpérois la revoir

revoir au ſouper ; mais elle fit dire qu'elle s'étoit trouvée indiſpoſée & s'étoit miſe au lit. Mad. de Roſemonde voulut monter chez elle ; mais la malicieuſe malade prétexta un mal de tête qui ne lui permettoit de voir perſonne. Vous jugez qu'après le ſouper la veillée fut courte, & que j'eus auſſi mon mal de tête. Retiré chez moi, j'écrivis une longue lettre pour me plaindre de cette rigueur, & je me couchai avec le projet de la remettre ce matin. J'ai mal dormi, comme vous pouvez voir par la date de cette lettre. Je me ſuis levé, & j'ai relu mon épître. Je me ſuis apperçu que je ne m'y étois pas aſſez obſervé ; que j'y montrois plus d'ardeur que d'amour, & plus d'humeur que de triſteſſe. Il faudra la refaire ; mais il faudroit être plus calme.

J'apperçois le point du jour, & j'eſpère que la fraicheur qui l'accompagne m'amenera le ſommeil. Je vais me remettre au lit ; & quel que ſoit l'empire de cette femme, je vous promets de ne pas m'occuper tellement d'elle, qu'il ne me reſte le tems de ſonger beaucoup à vous. Adieu, ma belle amie.

De... ce 21 Aout, 17... quatre heures du matin.

LETTRE XXIV.

De vicomte de Valmont à la présidente de Tourvel.

AH! par pitié, madame, daignez calmer le trouble de mon ame; daignez m'apprendre ce que je dois espérer ou craindre. Placé entre l'excès du bonheur & celui de l'infortune, l'incertitude est un tourment cruel. Pourquoi vous ai-je parlé? que n'ai-je su résister au charme impérieux qui vous livroit mes pensées? Content de vous adorer en silence, je jouissois au moins de mon amour; & ce sentiment pur, qui ne troubloit point alors l'image de votre douleur, suffisoit à ma félicité: mais cette source de bonheur en est devenue une de désespoir, depuis que j'ai vu couler vos larmes, depuis que j'ai entendu ce cruel *ah malheureuse!* Madame, ces deux mots retentiront long-tems dans mon cœur. Par quelle fatalité, le plus doux des sentimens ne peut-il vous inspirer que l'effroi? Quelle est donc cette crainte? Ah! ce n'est pas celle de le partager: votre cœur que j'ai mal connu, n'est pas fait pour l'amour; le mien, que vous calomniez sans cesse, est le seul qui soit sensible; le vôtre est même

sans

ſans pitié. S'il n'en étoit pas ainſi, vous n'auriez pas refuſé un mot de conſolation au malheureux qui vous racontoit ſes ſouffrances ; vous ne vous ſeriez pas ſouſtraite à ſes regards, quand il n'a d'autre plaiſir que celui de vous voir ; vous ne vous ſeriez pas fait un jeu cruel de ſon inquiétude, en lui faiſant annoncer que vous étiez malade, ſans lui permettre d'aller s'informer de votre état ; vous auriez ſenti que cette même nuit, qui n'étoit pour vous que douze heures de repos, alloit être pour lui un ſiecle de douleurs.

Par où, dites-moi, ai-je mérité cette rigueur déſolante ? Je ne crains pas de vous prendre pour juge : qu'ai-je donc fait, que céder à un ſentiment involontaire, inſpiré par la beauté & juſtifié par la vertu, toujours contenu par le reſpect, dont l'innocent aveu fut l'effet de la confiance & non de l'eſpoir ? La trahirez-vous, cette confiance que vous-même avez ſemblé me permettre, & à laquelle je me ſuis livré ſans réſerve ? Non, je ne puis le croire ; ce ſeroit vous ſuppoſer un tort, & mon cœur ſe révolte à la ſeule idée de vous en trouver un : je déſavoue mes reproches ; j'ai pu les écrire, mais non pas les penſer. Ah ! laiſſez-moi vous croire parfaite : c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte. Prouvez-moi que vous l'êtes, en m'accordant vos ſoins généreux. Quel malheureux avez-vous ſecouru, qui

eu eût autant besoin que moi ? Ne m'abandonnez pas dans le délire où vous m'avez plongé : prêtez-moi votre raison, puisque vous avez ravi la mienne : après m'avoir corrigé, éclairez-moi, pour finir votre ouvrage.

Je ne veux pas vous tromper : vous ne parviendrez point à vaincre mon amour ; mais vous m'apprendrez à le régler : en guidant mes démarches, en dictant mes discours, vous me sauverez au moins du malheur affreux de vous déplaire. Dissipez sur-tout cette crainte désespérante : dites-moi que vous me pardonnez, que vous me plaignez : assurez-moi de votre indulgence. Vous n'aurez jamais toute celle que je vous désirerois ; mais je réclame celle dont j'ai besoin : me la refuserez-vous ?

Adieu, madame ; recevez avec bonté l'hommage de mes sentimens ; il ne nuit point à celui de mon respect.

De ... ce 20 Aout, 17...

LETTRE XXV.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

VOICI le bulletin d'hier.

A onze heures j'entrai chez madame de Rosemonde ;

Roſemonde ; & ſous ſes auſpices, je fus introduit chez la feinte malade, qui étoit encore couchée. Elle avoit les yeux très-battus ; j'eſpere qu'elle avoit auſſi mal dormi que moi. Je ſaiſis un moment où Mad. de Roſemonde s'étoit éloignée, pour remettre ma lettre : on refuſa de la prendre ; mais je la laiſſai ſur le lit, & allai bien honnêtement approcher le fauteuil de ma vieille tante, qui vouloit être auprès de *ſon cher enfant :* il fallut bien ſerrer la lettre, pour éviter le ſcandale. La malade dit mal-adroitement qu'elle croyoit avoir un peu de fievre. Mad. de Roſemonde m'engagea à lui tâter le pouls, en vantant beaucoup mes connoiſſances en médecine. Ma belle eut donc le double chagrin d'être obligée de me livrer ſon bras, & de ſentir que ſon petit menſonge alloit être découvert. En effet, je pris ſa main que je ſerrai dans une des miennes, pendant que de l'autre je parcourois ſon bras frais & potelé ; la malicieuſe perſonne ne répondit à rien, ce qui me fit dire en me retirant : " Il n'y a pas " même la plus légere émotion." Je me doutai que ſes regards devoient être ſéveres, &, pour la punir, je ne les cherchai pas : un moment après, elle dit qu'elle vouloit ſe lever, & nous la laiſſâmes ſeul. Elle parut au dîner qui fut triſte ; elle annonça qu'elle n'iroit pas ſe promener, ce qui étoit me dire que je n'aurois pas occaſion de lui parler.

Je

Je ſentis bien qu'il falloit placer là un ſoupir & un regard douloureux. Sans doute elle s'y attendoit; car ce fut le ſeul moment de la journée où je parvins à rencontrer ſes yeux. Toute ſage qu'elle eſt, elle a ſes petites ruſes comme une autre Je trouvai le moment de lui demander *ſi elle avoit eu la bonté de m'inſtruire de mon ſort*, & je fus un peu étonné de l'entendre me répondre: *Oui, monſieur, je vous ai écrit.* J'étois fort empreſſé d'avoir cette lettre; mais ſoit ruſe encore, ou mal-adreſſe, ou timidité, elle ne me la remit que le ſoir, au moment de ſe retirer chez elle. Je vous l'envoie, ainſi que le brouillon de la mienne; liſez & jugez, voyez avec quelle inſigne fauſſeté elle affirme qu'elle n'a point d'amour, quand je ſuis sûr du contraire; & puis elle ſe plaindra ſi je la trompe après, quand elle ne craint pas de me tromper avant! Ma belle amie, l'homme le plus adroit ne peut encore que ſe tenir au niveau de la femme la plus vraie. Il faudra pourtant feindre de croire à tout ce radotage, & ſe fatiguer de déſeſpoir, parce qu'il plait à madame de jouer la rigueur. Le moyen de ne ſe pas venger de ces noirceurs-là!... Ah! patience.... Mais adieu. J'ai encore beaucoup à écrire.

A propos, vous me renverrez la lettre de l'inhumaine; il ſe pourroit faire que par

la

la ſuite elle voulût qu'on mît du prix à ces miſeres-là, & il faut être en regle.

Je ne vous parle pas de la petite Volanges; nous en cauſerons au premier jour.

Du chateau de . . . 22 Aout, 17 . . .

LETTRE XXVI.

La préſidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

SUREMENT, monſieur, vous n'auriez aucune lettre de moi, ſi ma ſotte conduite d'hier au ſoir ne me forçoit d'entrer aujourd'hui en explication avec vous. Oui, j'ai pleuré, je l'avoue: peut-être auſſi les deux mots que vous me citez avec tant de ſoin, me ſont-ils échappés; larmes & paroles, vous avez tout remarqué: il faut donc vous expliquer tout.

Accoutumée à n'inſpirer que des ſentimens honnêtes, à n'entendre que des diſcours que je puis écouter ſans rougir, à jouir par conſéquent d'une ſécurité que j'oſe dire que je mérite, je ne ſais ni diſſimuler ni combattre les impreſſions que j'éprouve. L'étonnement & l'embarras où m'a jetée votre procédé; je ne ſais quelle crainte, inſpirée par une ſituation qui n'eût

jamais

jamais dû être faite pour moi ; peut-être l'idée révoltante de me voir confondue avec les femmes que vous mépriſez, & traitée auſſi légérement qu'elles ; toutes ces cauſes réunies ont provoqué mes larmes, & ont pu me faire dire, avec raiſon je crois, que j'étois malheureuſe. Cette expreſſion, que vous trouvez ſi forte, ſeroit ſurement beaucoup trop foible encore, ſi mes pleurs & mes diſcours avoient eu un autre motif : ſi au lieu de déſapprouver des ſentimens qui doivent m'offenſer, j'avois pu craindre de les partager.

Non, monſieur, je n'ai pas cette crainte ; ſi je l'avois, je fuirois à cent lieues de vous ; j'irois pleurer dans un déſert de vous avoir connu. Peut-être même, malgré la certitude où je ſuis de ne point vous aimer, de ne vous aimer jamais, peut-être aurois-je mieux fait de ſuivre les conſeils de mes amis, de ne pas vous laiſſer approcher de moi.

J'ai cru, & c'eſt là mon ſeul tort, j'ai cru que vous reſpecteriez une femme honnête, qui ne demandoit pas mieux que de vous trouver tel & de vous rendre juſtice, qui déjà vous défendoit, tandis que vous l'outragiez par vos vœux criminels. Vous ne me connoiſſez pas ; non, monſieur, vous ne me connoiſſez pas. Sans cela, vous n'auriez pas cru vous faire un droit de vos torts : parce que vous m'avez tenu des diſ-

cours

cours que je ne devois pas entendre, vous ne vous ſeriez pas cru autoriſé à m'écrire une lettre que je ne devois pas lire. Et vous me demandez de *guider vos démarches, de dicter vos diſcours!* Eh bien, monſieur, le ſilence & l'oubli, voilà les conſeils qu'il me convient de vous donner, comme à vous de les ſuivre; alors vous aurez, en effet, des droits à mon indulgence: il ne tiendroit qu'à vous d'en obtenir même à ma reconnoiſſance... Mais non, je ne ferai point une demande à celui qui ne m'a point reſpectée; je ne donnerai point une marque de confiance à celui qui a abuſé de ma ſécurité. Vous me forcez à vous craindre, peut-être à vous haïr: je ne le voulois pas; je ne voulois voir en vous que le neveu de ma plus reſpectable amie; j'oppoſois la voix de l'amitié à la voix publique qui vous accuſoit. Vous avez tout détruit; &, je le prévois, vous ne voudrez rien réparer.

Je m'en tiens, monſieur, à vous déclarer que vos ſentimens m'offenſent, que leur aveu m'outrage, & ſur-tout que, loin d'en venir un jour à les partager, vous me forceriez à ne vous revoir jamais, ſi vous ne vous impoſiez ſur cet objet un ſilence qu'il me ſemble avoir droit d'attendre & même d'exiger de vous. Je joins à cette lettre celle que vous m'avez écrite, & j'eſpere que vous voudrez bien de même me remettre

mettre celle-ci ; je ſerois vraiment peinée qu'il reſtât aucune trace d'un événement qui n'eût jamais dû exiſter. J'ai l'honneur d'être, &c.

De . . . ce 21 Aout, 17 . . .

LETTRE XXVII.

Cécile Volanges à la marquiſe de Merteuil.

MON dieu, que vous êtes bonne, madame ! Comme vous avez bien ſenti qu'il me ſeroit plus facile de vous écrire que de vous parler ! Auſſi c'eſt que ce que j'ai à vous dire eſt bien difficile ; mais vous êtes mon amie, n'eſt-il pas vrai ? Oh ! oui, ma bien bonne amie ! Je vais tâcher de n'avoir pas peur ; & puis, j'ai tant beſoin de vous, de vos conſeils ! J'ai bien du chagrin, il me ſemble que tout le monde devine ce que je penſe ; & ſur-tout quand il eſt là, je rougis dès qu'on me regarde. Hier, quand vous m'avez vu pleurer, c'eſt que je voulois vous parler ; & puis, je ne ſais quoi m'en empêchoit ; & quand vous m'avez demandé ce que j'avois, mes larmes ſont venues malgré moi. Je n'aurois pas pu dire une parole. Sans vous, maman alloit s'en appercevoir, & qu'eſt-ce que je ſerois devenue ?

Voilà

Voilà pourtant comme je passe ma vie, surtout depuis quatre jours ?

C'est ce jour-là, madame, oui, je vais vous le dire, c'est ce jour-là que M. le chevalier Danceny m'a écrit : oh ! je vous assure que quand j'ai trouvé sa lettre, je ne savois pas du tout ce que c'étoit : mais, pour ne pas mentir, je ne peux pas dire que je n'aie eu bien du plaisir en la lisant. Voyez-vous, j'aimerois mieux avoir du chagrin toute ma vie, que s'il ne me l'eût pas écrite. Mais je savois bien que je ne devois pas le lui dire, & je peux bien vous assurer même que je lui ai dit que j'en étois fâchée : mais il dit que c'étoit plus fort que lui, & je le crois bien ; car j'avois résolu de ne lui pas répondre, & pourtant je n'ai pas pu m'en empêcher. Oh ! je ne lui ai écrit qu'une fois, & même c'étoit en partie pour lui dire de ne plus m'écrire : mais malgré cela il m'écrit toujours ; & comme je ne lui réponds pas, je vois bien qu'il est triste, & ça m'afflige encore davantage : si bien que je ne sais plus que faire, ni que devenir, & que je suis bien à plaindre.

Dites-moi, je vous en prie, madame, est-ce que ce seroit bien mal de lui répondre de tems en tems ? seulement jusqu'à ce qu'il ait pu prendre sur lui de ne plus m'écrire lui-même, & de rester comme nous étions avant : car, pour moi, si cela continue, je

ne ſais pas ce que je deviendrai. Tenez, en liſant ſa derniere lettre, j'ai pleuré que ça ne finiſſoit pas ; & je ſuis bien ſûre que ſi je ne lui réponds pas encore, ça nous fera bien de la peine.

Je vais vous envoyer ſa lettre auſſi, ou bien une copie, & vous jugerez ; vous verrez bien que ce n'eſt rien de mal qu'il demande. Cependant, ſi vous trouvez que ça ne ſe doit pas, je vous promets de m'en empêcher ; mais je crois que vous penſerez, comme moi, que ce n'eſt pas là du mal.

Pendant que j'y ſuis, madame, permettez-moi de vous faire encore une queſtion : on m'a bien dit que c'étoit mal d'aimer quelqu'un ; mais pourquoi cela ? Ce qui me fait vous le demander, c'eſt que M. le chevalier Danceny prétend que ce n'eſt pas mal du tout, & que preſque tout le monde aime. Si cela étoit, je ne vois pas pourquoi je ſerois la ſeule à m'en empêcher ; ou bien eſt-ce que ce n'eſt un mal que pour les demoiſelles ? car j'ai entendu maman elle-même dire que Mad. D... aimoit M. M... & elle n'en parloit pas comme d'une choſe qui ſeroit ſi mal ; & pourtant je ſuis ſûre qu'elle ſe fâcheroit contre moi, ſi elle ſe doutoit ſeulement de mon amitié pour M. Danceny. Elle me traite toujours comme un enfant, maman ; & elle ne me dit rien du tout. Je croyois, quand elle m'a fait ſortir du couvent, que c'étoit pour me marier ;

marier ; mais à préſent, il me ſemble que non. Ce n'eſt pas que je m'en ſoucie, je vous aſſure ; mais vous, qui êtes ſi amie avec elle, vous ſavez peut-être ce qui en eſt ; & ſi vous le ſavez, j'eſpere que vous me le direz.

Voilà une bien longue lettre, madame ; mais puiſque vous m'avez permis de vous écrire, j'en ai profité pour vous dire tout, & je compte ſur votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 23 Aout, 17...

LETTRE XXVIII.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

EH quoi, mademoiſelle, vous refuſez toujours de répondre ! rien ne peut vous fléchir, & chaque jour emporte avec lui l'eſpoir qu'il avoit amené ! Quelle eſt donc cette amitié que vous conſentez qui ſubſiſte entre nous, ſi elle n'eſt pas même aſſez puiſſante pour vous rendre ſenſible à ma peine ; ſi elle vous laiſſe froide & tranquille, tandis que j'éprouve les tourmens d'un feu que je ne puis éteindre ; ſi loin de vous inſpirer de la confiance, elle ne ſuffit pas même à faire naître votre pitié ? Quoi, votre ami ſouffre & vous ne faites rien pour

le ſecourir ! Il ne vous demande qu'un mot, & vous le lui refuſez ! & vous voulez qu'il ſe contente d'un ſentiment ſi foible, dont vous craignez encore de lui réitérer les aſſurances !

Vous ne voudriez pas être ingrate, diſiez-vous hier : ah ! croyez-moi, mademoiſelle ; vouloir payer de l'amour avec de l'amitié, ce n'eſt pas craindre l'ingratitude, c'eſt redouter ſeulement d'en avoir l'air. Cependant je n'oſe plus vous entretenir d'un ſentiment qui ne peut que vous être à charge, s'il ne vous intéreſſe pas ; il faut au moins le renfermer en moi-même, en attendant que j'apprenne à le vaincre. Je ſens combien ce travail ſera pénible ; je ne me diſſimule pas que j'aurai beſoin de toutes mes forces ; je tenterai tous les moyens : il en eſt un qui coûtera le plus à mon cœur, ce ſera celui de me répéter ſouvent que le vôtre eſt inſenſible. J'eſſaierai même de vous voir moins, & déjà je m'occupe d'en trouver un prétexte plauſible.

Quoi, je perdrois la douce habitude de vous voir chaque jour ! Ah ! du moins je ne ceſſerai jamais de la regretter. Un malheur éternel ſera le prix de l'amour le plus tendre ; & vous l'aurez voulu, & ce ſera votre ouvrage ! Jamais, je le ſens, je ne retrouverai le bonheur que je perds aujourd'hui ; vous ſeule étiez faite pour mon cœur ; avec quel plaiſir je ferai le ſerment

de

de ne vivre que pour vous ! Mais vous ne voulez pas le recevoir ; votre silence m'apprend assez que votre cœur ne vous dit rien pour moi ; il est à la fois la preuve la plus sûre de votre indifférence, & la maniere la plus cruelle de me l'annoncer. Adieu, mademoiselle.

Je n'ose plus me flatter d'une réponse ; l'amour l'eût écrite avec empressement, l'amitié avec plaisir, la pitié même avec complaisance : mais la pitié, l'amitié & l'amour sont également étrangers à votre cœur.

Paris, ce 23 Aout, 17..

LETTRE XXIX.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

JE te le disois bien, Sophie, qu'il y avoit des cas où l'on pouvoit écrire ; & je t'assure que je me reproche bien d'avoir suivi ton avis, qui nous a tant fait de peine, au chevalier Danceny & à moi. La preuve que j'avois raison, c'est que Mad. de Merteuil, qui est une femme qui surement le sait bien, a fini par penser comme moi. Je lui ai tout avoué. Elle m'a bien dit d'abord comme toi : mais quand je lui ai eu tout expliqué, elle est convenue que c'étoit bien

différent ; elle exige seulement que je lui fasse voir toutes mes lettres & toutes celles du chevalier Danceny, afin d'être sûre que je ne dirai que ce qu'il faudra : ainsi, à présent, me voilà tranquille. Mon dieu, que je l'aime, Mad. de Merteuil ! Elle est si bonne ! & c'est une femme bien respectable. Ainsi il n'y a rien à dire.

Comme je m'en vais écrire à M. Danceny, & comme il va être content ! Il le sera encore plus qu'il ne croit ; car jusqu'ici je ne lui parlois que de mon amitié, & lui vouloit toujours que je dise mon amour. Je crois que c'étoit bien la même chose ; mais enfin je n'osois pas, & il tenoit à cela. Je l'ai dit à Mad. de Merteuil ; elle m'a dit que j'avois eu raison, & qu'il ne falloit convenir d'avoir de l'amour, que quand on ne pouvoit plus s'en empêcher : ou je suis bien sûre que je ne pourrai pas m'en empêcher plus long-tems ; après tout c'est la même chose, & cela lui plaira davantage.

Mad. de Merteuil m'a dit aussi qu'elle me prêteroit des livres qui parloient de tout cela, & qui m'apprendroient bien à me conduire, & aussi à mieux écrire que je ne fais : car, vois-tu, elle me dit tous mes défauts, ce qui est une preuve qu'elle m'aime bien ; elle m'a recommandé seulement de ne rien dire à maman de ces livres-là, parce que ça auroit l'air de trouver qu'elle a trop négligé mon éducation, & ça pourroi

roit la fâcher. Oh ! je ne lui en dirai rien.

C'eſt pourtant bien extraordinaire qu'une femme qui ne m'eſt preſque pas parente, prenne plus de ſoin de moi que ma mere ! c'eſt bien heureux pour moi de l'avoir connue !

Elle a demandé auſſi à maman de me mener après-demain à l'opera, dans ſa loge; elle m'a dit que nous y ſerions toutes ſeules, & nous cauſerons tout le tems ſans craindre qu'on nous entende : j'aime bien mieux cela que l'opéra. Nous cauſerons auſſi de mon mariage; car elle m'a dit que c'étoit bien vrai que j'allois me marier : mais nous n'avons pas pu en dire davantage. Par exemple, n'eſt ce pas encore bien étonnant que maman ne m'en diſe rien du tout ?

Adieu, ma Sophie, je m'en vais écrire au chevalier Danceny. Oh ! je ſuis bien contente.

De . . . ce 24 Aout, 17.

LETTRE XXX.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

ENFIN monſieur, je conſens à vous écrire, à vous aſſurer de mon amitié, de mon *amour*, puiſque ſans cela, vous ſeriez malheureux.

malheureux. Vous dites que je n'ai pas bon cœur ; je vous assure bien que vous vous trompez, & j'espere qu'à présent vous n'en doutez plus. Si vous avez eu du chagrin de ce que je ne vous écrivois pas, croyez-vous que ça ne me faisoit pas de la peine aussi ? Mais c'est que pour toute chose au monde, je ne voudrois pas faire quelque chose qui fût mal ; & même je ne serois surement pas convenue de mon amour, si j'avois pu m'en empêcher ; mais votre tristesse me faisoit trop de peine. J'espere qu'à présent vous n'en auriez plus, & que nous allons être bien heureux.

Je compte avoir le plaisir de vous voir ce soir, & que vous viendrez de bonne heure ; ce ne sera jamais aussi tôt que je le desire. Maman soupe chez elle, & je crois qu'elle vous proposera d'y rester : j'espere que vous ne serez pas engagé, comme avant-hier. C'étoit donc bien agréable, le souper où vous alliez ? car vous y avez été de bien bonne heure. Mais enfin ne parlons pas de ça : à présent que vous savez que je vous aime, j'espere que vous resterez avec moi le plus que vous pourrez ; car je ne suis contente que lorsque je suis avec vous, & je voudrois bien que vous fussiez tout de même.

Je suis bien fâchée que vous êtes encore triste à présent, mais ce n'est pas ma faute.

Je

Je demanderai à jouer de la harpe auſſi-tôt que vous ſerez arrivé, afin que vous ayez ma lettre tout de ſuite. Je ne peux pas mieux faire.

Adieu, monſieur. Je vous aime bien de tout mon cœur : plus je vous le dis, plus je ſuis contente ; j'eſpere que vous le ſerez auſſi.

De ... ce 24 Aout, 17 ...

LETTRE XXXI.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

OUI, ſans doute, nous ſerons heureux. Mon bonheur eſt bien ſûr, puiſque je ſuis aimé de vous ; le vôtre ne finira jamais, s'il doit durer autant que l'amour que vous m'avez inſpiré. Quoi ! vous m'aimez, vous ne craignez plus de m'aſſûrer de votre amour ! *Plus vous me le dites, & plus vous êtes contente !* Après avoir lu ce charmant *je vous aime*, écrit de votre main, j'ai entendu votre belle bouche m'en répéter l'aveu. J'ai vu ſe fixer ſur moi ces yeux charmans, qu'embelliſſoit encore l'expreſſion de la tendreſſe. J'ai reçu vos ſermens de vivre toujours pour moi : Ah ! recevez le mien de conſacrer ma vie entiere à votre bonheur ;

heur ; recevez-le, & ſoyez ſûre que je ne le trahirai pas.

Quelle heureuſe journée nous avons paſſée hier ! Ah ! pourquoi Mad. de Merteuil n'a-t-elle pas tous les jours des ſecrets à dire à votre maman ? Pourquoi faut-il que l'idée de la contrainte qui nous attend, vienne ſe mêler au ſouvenir délicieux qui m'occupe ? Pourquoi ne puis-je ſans ceſſe tenir cette jolie main qui m'a écrit *je vous aime*, la couvrir de baiſers, & me venger ainſi de refus que vous m'avez fait d'une faveur plus grande ?

Dites-moi, ma Cécile, quand votre maman a été rentrée ; quand nous avons été forcés, par ſa préſence, de n'avoir plus l'un pour l'autre que des regards indifférens ; quand vous ne pouviez plus me conſoler, par l'aſſurance de votre amour, du refus que vous faiſiez de m'en donner des preuves, n'avez-vous donc ſenti aucun regret ? ne vous êtes-vous pas dit : un baiſer l'eût rendu plus heureux, & c'eſt moi qui lui ai ravi ce bonheur ? Promettez-moi, mon aimable amie, qu'à la premiere occaſion vous ſerez moins ſévere. A l'aide de cette promeſſe, je trouverai du courage pour ſupporter les contrariétés que les circonſtances nous préparent ; & les privations cruelles ſeront au moins adoucies par la certitude que vous en partagez le regret.

Adieu, ma charmante Cécile : voici l'heure

l'heure où je dois me rendre chez vous. Il me seroit impossible de vous quitter, si ce n'étoit pour aller vous revoir. Adieu, vous que j'aime tant, vous que j'aimerai toujours davantage !

De ... ce 25 Aout, 17...

LETTRE XXXII.

Madame de Volanges à la présidente de Tourvel.

VOUS voulez donc, madame, que je croie à la vertu de M. de Valmont ? J'avoue que je ne puis m'y résoudre, & que j'aurois autant de peine à le juger honnête, d'après le seul fait que vous me racontez, qu'à croire vicieux un homme de bien reconnu, dont j'apprendrois une faute. L'humanité n'est parfaite dans aucun genre, pas plus dans le mal que dans le bien. Le scélérat a ses vertus, comme l'honnête homme a ses foiblesses. Cette vérité me paroît d'autant plus nécessaire à croire, que c'est d'elle que dérive la nécessité de l'indulgence pour les méchans comme pour les bons, & qu'elle préserve ceux-ci de l'orgueil, & sauve les autres du découragement. Vous trouverez sans doute que je pratique bien mal dans ce moment cette indulgence

que

que je prêche ; mais je ne vois plus en elle qu'une foibleſſe dangereuſe, quand elle nous mene à traiter de même le vicieux & l'homme de bien.

Je ne me permettrai point de ſcruter les motifs de l'action de M. de Valmont ; je veux croire qu'ils ſont louables comme elle ; mais en a-t-il moins paſſé ſa vie à porter dans les familles le trouble, le déſhonneur & le ſcandale ? Ecoutez, ſi vous voulez, la voix du malheureux qu'il a ſecouru ; mais qu'elle ne vous empêche pas d'entendre les cris de cent victimes qu'il a immolées. Quand il ne ſeroit, comme vous le dites, qu'un exemple du danger des liaiſons, en ſeroit-il moins lui-même une liaiſon dangereuſe ? Vous le ſuppoſez ſuſceptible d'un retour heureux. Allons plus loin, ſuppoſons ce miracle arrivé. Ne reſteroit-il pas contre lui l'opinion publique, & ne ſuffit-elle pas pour régler votre conduite ? Dieu ſeul peut abſoudre au moment du repentir ; il lit dans les cœurs ; mais les hommes ne peuvent juger les penſées que par les actions ; & nul d'entr'eux, après avoir perdu l'eſtime des autres, n'a droit de ſe plaindre de la méfiance néceſſaire, qui rend cette perte ſi difficile à réparer. Songez ſur-tout, ma jeune amie, que quelquefois il ſuffit, pour perdre cette eſtime, d'avoir l'air d'y attacher trop peu de prix : & ne taxez pas cette

ſévérité

ſévérité d'injuſtice ; car outre qu'on eſt fondé à croire qu'on ne renonce pas à ce bien précieux quand on a droit d'y prétendre, celui-là eſt en effet plus près de mal faire, qui n'eſt plus contenu par ce frein puiſſant. Tel ſeroit cependant l'aſpect ſous lequel vous montreroit une liaiſon intime avec M. de Valmont, quelque innocente qu'elle pût être.

Effrayée de la chaleur avec laquelle vous le défendez, je me hâte de prévenir les objections que je prévois. Vous me citerez madame de Merteuil, à qui on a pardonné cette liaiſon ; vous me demanderez pourquoi je le reçis chez moi ; vous me direz que, loin d'être rejeté par les gens honnêtes, il eſt admis, recherché même dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Je peux, je crois, répondre à tout.

D'abord Mad. de Merteuil, en effet très-eſtimable, n'a peut-être d'autre défaut que trop de confiance en ſes forces ; c'eſt un guide adroit qui ſe plait à conduire un char entre les rochers & les précipices, & que le ſuccès ſeul juſtifie : il eſt juſte de la louer, il ſeroit imprudent de la ſuivre ; elle-même en convient & s'en accuſe. A meſure qu'elle a vu davantage, ſes principes ſont devenus plus ſéveres ; & je ne crains pas de vous aſſurer qu'elle penſeroit comme moi.

Quant à ce qui me regarde, je ne me

juſtifierai pas plus que les autres. Sans doute je reçois M. de Valmont, & il eſt reçu par-tout ; c'eſt une inconſéquence de plus à ajouter à mille autres qui gouvernent la ſociété. Vous ſavez, comme moi, qu'on paſſe ſa vie à les remarquer, à s'en plaindre, & à s'y livrer. M. de Valmont, avec un beau nom, une grande fortune, beaucoup de qualités aimables, a reconnu de bonne heure que, pour avoir l'empire dans la ſociété, il ſuffiſoit de manier avec une égale adreſſe la louange & le ridicule. Nul ne poſſede comme lui ce double talent ; il ſéduit avec l'un, & ſe fait craindre avec l'autre. On ne l'eſtime pas ; mais on le flatte. Telle eſt ſon exiſtence au milieu d'un monde qui, plus prudent que courageux, aime mieux le ménager que le combattre.

Mais ni Mad. de Merteuil elle-même, ni aucune autre femme, n'oſeroit ſans doute aller s'enfermer à la campagne preſqu'en tête à tête avec un tel homme. Il étoit réſervé à la plus ſage, à la plus modeſte d'entr'elles, de donner l'exemple de cette inconſéquence ; pardonnez-moi ce mot, il échappe à l'amitié. Ma belle amie, votre honnêteté même vous trahit, par la ſécurité qu'elle vous inſpire. Songez donc que vous aurez pour juges, d'une part, des gens frivoles, qui ne croiront pas à une vertu dont ils ne trouvent pas le modele

chez eux; & de l'autre, des méchans qui feindront de n'y pas croire, pour vous punir de l'avoir eue. Considérez que vous faites dans ce moment ce que quelques hommes n'oseroient pas risquer. En effet, parmi les jeunes gens, dont M. de Valmont ne s'est que trop rendu l'oracle, je vois les plus sages craindre de paroître liés trop intimement avec lui; & vous, vous ne le craignez pas! Ah! revenez, revenez, je vous en conjure.... Si mes raisons ne suffisent pas pour vous persuader, cédez à mon amitié; c'est elle qui me fait renouveller mes instances, c'est à elle à les justifier. Vous la trouvez sévere, & je désire qu'elle soit inutile; mais j'aime mieux que vous ayez à vous plaindre de sa sollicitude que de sa négligence.

De ... ce 24 Aout, 17...

LETTRE XXXIII.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

DES que vous craignez de réussir, mon cher vicomte, dès que votre projet est de fournir des armes contre vous, & que vous désirez moins de vaincre que de combattre, je n'ai plus rien à dire. Votre conduite

eſt un chef-d'œuvre de prudence. Elle en feroit un de ſottiſe dans la ſuppoſition contraire ; &, pour vous parler vrai, je crains que vous ne vous faſſiez illuſion.

Ce que je vous reproche n'eſt pas de n'avoir point profité du moment. D'une part, je ne vois pas clairement qu'il fût venu : de l'autre, je ſais aſſez, quoi qu'on en diſe, qu'une occaſion manquée ſe retrouve, tandis qu'on ne revient jamais d'une démarche précipitée.

Mais la véritable école eſt de vous être laiſſé aller à écrire. Je vous défie à préſent de prévoir où ceci peut vous mener. Par haſard, eſpérez-vous prouver à cette femme qu'elle doit ſe rendre ? Il me ſemble que ce ne peut être là qu'une vérité de ſentiment, & non de démonſtration ; & que, pour la faire recevoir, il s'agit d'attendrir, & non de raiſonner : mais à quoi vous ſerviroit d'attendrir par lettres, puiſque vous ne ſeriez pas là pour en profiter ? Quand vos belles phraſes produiroient l'ivreſſe de l'amour, vous flattez-vous qu'elle ſoit aſſez longue pour que la réflexion n'ait pas le tems d'en empêcher l'aveu ? Songez donc à celui qu'il faut pour écrire une lettre à celui qui ſe paſſe avant qu'on la remette ; & voyez ſi ſur-tout une femme à principes comme votre dévote, peut vouloir ſi longtems ce qu'elle tâche de ne vouloir jamais. Cette marche peut réuſſir avec des enfans,

qui,

qui, quand ils écrivent, je vous aime, ne ſavent pas qu'ils diſent, je me rends. Mais la vertu raiſonneuſe de Mad. de Tourvel me paroît fort bien connoître la valeur des termes. Auſſi, malgré l'avantage que vous aviez pris ſur elle dans votre converſation, elle vous bat dans ſa lettre. Et puis, ſavez-vous ce qui arrive ? Par cela ſeul qu'on diſpute, on ne peut pas céder. A force de chercher de bonnes raiſons, on en trouve, on les dit; & après on y tient, non pas tant parce qu'elles ſont bonnes que pour ne pas ſe démentir.

De plus, une remarque que je m'étonne que vous n'ayez pas faite, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi difficile en amour, que d'écrire ce qu'on ne ſent pas. Je dis écrire d'une façon vraiſemblable ; ce n'eſt pas qu'on ne ſe ſerve des mêmes mots ; mais on ne les arrange pas de même, ou plutôt on les arrange, & cela ſuffit. Reliſez votre lettre : il y regne un ordre qui vous décele à chaque phraſe. Je veux croire que votre préſidente eſt aſſez peu formée pour ne s'en pas appercevoir ; mais qu'importe ? l'effet n'en eſt pas moins manqué. C'eſt le défaut des romans ; l'auteur ſe bat les flancs pour s'échauffer, & le lecteur reſte froid. *Héloïſe* eſt le ſeul qu'on en puiſſe excepter ; & malgré le talent de l'auteur, cette obſervation m'a toujours fait croire que le fonds en étoit vrai. Il n'en eſt pas de même en

parlant. L'habitude de travailler ſon organe, y donne de la ſenſibilité ; la facilité des larmes y ajoute encore : l'expreſſion du deſir ſe confond dans les yeux avec celle de la tendreſſe ; enfin le diſcours moins ſuivi amene plus aiſément cet air de trouble & de déſordre, qui eſt la véritable éloquence de l'amour ; & ſur-tout la préſence de l'objet aimé empeche la réflexion & nous fait deſirer d'être vaincues.

Croyez-moi, vicomte ; on vous demande de ne plus écrire ; profitez-en pour réparer votre faute, & attendez l'occaſion de parler. Savez-vous que cette femme a plus de force que je ne croyois ? Sa défenſe eſt bonne ; & ſans la longueur de ſa lettre, & le prétext qu'elle vous donne pour rentrer en matiere dans ſa phraſe de reconnoiſſance, elle ne ſe feroit pas du tout trahie.

Ce qui me paroît encore devoir vous raſſurer ſur le ſuccès, c'eſt qu'elle uſe trop de forces à la fois ; je prévois qu'elle les épuiſera pour la défenſe du mot, & qu'il ne lui en reſtera plus pour celle de la choſe.

Je vous renvoie vos deux lettres ; & ſi vous êtes prudent, ce ſeront les dernieres juſqu'après l'heureux moment. S'il étoit moins tard, je vous parlerois de la petite Volanges qui avance aſſez vîte, & dont je ſuis fort contente. Je crois que j'aurai fini

avant

avant vous, & vous devez en être bien honteux. Adieu pour aujourd'hui.

De ... ce 24 Aout, 17 ...

LETTRE XXXIV.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

VOUS parlez à merveille, ma belle amie : mais pourquoi vous tant fatiguer à prouver ce que personne n'ignore ? Pour aller vîte en amour, il vaut mieux parler qu'écrire ; voilà, je crois, toute votre lettre. Eh mais ! ce sont les plus simples élémens de l'art de séduire. Je remarquerai seulement que vous ne faites qu'une exception à ce principe, & qu'il y en a deux. Aux enfans qui suivent cette marche par timidité, & se livrent par ignorance, il faut joindre les femmes beaux-esprits, qui s'y laissent engager par amour-propre, & que la vanité conduit dans le piege. Par exemple, je suis bien sûr que la comtesse de B...., qui répondit sans difficulté, à ma premiere lettre, n'avoit pas alors plus d'amour pour moi que moi pour elle, & qu'elle ne vit que l'occasion de traiter un sujet qui devoit lui faire honneur.

Quoi qu'il en soit, un avocat vous diroit que

que le principe ne s'applique pas à la queſtion. En effet, vous ſuppoſez que j'ai le choix entre écrire & parler, ce qui n'eſt pas. Depuis l'affaire du 19, mon inhumaine, qui ſe tient ſur la défenſive, a mis à éviter les rencontres, une adreſſe qui a déconcerté la mienne. C'eſt au point que, ſi cela continue, elle me forcera à m'occuper ſérieuſement des moyens de reprendre cet avantage; car aſſurément je ne veux être vaincu par elle en aucun genre. Mes lettres même ſont le ſujet d'une petite guerre: non contente de n'y pas répondre, elle refuſe de les recevoir. Il faut pour chacune une ruſe nouvelle, & qui ne réuſſit pas toujours.

Vous vous rappellez par quel moyen ſimple j'avois remis la premiere: la ſeconde n'offrit pas plus de difficulté. Elle m'avoit demandé de lui rendre ſa lettre: je lui donnai la mienne en place, ſans qu'elle eût le moindre ſoupçon. Mais, ſoit dépit d'avoir été attrapée, ſoit caprice, ou enfin ſoit vertu, car elle me forcera d'y croire, elle refuſa obſtinément la troiſieme. J'eſpere pourtant que l'embarras où a penſé la mettre la ſuite de ce refus, la corrigera pour l'avenir.

Je ne fus pas très-étonné qu'elle ne voulût pas recevoir cette lettre que je lui offrois tout ſimplement; c'eût été déjà accorder quelque choſe, & je m'attends à une plus longue

longue défenſe. Après cette tentative, qui n'étoit qu'un eſſai fait en paſſant, je mis une enveloppe à ma lettre ; & prenant le moment de la toilette, où Mad. de Roſemonde & la femme-de-chambre étoient préſentes, je la lui envoyai par mon chaſſeur, avec ordre de lui dire que c'étoit le papier qu'elle m'avoit demandé. J'avois bien deviné qu'elle craindroit l'explication ſcandaleuſe que néceſſiteroit un refus : en effet, elle prit la lettre ; & mon ambaſſadeur, qui avoit ordre d'obſerver ſa figure, & qui ne voit pas mal, n'apperçut qu'une légere rougeur & plus d'embarras que de colere.

Je me félicitois donc, bien ſûr, ou qu'elle garderoit cette lettre, ou que ſi elle vouloit me la rendre, il faudroit qu'elle ſe trouvât ſeule avec moi ; ce qui me donneroit une occaſion de lui parler. Environ une heure après, un de ſes gens entre dans ma chambre, & me remet de la part de ſa maîtreſſe un paquet d'un autre forme que le mien, & ſur l'enveloppe duquel je reconnois l'écriture tant deſirée. J'ouvre avec précipitation....C'étoit ma lettre elle-même, non décachetée & pliée ſeulement en deux. Je ſoupçonne que la crainte que je ne fuſſe moins ſcrupuleux qu'elle ſur le ſcandale, lui a fait employer cette ruſe diabolique.

Vous me connoiſſez ; je n'ai pas beſoin de vous peindre ma fureur. Il fallut pourrant

tant reprendre ſon ſang-froid, & chercher de nouveaux moyens. Voici le ſeul que je trouvai.

On va d'ici, tous les matins, chercher les lettres à la poſte, qui eſt à environ trois quarts de lieue : on ſe ſert, pour cet objet, d'une boite couverte à peu près comme un tronc, dont le maître de la poſte a une clef & Mad. de Roſemonde l'autre. Chacun y met ſes lettres dans la journée, quand bon lui ſemble : on les porte le ſoir à la poſte, & le matin on va chercher celles qui ſont arrivées. Tous les gens, étrangers ou autres, font ce ſervice également. Ce n'étoit pas le tour de mon domeſtique ; mais il ſe chargea d'y aller, ſous le prétexte qu'il avoit affaire de ce côté.

Cependant j'écrivis ma lettre. Je déguiſai mon écriture pour l'adreſſe, & je contrefis aſſez bien, ſur l'enveloppe, le timbre de Dijon. Je choiſis cette ville, parce que je trouvai plus gai, puiſque je demandois les mêmes droits que le mari, d'écrire auſſi du même lieu, & auſſi parce que ma belle avoit parlé toute la journée du deſir qu'elle avoit de recevoir des lettres de Dijon. Il me parut juſte de lui procurer ce plaiſir.

Ces précautions une fois priſes, il étoit facile de faire joindre cette lettre aux autres. Je gagnois encore à cet expédient, d'être témoin de la réception ; car l'uſage eſt ici

de

de ſe raſſembler pour déjeûner, & d'attendre l'arrivée des lettres avant de ſe ſéparer. Enfin elles arriverent.

Madame de Roſemonde ouvrit la boîte. De Dijon, dit-elle, en donnant la lettre à Mad. de Tourvel. Ce n'eſt pas l'écriture de mon mari, reprit celle-ci d'une voix inquiete, en rompant le cachet avec vivacité. Le premier coup-d'œil l'inſtruiſit; & il ſe fit une telle révolution ſur ſa figure, que Mad. de Roſemonde s'en apperçut, & lui dit: "Qu'avez-vous?" Je m'approchai auſſi, en diſant: "Cette lettre eſt donc "bien terrible?" La timide dévote n'oſoit lever les yeux, ne diſoit mot, &, pour ſauver ſon embarras, feignoit de parcourir l'épître, qu'elle n'étoit guere en état de lire. Je jouiſſois de ſon trouble; & n'étant pas fâché de la pouſſer un peu: "Votre air "plus tranquille," ajoutai-je, "fait eſpérer "que cette lettre vous a cauſé plus d'éton-"nement que de douleur." La colere alors l'inſpira mieux que n'eût pu faire la prudence. "Elle contient," répondit-elle, "des choſes qui m'offenſent, & que je ſuis "étonnée qu'on ait oſé m'écrire." "Et qui "donc?" interrompit Mad. de Roſemonde. "Elle n'eſt pas ſignée," répondit la belle courroucée: "mais la lettre & ſon "auteur m'inſpirent un égal mépris. On "m'obligera de ne m'en plus parler." En diſant ces mots, elle déchira l'audacieuſe miſſive,

miſſive, en mit les morceaux dans ſa poche, ſe leva & ſortit.

Malgré cette colere, elle n'en a pas moins eu ma lettre; & je m'en remets bien à ſa curioſité, du ſoin de l'avoir lue en entier.

Le détail de la journée me meneroit trop loin. Je joins à ce récit le brouillon de mes deux lettres; vous ſerez auſſi inſtruite que moi. Si vous voulez être au courant de cette correſpondance, il faut vous accoutumer à dechiffrer mes minutes: car pour rien au monde, je ne dévorerois l'ennui de les recopier. Adieu, ma belle amie.

De... ce 25 Août, 17...

LETTRE XXXV.

Le vicomte de Valmont à la préſidente de Tourvel.

IL faut vous obéir, madame; il faut vous prouver qu'au milieu des torts que vous vous plaiſez à me croire, il me reſte au moins aſſez de délicateſſe pour ne pas me permettre un reproche, & aſſez de courage pour m'impoſer les plus douloureux ſacrifices. Vous m'ordonnez le ſilence & l'oubli! Eh bien, je forcerai mon amour à ſe taire; & j'oublierai, s'il eſt poſſible, la façon cruelle dont vous l'avez accueilli.

Sans doute le desir de vous plaire n'en donnoit pas le droit ; & j'avoue encore que le besoin que j'avois de votre indulgence, n'étoit pas un titre pour l'obtenir : mais vous regardez mon amour comme un outrage ; vous oubliez que, si ce pouvoit être un tort, vous en seriez à la fois, & la cause & l'excuse. Vous oubliez aussi, qu'accoutumé à vous ouvrir mon ame, lors même que cette confiance pouvoit me nuire, il ne m'étoit plus possible de vous cacher les sentimens dont je suis pénétré ; & ce qui fut l'ouvrage de ma bonne-foi, vous le regardez comme le fruit de l'audace. Pour prix de l'amour le plus tendre, le plus respectueux, le plus vrai, vous me rejetez loin de vous. Vous me parlez enfin de votre haine.... Quel autre ne se plaindroit pas d'être traité ainsi ? Moi seul je me soumets ; je souffre tout & ne murmure point ; vous frappez & j'adore. L'inconcevable empire que vous avez sur moi, vous rend maîtresse absolue de mes sentimens ; & si mon amour seul vous résiste, si vous ne pouvez le détruire, c'est qu'il est votre ouvrage, & non pas le mien.

Je ne demande point un retour dont jamais je ne me suis flatté. Je n'attends pas même cette pitié que l'intérêt que vous m'aviez témoigné quelquefois pouvoit me faire espérer. Mais je crois, je l'avoue, pouvoir réclamer votre justice.

Vous m'apprenez, madame, qu'on a cherché à me nuire dans votre esprit. Si vous en eussiez cru les conseils de vos amis, vous ne m'eussiez pas même laissé approcher de vous : ce sont vos termes. Quels sont donc ces amis officieux ? Sans doute ces gens si séveres, & d'une vertu si rigide, consentent à être nommés ; sans doute ils ne voudroient pas se couvrir d'une obscurité qui les confondroit avec de vils calomniateurs ; & je n'ignorerai ni leur nom, ni leurs reproches. Songez, madame, que j'ai le droit de savoir l'un & l'autre, puisque vous me jugez d'après eux. On ne condamne point un coupable sans lui dire son crime, sans lui nommer ses accusateurs. Je ne demande point d'autre grace, & je m'engage d'avance à me justifier, à les forcer de se dédire.

Si j'ai trop mépriſé peut-être les vaines clameurs d'un public dont je fais peu de cas, il n'en est pas ainsi de votre estime ; & quand je consacre ma vie à la mériter, je ne me la laisserai pas ravir impunément. Elle me devient d'autant plus précieuse, que je lui devrai sans doute cette demande que vous craignez de me faire, & qui me donneroit, dites-vous, *des droits à votre reconnoissance*. Ah ! loin d'en exiger, je croirai vous en devoir, si vous me procurez l'occasion de vous être agréable. Commencez donc à me rendre plus de justice, en ne me laissant plus ignorer ce que vous desirez de

moi. Si je pouvois le deviner, je vous éviterois la peine de le dire. Au plaiſir de vous voir, ajoutez le bonheur de vous ſervir, & je me louerai de votre indulgence. Qui peut donc vous arrêter? Ce n'eſt pas, je l'eſpere, la crainte d'un refus. Je ſens que je ne pourrois vous la pardonner. Ce n'en eſt pas un que de ne pas vous rendre votre lettre. Je deſire, plus que vous, qu'elle ne me ſoit plus néceſſaire: mais accoutumé à vous croire une ame ſi douce, ce n'eſt que dans cette lettre que je puis vous trouver telle que vous voulez paroître. Quand je forme le vœu de vous rendre ſenſible, j'y vois que plutôt que d'y conſentir, vous fuiriez à cent lieues de moi; quand tout en vous augmente & juſtifie mon amour c'eſt encore elle qui me répete que mon amour vous outrage; & lorſqu'en vous voyant, cet amour me ſemble le bien ſuprême, j'ai beſoin de vous lire, pour ſentir que ce n'eſt qu'un affreux tourment. Vous concevez à préſent que mon plus grand bonheur ſeroit de pouvoir vous rendre cette lettre fatale: me la demander encore, ſeroit m'autoriſer à ne plus croire ce qu'elle contient; vous ne doutez pas j'eſpere, de mon empreſſement à vous la remettre.

De .... ce 21 Aout, 17...

LETTRE XXXVI.

Le vicomte de Valmont à la préſidente de Tourvel.

(Timbrée de Dijon.)

VOTRE ſévérité augmente chaque jour, madame, &, ſi je l'oſe dire, vous ſemblez craindre moins d'être injuſte que d'être indulgente. Après m'avoir condamné ſans m'entendre, vous avez dû ſentir en effet qu'il vous ſeroit plus facile de ne pas lire mes raiſons que d'y répondre. Vous refuſez mes lettres avec obſtination ; vous me les renvoyez avec mépris. Vous me forcez enfin de recourir à la ruſe, dans le moment même où mon unique but eſt de vous convaincre de ma bonne-foi. La néceſſité où vous m'avez mis de me défendre, ſuffira ſans doute pour en excuſer les moyens. Convaincu d'ailleurs par la ſincérité de mes ſentimens, que pour les juſtifier à vos yeux il me ſuffit de vous les faire bien connoître, j'ai cru pouvoir me permettre ce léger détour. J'oſe croire auſſi que vous me le pardonnerez, & que vous ſerez peu ſurpriſe que l'amour ſoit plus ingénieux à ſe produire, que l'indifférence à l'écarter.

Permettez

Permettez donc, madame, que mon cœur ſe dévoile entièrement à vous. Il vous appartient, il eſt juſte que vous le connoiſſiez.

J'étois bien éloigné, en arrivant chez Mad. de Roſemonde, de prévoir le ſort qui m'y attendoit. J'ignorois que vous y fuſſiez ; & j'ajouterai, avec la ſincérité qui me caracteriſe, que quand je l'aurois ſu, ma ſécurité n'en eût point été troublée : non que je ne rendiſſe à votre beauté la juſtice qu'on ne peut lui refuſer ; mais accoutumé à n'éprouver que des deſirs, à ne me livrer qu'à ceux que l'eſpoir encourageoit, je ne connoiſſois pas les tourmens de l'amour.

Vous fûtes témoin des inſtances que me fit Mad. de Roſemonde pour m'arrêter quelque tems. J'avois déjà paſſé une journée avec vous : cependant je ne me rendis, ou au moins je ne crus me rendre qu'au plaiſir, ſi naturel & ſi légitime, de témoigner des égards à une parente reſpectable. Le genre de vie qu'on menoit ici, différoit beaucoup ſans doute de celui auquel j'étois accoutumé ; il ne m'en coûta rien de m'y conformer ; & ſans chercher à pénétrer la cauſe du changement qui s'opéroit en moi, je l'attribuois uniquement encore à cette facilité de caractere, dont je crois vous avoir déjà parlé.

Malheureuſement (& pourquoi faut-il

que ce ſoit un malheur ?) en vous connoiſſant mieux, je reconnus bientôt que cette figure enchantereſſe, qui ſeule m'avoit frappé, étoit le moindre de vos avantages ; votre ame céleſte étonna, ſéduiſit la mienne. J'admirois la beauté, j'adorai la vertu. Sans prétendre à vous obtenir, je m'occupai de vous mériter. En réclamant votre indulgence pour le paſſé, j'ambitionnai votre ſuffrage pour l'avenir. Je le cherchois dans vos diſcours, je l'épiois dans vos regards, dans ces regards d'où partoit un poiſon d'autant plus dangereux qu'il étoit répandu ſans deſſein, & reçu ſans méfiance.

Alors je connus l'amour. Mais que j'étois loin de m'en plaindre ! Réſolu de l'enſevelir dans un éternel ſilence, je me livrois, ſans crainte comme ſans réſerve, à ce ſentiment délicieux. Chaque jour augmentoit ſon empire. Bientôt le plaiſir de vous voir ſa changea en beſoin. Vous abſentiez-vous un moment ? mon cœur ſe ſerroit de triſteſſe ; au bruit qui m'annonçoit votre retour, il palpitoit de joie. Je n'exiſtois plus que par vous & pour vous. Cependant, c'eſt vous-même que j'adjure, jamais dans la gaieté des folâtres jeux, ou dans l'intérêt d'une converſation ſérieuſe, m'échappa-t-il un mot qui pût trahir le ſecret de mon cœur ?

Enfin un jour arriva où devoit commencer mon infortune ; & par une inconcevable

cevable fatalité, une action honnête en devint le signal. Oui, madame, c'eſt au milieu des malheureux que j'avois ſecourus, que, vous livrant à cette ſenſibilité précieuſe qui embellit la beauté même & ajoute du prix à la vertu, vous achevâtes d'égarer un cœur que déjà trop d'amour enivroit. Vous vous rappellez peut-être quelle préoccupation s'empara de moi au retour. Hélas! je cherchois à combattre un penchant que je ſentois devenir plus fort que moi.

C'eſt après avoir épuiſé mes forces dans ce combat inégal, qu'un haſard que je n'avois pu prévoir, me fit trouver ſeul avec vous. Là, je ſuccombai, je l'avoue. Mon cœur trop plein ne put retenir ſes diſcours ni ſes larmes. Mais eſt-ce donc un crime? & ſi c'en eſt un, n'eſt-il pas aſſez puni par les tourmens affreux auxquels je ſuis livré?

Dévoré par un amour ſans eſpoir, j'implore votre pitié & ne trouve que votre haine: ſans autre bonheur que celui de vous voir, mes yeux vous cherchent malgré moi, & je tremble de rencontrer vos regards. Dans l'état cruel où vous m'avez réduit, je paſſe les jours à déguiſer mes peines, & les nuits à m'y livrer; tandis que vous, tranquille & paiſible, vous ne connoiſſez ces tourmens que pour les cauſer & vous en applaudir. Cependant c'eſt

vous qui vous plaignez, & c'eſt moi qui m'excuſe.

Voilà pourtant, madame, voilà le récit fidele de ce que vous nommez mes torts, & que peut-être il ſeroit plus juſte d'appeller mes malheurs. Un amour pur & ſincere, un reſpect qui ne s'eſt jamais démenti, une ſoumiſſion parfaite, tels ſont les ſentimens que vous m'avez inſpirés. Je n'euſſe pas craint d'en préſenter l'hommage à la divinité même. O vous, qui êtes ſon plus bel ouvrage, imitez-la dans ſon indulgence! Songez à mes peines cruelles; ſongez ſurtout que, placé par vous entre le déſeſpoir & la félicité ſuprême, le premier mot que vous prononcerez décidera pour jamais de mon ſort.

De... ce 23 Aout, 17...

LETTRE XXXVII.

La préſidente de Tourvel à Mad. de Volanges.

JE me ſoumets, madame, aux conſeils que votre amitié me donne. Accoutumée à déférer en tout à vos avis, je le ſuis à croire qu'ils ſont toujours fondés en raiſon. J'avouerai même que M. de Valmont doit être

être en effet infiniment dangereux, s'il peut à la fois feindre d'être ce qu'il paroît ici, & reſter tel que vous le dépeignez. Quoi qu'il en ſoit, puiſque vous l'exigez, je l'éloignerai de moi : au moins j'y ferai mon poſſible ; car ſouvent les choſes qui dans le fond devroient être les plus ſimples, deviennent embarraſſantes par la forme.

Il me paroît toujours impraticable de faire cette demande à ſa tante ; elle deviendroit également déſobligeante, & pour elle & pour lui. Je ne prendrois pas non plus, ſans quelque répugnance, le parti de m'éloigner moi même : car outre les raiſons que je vous ai déjà mandées relatives à M. de Tourvel, ſi mon départ contrarioit M. de Valmont, comme il eſt poſſible, n'auroit-il pas la facilité de me ſuivre à Paris ? & ſon retour, dont je ſerois, dont au moins je paroîtrois être l'objet, ne ſembleroit-il pas plus étrange qu'une rencontre à la campagne, chez une perſonne qu'on ſait être ſa parente à mon amie ?

Il ne me reſte donc d'autre reſſource que d'obtenir de lui-même qu'il veuille bien s'éloigner. Je ſens que cette propoſition eſt difficile à faire ; cependant, comme il me paroît avoir à cœur de me prouver qu'il a en effet plus d'honnêteté qu'on ne lui en ſuppoſe, je ne déſeſpere pas de réuſſir. Je ne ſerai pas même fâchée de le tenter, & d'avoir une occaſion de juger ſi, comme

il

il le dit ſouvent, les femmes vraiment honnêtes n'ont jamais eu, n'auront jamais à ſe plaindre de ſes procédés. S'il part comme je le deſire, ce ſera en effet par égard pour moi ; car je ne peux pas douter qu'il n'ait le projet de paſſer ici une grande partie de l'automne. S'il refuſe ma demande & s'obſtine à reſter, je ſerai toujours à tems de partir moi-même, & je vous le promets.

Voilà, je crois, madame, tout ce que votre amitié exigeoit de moi : je m'empreſſe d'y ſatisfaire, & de vous prouver que, malgré la *chaleur* que j'ai pu mettre à défendre M. de Valmont, je n'en ſuis pas moins diſpoſée, non ſeulement à écouter, mais même à ſuivre les conſeils de mes amis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De . . . ce 25 Aout, 17 . . .

LETTRE XXXVIII.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.

VOTRE énorme paquet m'arrive à l'inſtant, mon cher vicomte. Si la date en eſt exacte, j'aurois dû le recevoir vingt-quatre heures plus tôt ; quoi qu'il en ſoit, ſi je prenois le tems de le lire, je n'aurois plus

plus celui d'y répondre. Je préfere donc de vous en accuſer ſeulement la réception, & nous cauſerons d'autre choſe. Ce n'eſt pas que j'ai rien à vous dire pour mon compte ; l'automne ne laiſſe à Paris preſque point d'hommes qui aient figure humaine : auſſi je ſuis, depuis un mois, d'une ſageſſe à périr ; & tout autre que mon chevalier ſeroit fatigué des preuves de ma conſtance. Ne pouvant m'occuper, je me diſtrais avec la petite Volanges ; & c'eſt d'elle que je veux vous parler.

Savez-vous que vous avez perdu plus que vous ne croyez, à ne pas vous charger de cette enfant ? Elle eſt vraiment délicieuſe ! Cela n'a ni caractere ni principes ; jugez combien ſa ſociété ſera douce & facile. Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le ſentiment ; mais tout annonce en elle les ſenſations les plus vives. Sans eſprit & ſans fineſſe, elle a pourtant une certaine fauſſeté naturelle, ſi l'on peut parler ainſi, qui quelquefois m'étonne moi-même, & qui réuſſira d'autant mieux, que ſa figure offre l'image de la candeur & de l'ingénuité. Elle eſt naturellement très-careſſante, & je m'en amuſe quelquefois : ſa petite ſe monte avec une facilité incroyable ; & elle eſt alors d'autant plus plaiſante, qu'elle ne ſait rien, abſolument rien de ce qu'elle deſire tant de ſavoir. Il lui en prend des impatiences tout-à-fait drôles ; elle rit, elle ſe dépite,

dépite, elle pleure, & puis elle me prie de l'inſtruire, avec une bonne-foi réellement ſéduiſante. En vérité, je ſuis preſque jalouſe de celui à qui ce plaiſir eſt réſervé.

Je ne ſais ſi je vous ai mandé que depuis quatre ou cinq jours j'ai l'honneur d'être ſa confidente. Vous devinez bien que d'abord j'ai fait la ſévere : mais auſſitôt que je me ſuis apperçue qu'elle croyoit m'avoir convaincue par ſes mauvaiſes raiſons, j'ai eu l'air de les prendre pour bonnes ; & elle eſt intimement perſuadée qu'elle doit ce ſuccès à ſon éloquence : il falloit cette précaution pour ne me pas compromettre. Je lui ai permis d'écrire & de dire *j'aime* ; & le même jour, ſans qu'elle s'en doutât, je lui ai ménagé un tête-à-tête avec ſon Danceny. Mais figurez-vous qu'il eſt ſi ſot encore, qu'il n'en a ſeulement pas obtenu un baiſer. Ce garçon-là fait pourtant de fort jolis vers ! Mon dieu ! que ces gens d'eſprit ſont bêtes ! Celui-ci l'eſt au point qu'il m'en embarraſſe ; car enfin, pour lui, je ne peux pas le conduire.

C'eſt à préſent que vous me ſeriez bien utile. Vous êtes aſſez lié avec Danceny pour avoir ſa confidence ; & s'il vous la donnoit une fois, nous irions grand train. Dépêchez donc votre préſidente ; car enfin je ne veux pas que Gercourt s'en ſauve : au reſte, j'ai parlé de lui hier à la petite perſonne, & je lui ai ſi bien peint, que

quand

quand elle ſeroit ſa femme depuis dix ans, elle ne le haïroit pas davantage. Je l'ai pourtant beaucoup prêchée ſur la fidélité conjugale ; rien n'égale ma ſévérité ſur ce point. Par-là, d'une part, je rétablis auprès d'elle ma réputation de vertu, que trop de condeſcendance pourroit détruire ; de l'autre, j'augmente en elle la haine dont je veux gratifier ſon mari. Et enfin, j'eſpere qu'en lui faiſant accroire qu'il ne lui eſt permis de ſe livrer à l'amour que pendant le peu de tems qu'elle a à reſter fille, elle ſe décidera plus vîte à n'en rien perdre.

Adieu, vicomte ; je vais me mettre à ma toilette, où je lirai votre volume.

De . . . ce 27 Aout, 17 . . .

LETTRE XXXIX.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

JE ſuis triſte & inquiete, ma chère Sophie. J'ai pleuré preſque toute la nuit. Ce n'eſt pas que pour le moment je ne ſois bien heureuſe ; mais je prévois que cela ne durera pas.

J'ai été hier à l'opéra avec Mad. de Merteuil ; nous y avons beaucoup parlé de mon mariage, & je n'en ai rien appris de bon. C'eſt M. le comte de Gercourt que je dois

épouſer, & ce doit être au mois d'Octobre. Il eſt riche, il eſt homme de qualité, il eſt colonel du régiment de.... Juſques-là tout va fort bien. Mais d'abord il eſt vieux: figure-toi qu'il a au moins trente-ſix ans; & puis, Mad. de Merteuil dit qu'il eſt triſte & ſévere, & qu'elle craint que je ne ſois pas heureuſe avec lui. J'ai même bien vu qu'elle en étoit ſûre, & qu'elle ne vouloit pas me le dire, pour ne pas m'affliger. Elle ne m'a preſque entretenue toute la ſoirée que des devoirs des femmes envers leurs maris: elle convient que M. de Gercourt n'eſt pas aimable du tout, & elle dit pourtant qu'il faudra que je l'aime. Ne m'a-t-elle pas dit auſſi qu'une fois mariée, je ne devois plus aimer le chevalier Danceny; comme ſi c'étoit poſſible! Oh, je t'aſſure bien que je l'aimerai toujours. Vois-tu, j'aimerois mieux plutôt ne pas me marier. Que ce M. de Gercourt s'arrange, je ne l'ai pas été chercher. Il eſt en Corſe à préſent, bien loin d'ici; je voudrois qu'il y reſtât dix ans. Si je n'avois pas peur de rentrer au couvent, je dirois bien à maman que je ne veux pas de ce mari-là; mais ce ſeroit encore pis. Je ſuis bien embarraſſée. Je ſens que je n'ai jamais tant aimé M. Danceny qu'à préſent; & quand je ſonge qu'il ne me reſte plus qu'un mois à être comme je ſuis, les larmes me viennent aux yeux tout de ſuite. Je n'ai de conſolation que

dans

dans l'amitié de Mad. de Merœuil ; elle a ſi bon cœur ! elle partage tous mes chagrins comme moi-même ; & puis elle eſt ſi aimable, que quand je ſuis avec elle, je n'y ſonge preſque plus. D'ailleurs, elle m'eſt bien utile ; car le peu que je ſais, c'eſt elle qui me l'a appris : & elle eſt ſi bonne, que je lui dis tout ce que je penſe, ſans être honteuſe du tout. Quand elle trouve que ce n'eſt pas bien, elle me gronde quelquefois ; mais c'eſt tout doucement, & puis je l'embraſſe de tout mon cœur, juſqu'à ce qu'elle ne ſoit plus fâchée. Au moins celle-là, je peux bien l'aimer tant que je voudrai, ſans qu'il y ait du mal, & ça me fait bien du plaiſir. Nous ſommes pourtant convenues que je n'aurois pas l'air de l'aimer tant devant le monde, & ſur-tout devant maman, afin qu'elle ne ſe méfie de rien au ſujet du chevalier Danceny. Je t'aſſure que ſi je pouvois toujours vivre comme je fais à préſent, je crois que je ſerois bien heureuſe. Il n'y a que ce vilain M. de Gercourt ! ... Mais je ne veux pas t'en parler davantage ; car je redeviendrois triſte. Au lieu de cela, je vais écrire au chevalier Danceny ; je ne lui parlerai que de mon amour, & non de mes chagrins, car je ne veux pas l'affliger.

Adieu, ma bonne amie. Tu vois bien que tu aurois tort de te plaindre, & que j'ai beau être *occupée*, comme tu dis, qu'il

ne m'en reſte pas moins le tems de t'aimer & de t'écrire *.

D...ce 13 Aout, 17...

LETTRE XL.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

C'EST peu pour mon inhumaine de ne pas répondre à mes lettres, de refuſer de les recevoir ; elle veut me priver de ſa vue, elle exige que je m'éloigne. Ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que je me ſoumette à tant de rigueur. Vous allez me blâmer. Cependant je n'ai pas cru devoir perdre l'occaſion de me laiſſer donner un ordre : perſuadé d'une part, que qui commande s'engage ; & de l'autre, que l'autorité illuſoire que nous avons l'air de laiſſer prendre aux femmes, eſt un des pieges qu'elles évitent le plus difficilement. De plus, l'adreſſe que celle-ci a ſu mettre à éviter de ſe trouver ſeule avec moi, me plaçoit dans une ſituation dangereuſe, dont j'ai cru devoir ſortir à quelque prix que ce fût :

* On continue à ſupprimer les lettres de Cécile Volanges & du chevalier Danceny, qui ſont peu intéreſſantes & n'annoncent aucun événement.

car

car étant ſans ceſſe avec elle, ſans pouvoir l'occuper de mon amour, il y avoit lieu de craindre qu'elle ne s'accoutumât enfin à me voir ſans trouble ; diſpoſition dont vous ſavez aſſez combien il eſt difficile de revenir.

Au reſte, vous devinez que je ne me ſuis pas ſoumis ſans condition. J'ai même eu le ſoin d'en mettre une impoſſible à accorder ; tant pour reſter toujours maître de tenir ma parole, ou d'y manquer, que pour engager une diſcuſſion, ſoit de bouche ou par écrit, dans un moment où ma belle eſt plus contente de moi, où elle a beſoin que je le ſois d'elle : ſans compter que je ſerois bien mal-adroit, ſi je ne trouvois moyen d'obtenir quelque dédommagement de mon déſiſtement à cette prétention, toute inſoutenable qu'elle eſt.

Après vous avoir expoſé mes raiſons dans ce long préambule, je commence l'hiſtorique de ces deux derniers jours. J'y joindrai comme pieces juſtificatives, la lettre de ma belle & ma réponſe. Vous conviendrez qu'il y a peu d'hiſtoriens auſſi exacts que moi.

Vous vous rappellez l'effet que fit avant-hier matin ma lettre de *Dijon* ; le reſte de la journée fut très-orageux. La jolie prude arriva ſeulement au moment du diner, & annonça une forte migraine ; prétexte dont elle voulut couvrir un des plus violens accès

d'humeur que femme puiſſe avoir. Sa figure en étoit vraiment altérée ; l'expreſſion de douceur que vous lui connoiſſez, s'étoit changée en un air mutin qui en faiſoit une beauté nouvelle. Je me promets bien de faire uſage de cette découverte par la ſuite, & de remplacer quelquefois la maîtreſſe tendre par la maîtreſſe mutine.

Je prévis que l'après-dînée ſeroit triſte ; & pour m'en ſauver l'ennui, je prétextai des lettres à écrire, & me retirai chez moi. Je revins au ſallon ſur les ſix heures ; Mad. de Roſemonde propoſa la promenade, qui fut acceptée. Mais au moment de monter en voiture, la prétendue malade, par une malice infernale, prétexta à ſon tour, & peut-être pour ſe venger de mon abſence, un redoublement de douleurs, & me fit ſubir ſans pitié le tête-à-tête de ma vieille tante. Je ne ſais ſi les imprécations que je fis contre ce démon femelle furent exaucées, mais nous la trouvâmes couchée au retour.

Le lendemain au déjeûner, ce n'étoit plus la même femme. La douceur naturelle étoit revenue, & j'eus lieu de me croire pardonné. Le déjeûner étoit à peine fini, que la douce perſonne ſe leva d'un air indolent, & entra dans le parc ; je la ſuivis, comme vous pouvez croire. " D'où peut " naître ce deſir de promenade ?" lui dis-je en l'abordant. " J'ai beaucoup écrit ce

" matin

" matin," me répondit-elle, " & ma tête eſt " un peu fatiguée."— " Je ne ſuis pas aſſez " heureux," repris-je," pour avoir à me re- " procher cette fatigue-là ?"— " Je vous ai " bien écrit," répondit elle encore ; " mais " j'héſite à vous donner ma lettre. Elle " contient une demande, & vous ne m'avez " pas accoutumée à en eſpérer le ſuccès.—" " Ah ! je jure que s'il m'eſt poſſible..." " --Rien n'eſt plus facile," interrompit-elle; " & quoique vous duſſiez peut-être l'ac- " corder comme juſtice, je conſens à l'ob- " tenir comme grace." En diſant ces mots, elle me préſenta ſa lettre ; en la prenant, je pris auſſi ſa main, qu'elle retira, mais ſans colere, & avec plus d'embarras que de vivacité. La chaleur eſt plus vive que je ne croyois, dit-elle ; il faut rentrer. Et elle reprit la route du château. Je fis de vains efforts pour lui perſuader de continuer ſa promenade, & j'eus beſoin de me rappeller que nous pouvions être vus, pour n'y employer que de l'éloquence. Elle rentra ſans proférer une parole, & je vis clairement que cette feinte promenade n'avoit eu d'autre but que de me remettre ſa lettre. Elle monta chez elle en rentrant, & je me retirai chez moi pour lire l'épître, que vous ferez bien de lire auſſi, ainſi que ma réponſe, avant d'aller plus loin...

LETTRE

LETTRE XLI.

La préſidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

IL ſemble, monſieur, par votre conduite avec moi, que vous ne cherchiez qu'à augmenter chaque jour les ſujets de plainte que j'avois contre vous. Votre obſtination à vouloir m'entretenir ſans ceſſe d'un ſentiment que je ne veux ni ne dois écouter; l'abus que vous n'avez pas craint de faire de ma bonne-foi, ou de ma timidité, pour me remettre vos lettres; le moyen ſurtout, j'oſe dire peu délicat, dont vous vous êtes ſervi pour me faire parvenir la derniere, ſans craindre au moins l'effet d'une ſurpriſe qui pouvoit me compromettre; tout devroit donner lieu de ma part à des reproches auſſi vifs que juſtement mérités. Cependant, au lieu de revenir ſur ces griefs, je m'en tiens à vous faire une demande auſſi ſimple que juſte; & ſi je l'obtiens de vous, je conſens que tout ſoit oublié.

Vous-même m'avez dit, monſieur, que je ne devois pas craindre un refus; & quoique, par une inconſéquence qui vous eſt particuliere, cette phraſe même ſoit ſuivie du ſeul refus que vous pouviez me faire

faire *, je veux croire que vous n'en tiendrez pas moins aujourd'hui cette parole formellement donnée il y a ſi peu de jours.

Je deſire donc que vous ayez la complaiſance de vous éloigner de moi ; de quitter ce château, où un plus long ſéjour de votre part ne pourroit que m'expoſer davantage au jugement d'un public toujours prompt à mal penſer d'autrui, & que vous n'avez que trop accoutumé à fixer les yeux ſur les femmes qui vous admettent dans leur ſociété.

Avertie déjà, depuis long-tems, de ce danger par mes amis, j'ai négligé, j'ai même combattu leur avis tant que votre conduite à mon égard avoit pu me faire croire que vous aviez bien voulu ne pas me confondre avec cette foule de femmes qui toutes ont eu à ſe plaindre de vous. Aujourd'hui, que vous me traitez comme elles, que je ne peux plus l'ignorer, je dois au public, à mes amis, à moi-même, de ſuivre ce parti néceſſaire. Je pourrois ajouter ici que vous ne gagneriez rien à refuſer ma demande, décidée que je ſuis à partir moi-même, ſi vous vous obſtinez à reſter : mais je ne cherche point à diminuer l'obligation que je vous aurai de cette complaiſance, & je veux bien que vous ſachiez qu'en néceſſitant mon départ d'ici, vous

* Voyez lettre XXXV.

contrarieriez

contrarieriez mes arrangemens. Prouvez-moi donc, monſieur, que comme vous me l'avez dit tant de fois, les femmes honnêtes n'auront jamais à ſe plaindre de vous; prouvez-moi au moins, que quand vous avez des torts avec elles, vous ſavez les réparer.

Si je croyois avoir beſoin de juſtifier ma demande vis-à-vis de vous, il me ſuffiroit de vous dire que vous avez paſſé votre vie à la rendre néceſſaire; & que pourtant il n'a pas tenu à moi de ne la jamais former. Mais ne rappellons pas des événemens que je veux oublier, & qui m'obligeroient à vous juger avec rigueur, dans un moment où je vous offre l'occaſion de mériter toute ma reconnoiſſance. Adieu, monſieur; votre conduite va m'apprendre avec quels ſentimens je dois être, pour la vie, votre très-humble, &c.

De ...ce 25 Aout, 17...

LETTRE XLII.

Le vicomte de Valmont à la préſidente de Tourvel.

QUELQUE dures que ſoient, madame, les conditions que vous m'impoſez, je ne refuſe pas de les remplir. Je ſens qu'il me

me ſeroit impoſſible de contrarier aucun de vos deſirs. Une fois d'accord ſur ce point, j'oſe me flatter qu'à mon tour, vous me permettrez de vous faire quelques demandes bien plus faciles à accorder que les vôtres, & que pourtant je ne veux obtenir que de ma ſoumiſſion parfaite à votre volonté.

L'une, que j'eſpere qui ſera ſollicitée par votre juſtice, eſt de vouloir bien me nommer mes accuſateurs auprès de vous; ils me font, ce me ſemble, aſſez de mal pour que j'aie le droit de les connoître : l'autre, que j'attends de votre indulgence, eſt de vouloir bien me permettre de vous renouveller quelquefois l'hommage d'un amour qui va plus que jamais mériter votre pitié.

Songez, madame, que je m'empreſſe de vous obéir, lors même que je ne peux le faire qu'aux dépens de mon bonheur; je dirai plus, malgré la perſuaſion où je ſuis, que vous ne deſirez mon départ que pour vous ſauver le ſpectacle, toujours pénible, de l'objet de votre injuſtice.

Convenez-en, madame, vous craignez moins un public trop accoutumé à vous reſpecter pour oſer porter de vous un jugement déſavantageux, que vous n'êtes gênée par la préſence d'un homme qu'il vous eſt plus facile de punir que de blâmer. Vous m'éloignez de vous comme on détourne ſes regards d'un malheureux qu'on ne veut pas ſecourir.

Mais

Mais tandis que l'abſence va redoubler mes tourmens, à quelle autre qu'à vous puis-je adreſſer mes plaintes ? De quelle autre puis-je attendre des conſolations qui vont me devenir ſi néceſſaires ? Me les refuſerez-vous, quand vous ſeule cauſez mes peines ?

Sans doute vous ne ſerez pas étonnée non plus, qu'avant de partir j'aie à cœur de juſtifier auprès de vous les ſentimens que vous m'avez inſpirés ; comme auſſi que je ne trouve le courage de m'éloigner qu'en en recevant l'ordre de votre bouche.

Cette double raiſon me fait vous demander un moment d'entretien. Inutilement voudrions nous y ſuppléer par lettres : on écrit des volumes, & l'on explique mal ce qu'un quart d'heure de converſation ſuffit pour faire bien entendre. Vous trouverez facilement le tems de me l'accorder : car quelque empreſſé que je ſois de vous obéir, vous ſavez que Mad. de Roſemonde eſt inſtruite de mon projet de paſſer chez elle une partie de l'automne, & il faudra au moins que j'attende une lettre pour pouvoir prétexter une affaire qui me force à partir.

Adieu, madame ; jamais ce mot ne m'a tant coûté à écrire que dans ce moment, où il me ramene à l'idée de notre ſéparation. Si vous pouviez imaginer ce qu'elle me fait ſouffrir, j'oſe croire que vous me ſauriez quelque gré de ma docilité. Re-

cevez au moins, avec plus d'indulgence, l'assurance & l'hommage de l'amour le plus tendre & le plus respectueux.

De ... ce 23 Aout, 17 ...

SUITE DE LA LETTRE XL.

Du vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

A PRESENT raisonnons, ma belle amie. Vous sentez comme moi que la scrupuleuse, l'honnête Mad. de Tourvel ne peut pas m'accorder la premiere de mes demandes; & trahir la confiance de ses amis, en me nommant mes accusateurs: ainsi, en promettant tout à cette condition, je ne m'engage à rien. Mais vous sentez aussi que ce refus qu'elle me fera, deviendra un titre pour obtenir tout le reste; & qu'alors je gagne, en m'éloignant, d'entrer avec elle, & de son aveu, en correspondance réglée: car je compte pour peu le rendez-vous que je lui demande, & qui n'a presque d'autre objet que de l'accoutumer d'avance à n'en pas refuser d'autres quand ils me seront vraiment nécessaires.

La seule chose qui me reste à faire avant mon départ, est de savoir quels sont les gens qui s'occupent à me nuire auprès d'elle.

d'elle. Je préſume que c'eſt ſon pédant de mari ; je le voudrois : outre qu'une défenſe conjugale eſt un aiguillon au deſir, je ſerois ſûr que du moment que ma belle aura conſenti à m'écrire, je n'aurois plus rien à craindre de ſon mari, puiſqu'elle ſe trouveroit déjà dans la néceſſité de le tromper.

Mais ſi elle a une amie aſſez intime pour avoir ſa confidence, & que cette amie-là ſoit contre moi, il me paroît néceſſaire de les brouiller, & je compte y réuſſir : mais avant tout il faut être inſtruit.

J'ai bien cru que j'allois l'être hier ; mais cette femme ne fait rien comme une autre. Nous étions chez elle, au moment où l'on vint avertir que le dîner étoit ſervi. Sa toilette ſe finiſſoit ſeulement, & tout en ſe preſſant, & en faiſant des excuſes, je m'apperçus qu'elle laiſſoit la clef a ſon ſecretaire ; & je connois ſon uſage de ne pas ôter celle de ſon appartement. J'y rêvois pendant le dîner, lorſque j'entendis deſcendre ſa femme-de-chambre : je pris mon parti auſſi-tôt ; je feignis un ſaignement de nez, & ſortis. Je volai au ſecretaire ; mais je trouvai tous les tirois ouverts, & pas un papier écrit. Cependant on n'a pas d'occaſion de les brûler dans cette ſaiſon. Que fait-elle des lettres qu'elle reçoit ? & elle en reçoit ſouvent. Je n'ai rien négligé ; tout étoit ouvert, & j'ai cherché

cherché par-tout : mais je n'y ai rien gagné, que de me convaincre que ce dépôt précieux reſte dans ſes poches.

Comment l'en tirer ? Depuis hier je m'occupe inutilement d'en trouver les moyens : cependant je ne peux en vaincre le deſir. Je regrette de n'avoir pas le talent des filoux. Ne devroit-il pas, en effet, entrer dans l'éducation d'un homme qui ſe mêle d'intrigues ? Ne ſeroit-il pas plaiſant de dérober la lettre ou le portrait d'un rival, ou de tirer des poches d'une prude de quoi la démaſquer ? Mais nos parens ne ſongent à rien ; & moi j'ai beau ſonger à tout, je ne fais que m'appercevoir que je ſuis gauche, ſans pouvoir y remédier.

Quoi qu'il en ſoit, je revins me mettre à table, fort mécontent. Ma belle calma pourtant un peu mon humeur, par l'air d'intérêt que lui donna ma feinte indiſpoſition ; & je ne manquai pas de l'aſſurer que j'avois, depuis quelque tems, de violentes agitations qui altéroient ma ſanté. Perſuadée comme elle eſt, que c'eſt elle qui les cauſe, ne devroit-elle pas en conſcience travailler à les calmer ? Mais, quoique dévote, elle eſt peu charitable, elle refuſe toute aumône amoureuſe, & ce refus ſuffit bien, ce me ſemble, pour en autoriſer le vol. Mais adieu ; car tout en cauſant avec vous, je ne ſonge qu'à ces maudites lettres.

De ... ce 27 Aout, 17...

LETTRE XLIII.

La présidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

POURQUOI chercher, monsieur, à diminuer ma reconnoissance ? Pourquoi ne vouloir m'obéir qu'à demi, & marchander en quelque sorte un procédé honnête ? Il ne vous suffit donc pas que j'en sente le prix ? Non-seulement vous demandez beaucoup ; mais vous demandez des choses impossibles. Si en effet mes amis m'ont parlé de vous, ils ne l'ont pu faire que par intérêt pour moi : quand même ils se seroient trompés, leur intention n'en étoit pas moins bonne ; & vous me proposez de reconnoître cette marque d'attachement de leur part, en vous livrant leur secret ! J'ai déjà eu tort de vous en parler, & vous me le faites assez sentir en ce moment. Ce qui n'eût été que de la candeur avec tout autre, devient une étourderie avec vous, & me meneroit à une noirceur, si je cédois à votre demande. J'en appelle à vous même, à votre honnêteté ; m'avez-vous cru capable de ce procédé ? avez-vous dû me le proposer ? Non, sans doute ; & je suis

sûre

ſûre qu'en y réfléchiſſant mieux, vous ne reviendrez plus ſur cette demande.

Celle que vous me faites de m'écrire n'eſt guere plus facile à accorder ; & ſi vous voulez être juſte, ce n'eſt pas à moi que vous vous en prendrez. Je ne veux point vous offenſer ; mais avec la réputation que vous vous êtes acquiſe, & que, de votre aveu même, vous méritez du moins en partie, quelle femme pourroit avouer être en correſpondance avec vous ? & quelle femme honnête peut ſe déterminer à faire ce qu'elle ſent qu'elle ſeroit obligée de cacher ?

Encore, ſi j'étois aſſurée que vos lettres fuſſent telles que je n'euſſe jamais à m'en plaindre, que je puſſe toujours me juſtifier à mes yeux de les avoir reçues ! peut-être alors le deſir de vous prouver que c'eſt la raiſon & non la haine qui me guide, me feroit paſſer par-deſſus ces conſidérations puiſſantes, & faire beaucoup plus que je ne devrois, en vous permettant de m'écrire quelquefois. Si en effet vous le deſirez autant que vous me le dites, vous vous ſoumettrez volontiers à ſa ſeule condition qui puiſſe m'y faire conſentir ; & ſi vous avez quelque reconnoiſſance de ce que je fais pour vous en ce moment, vous ne différerez plus de partir.

Permettez-moi de vous obſerver à ce ſujet, que vous avez reçu une lettre ce

matin, & que vous n'en avez pas profité pour annoncer votre départ à Mad. de Roſemonde, comme vous me l'aviez promis. J'eſpere qu'à préſent rien ne pourra vous empêcher de tenir votre parole. Je compte ſur-tout que vous n'attendrez pas, pour cela, l'entretien que vous me demandez, & auquel je ne veux abſolument pas me prêter ; & qu'au lieu de l'ordre que vous pretendez vous être néceſſaire, vous vous contenterez de la priere que je vous renouvelle. Adieu, monſieur.

De .. ce 27 Aout, 17...

LETTRE XLIV.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

PARTAGEZ ma joie, ma belle amie ; je ſuis aimé ; j'ai triomphé de ce cœur rebelle. C'eſt en vain qu'il diſſimule encore ; mon heureuſe adreſſe a ſurpris ſon ſecret. Grace à mes ſoins actifs, je ſais tout ce qui m'intéreſſe : depuis la nuit, l'heureuſe nuit d'hier, je me retrouve dans mon élément ; j'ai repris toute mon exiſtence ; j'ai dévoilé un double myſtere d'amour & d'iniquité : je jouirai de l'un, je me vengerai de l'autre ; je volerai de plaiſirs en

en plaisirs. La seule idée que je m'en fais, me transporte au point que j'ai quelque peine à rappeller ma prudence, que j'en aurai peut-être à mettre de l'ordre dans le récit que j'ai à vous faire. Essayons cependant.

Hier même, après vous avoir écrit ma lettre, j'en reçus une de la céleste dévote. Je vous l'envoie ; vous y verrez qu'elle me donne, le moins mal-adroitement qu'elle peut, la permission de lui écrire : mais elle y presse mon départ, & je sentois bien que je ne pouvois le différer trop long-tems sans me nuire.

Tourmenté cependant du desir de savoir qui pouvoit avoir écrit contre moi, j'étois encore incertain du parti que je prendrois. Je tentai de gagner sa femme-de-chambre, & je voulus obtenir d'elle de me livrer les poches de sa maîtresse, dont elle pouvoit s'emparer aisément le soir, & qu'il lui étoit facile de replacer le matin, sans donner le moindre soupçon. J'offris dix Louis pour ce léger service, mais je ne trouvai qu'une bégueule, scrupuleuse ou timide, que mon éloquence ni mon argent ne purent vaincre. Je la prêchois encore, quand le souper sonna. Il fallut la laisser, trop heureux qu'elle voulût bien me promettre le secret, sur lequel même vous jugez que je ne comptois guere.

Jamais je n'eus plus d'humeur. Je me sentois

ſentois compromis ; & je me reprochois, toute la ſoirée, ma démarche imprudente.

Retiré chez moi, non ſans inquiétude, je parlai à mon chaſſeur, qui en ſa qualité d'amant heureux, devoit avoir quelque crédit. Je voulois, ou qu'il obtînt de cette fille de faire ce que je lui avois demandé, ou au moins qu'il s'aſſurât de ſa diſcrétion : mais lui, qui d'ordinaire ne doute de rien, parut douter du ſuccès de cette négociation, & me fit à ce ſujet une réflexion qui m'étonna par ſa profondeur.

" Monſieur ſait ſurement mieux que " moi," me dit-il, " que coucher avec une " fille, ce n'eſt que lui faire faire ce qui " lui plait : de là à lui faire faire ce que " nous voulons, il y a ſouvent bien loin."

Le bon ſens du maraud quelquefois m'épouvante *.

" Je réponds d'autant moins de celle-ci," ajouta-t-il, " que j'ai lieu de croire qu'elle " a un amant, & que je ne la dois qu'au " déſœuvrement de la campagne. Auſſi, " ſans mon zele pour le ſervice de mon- " ſieur, je n'aurois eu cela qu'une fois." (C'eſt un vrai tréſor que ce garçon !) " Quant au ſecret," ajouta-t-il encore, " ſer- " vira-t-il de le lui faire promettre, puiſ- " qu'elle ne riſquera rien à nous tromper ?

* PIRON, *Métromanie.*

" Lui

" Lui en reparler, ne feroit que lui mieux
" apprendre qu'il eſt important, & par-là
" lui donner plus d'envie d'en faire ſa
" cour à ſa maîtreſſe."

Plus ces réflexions étoient juſtes, plus mon embarras augmentoit. Heureuſement le drôle étoit en train de jaſer; & comme j'avois beſoin de lui, je le laiſſois faire. Tout en me racontant ſon hiſtoire avec cette fille, il m'apprit que comme la chambre qu'elle occupe n'eſt ſéparée de celle de ſa maîtreſſe que par une ſimple cloiſon, qui pouvoit laiſſer entendre un bruit ſuſpect, c'étoit dans la ſienne qu'ils ſe raſſembloient chaque nuit. Auſſi-tôt je formai mon plan; je le lui communiquai, & nous l'exécutâmes avec ſuccès.

J'attendis deux heures du matin; & alors je me rendis, comme nous en étions convenus, à la chambre du rendez-vous, portant de la lumiere avec moi, & ſous prétexte d'avoir ſonné pluſieurs fois inutilement. Mon confident, qui joue ſes rôles à merveille, donna une petite ſcene de ſurpriſe, de déſeſpoir, & d'excuſe, que je terminai en l'envoyant me faire chauffer de l'eau, dont je feignis avoir beſoin; tandis que la ſcrupuleuſe chambriere étoit d'autant plus honteuſe, que le drôle qui avoit voulu renchérir ſur mes projets, l'avoit déterminée à une toilette que la ſaiſon

ſaiſon comportoit, mais qu'elle n'excuſoit pas.

Comme je ſentois que plus cette fille ſeroit humiliée, plus j'en diſpoſerois facilement, je ne lui permis de changer ni de ſituation ni de parure; & après avoir ordonné à mon valet de m'attendre chez moi, je m'aſſis à côté d'elle ſur le lit, qui étoit fort en déſordre, & je commençai ma converſation. J'avois beſoin de garder l'empire que la circonſtance me donnoit ſur elle: auſſi conſervai-je un ſang froid qui eût fait honneur à la continence de Scipion; & ſans prendre la plus petite liberté avec elle, ce que pourtant ſa fraîcheur & l'occaſion ſembloient lui donner le droit d'eſpérer, je lui parlai d'affaires auſſi tranquillement que j'aurois pu faire avec un procureur.

Mes conditions furent que je garderois fidèlement le ſecret, pourvu que le lendemain, à pareille heure à peu près, elle me livrât les poches de ſa maîtreſſe. "Au "reſte," ajoutai-je, "je vous avois offert dix "Louis hier; je vous les promets encore "aujourd'hui. Je ne veux pas abuſer de "votre ſituation." Tout fut accordé, comme vous pouvez croire; alors je me retirai, & permis à l'heureux couple de réparer le tems perdu.

J'employai le mien à dormir; & à mon réveil, voulant avoir un prétexte pour ne

pas

pas répondre à la lettre de ma belle avant d'avoir visité ses papiers, ce que je ne pouvois faire que la nuit suivante, je me décidai à aller à la chasse, où je restai presque tout le jour.

A mon retour, je fus reçu assez froidement. J'ai lieu de croire qu'on fut un peu piqué du peu d'empressement que je mettois à profiter du tems qui me restoit ; sur-tout après la lettre plus douce que l'on m'avoit écrite. J'en juge ainsi, sur ce que Mad. de Rosemonde m'ayant fait quelques reproches sur cette longue absence, ma belle reprit avec un peu d'aigreur : " Ah ! ne " reprochons pas à M. de Valmont de se " livrer au seul plaisir qu'il peut trouver " ici." Je me plaignis de cette injustice, & j'en profitai pour assurer que je me plaisois tant avec ces dames, que j'y sacrifiois une lettre très-intéressante que j'avois à écrire. J'ajoutai que, ne pouvant trouver le sommeil depuis plusieurs nuits, j'avois voulu essayer si la fatigue me le rendroit ; & mes regards expliquoient assez & le sujet de ma lettre, & la cause de mon insomnie. J'eus soin d'avoir toute la soirée une douceur mélancolique, qui me parut réussir assez bien, & sous laquelle je masquai l'impatience où j'étois de voir arriver l'heure qui devoit me livrer le secret qu'on s'obstinoit à me cacher. Enfin nous nous séparâmes, & quelque tems après, la fidelle femme-

femme-de-chambre vint m'apporter le prix convenu de ma discrétion.

Une fois maître de ce trésor, je procédai à l'inventaire avec la prudence que vous me connoissez ; car il étoit important de remettre tout en place. Je tombai d'abord sur deux lettres du mari, mélange indigeste de détails de procès & de tirades d'amour conjugal, que j'eus la patience de lire en entier, & où je ne trouvai pas un mot qui eût rapport à moi. Je les replaçai avec humeur : mais elle s'adoucit, en trouvant sous ma main les morceaux de ma fameuse lettre de Dijon, soigneusement rassemblés. Heureusement il me prit fantaisie de la parcourir. Jugez de ma joie, en y apperçevant les traces, bien distinctes, des larmes de mon adorable dévote. Je l'avoue, je cédai à un mouvement de jeune homme, & baisai cette lettre avec un transport dont je ne me croyois plus susceptible. Je continuai l'heureux examen ; je retrouvai toutes mes lettres de suite, & par ordre de dates ; & ce qui me surprit plus agréablement encore, fut de retrouver la première de toutes, celle que je croyois m'avoir été rendue par une ingrate, fidèlement copiée de sa main, & d'une écriture altérée & tremblante, qui témoignoit assez la douce agitation de son cœur pendant cette occupation.

Jusques-là j'étois tout entier à l'amour ; bientôt

bientôt il fit place à la fureur. Qui croyez-vous qui veuille me perdre auprès de cette femme que j'adore ? quelle furie ſuppoſez-vous aſſez méchante pour tramer une pareille noirceur ? Vous la connoiſſez : c'eſt votre amie, votre parente, c'eſt Mad. de Volanges ! Vous n'imaginez pas quel tiſſu d'horreurs l'infernale Mégere lui a écrites ſur mon compte. C'eſt elle, elle ſeule, qui a troublé la ſécurité de cette femme angélique ; ce ſt par ſes conſeils, par ſes avis pernicieux, que je me vois forcé de m'éloigner ; c'eſt à elle enfin que l'on me ſacrifie. Ah ! ſans doute, il faut ſéduire ſa fille : mais ſe n'eſt pas aſſez, il faut la perdre ; & puiſque l'âge de cette maudite femme la met à l'abri de mes coups, il faut la frapper dans l'objet de ſes affections.

Elle veut donc que je revienne à Paris ! elle m'y force ! Soit, j'y retournerai ; mais elle gémira de mon retour. Je ſuis fâché que Danceny ſoit le héros de cette aventure ; il a un fonds d'honnêteté qui nous gênera : cependant il eſt amoureux, & je le vois ſouvent ; on pourra peut-être en tirer parti. Je m'oublie dans ma colere, & je ne ſonge pas que je vous dois le récit de ce qui s'eſt paſſé aujourd'hui. Revenons.

Ce matin j'ai revu ma ſenſible prude. Jamais je ne l'avois trouvée ſi belle. Cela devoit être ainſi : le plus beau moment d'une femme, le ſeul où elle puiſſe produire

cette ivreſſe de l'ame, dont on parle toujours, & qu'on éprouve ſi rarement, eſt celui où, aſſurés de ſon amour, nous ne le ſommes pas de ſes faveurs; & c'eſt préciſément le cas où je me trouvois. Peut-être auſſi l'idée que j'allois être privé du plaiſir de la voir, ſervoit-il à l'embellir. Enfin, à l'arrivée du courier, on m'a remis votre lettre du 27; & pendant que je la liſois, j'héſitois encore pour ſavoir ſi je tiendrois ma parole: mais j'ai rencontré les yeux de ma belle, & il m'auroit été impoſſible de lui rien refuſer.

J'ai donc annoncé mon départ. Un moment après, Mad. de Roſemonde nous a laiſſé ſeuls: mais j'étois encore à quatre pas de la farouche perſonne, qui ſe levant avec l'air de l'effroi: "Laiſſez-moi, laiſſez-moi, "monſieur!" m'a-t-elle dit; "au nom de "Dieu, laiſſez-moi." Cette priere fervente, qui déceloit ſon émotion, ne pouvoit que m'animer davantage. Déjà j'étois auprès d'elle, & je tenois ſes mains qu'elle avoit jointes, avec une expreſſion tout-à-fait touchante; là je commençois de tendres plaintes, quand un démon ennemi ramena Mad. de Roſemonde. La timide dévote, qui a en effet quelques raiſons de craindre, en a profité pour ſe retirer.

Je lui ai pourtant offert la main, qu'elle a acceptée; & augurant bien de cette douceur qu'elle n'avoit pas eue depuis long-

tems,

tems, tout en recommençant mes plaintes, j'ai eſſayé de ſerrer la ſienne. Elle a d'abord voulu la retirer ; mais ſur une inſtance plus vive, elle s'eſt livrée d'aſſez bonne grace, quoique ſans répondre ni à ce geſte, ni à mes diſcours. Arrivé à la porte de ſon appartement, j'ai voulu baiſer cette main, avant de la quitter. La défenſe a commencé par être franche : mais un *ſongez donc que je pars*, prononcé bien tendrement, l'a rendue gauche & inſuffiſante. A peine le baiſer a-t-il été donné, que la main a trouvé ſa force pour échapper, & que la belle eſt entrée dans ſon appartement, où étoit ſa femme-de-chambre. Ici finit mon hiſtoire.

Comme je préſume que vous ſerez demain chez la maréchale de.... où ſurement je n'irai pas vous trouver ; comme je me doute bien auſſi qu'à notre premiere entrevue nous aurons plus d'une affaire à traiter, & nottamment celle de la petite Volanges, que je ne perds pas de vue, j'ai pris le parti de me faire précéder par cette lettre ; & toute longue qu'elle eſt, je ne la fermerai qu'au moment de l'envoyer à la poſte : car au terme où j'en ſuis, tout peut dépendre d'une occaſion, & je vous quitte pour aller l'épier.

P. S. A huit heures du ſoir.

Rien de nouveau ; pas le plus petit mo-

ment de liberté : du ſoin même pour l'éviter. Cependant autant de triſteſſe que la décence en permettoit, pour le moins. Un autre événement qui peut ne pas être indifférent, c'eſt que je ſuis chargé d'une invitation de Mad. de Roſemonde à madame de Volanges, pour venir paſſer quelque tems chez elle à la campagne.

Adieu, ma belle amie; à demain ou après-demain au plus tard.

De . . . ce 28 Août, 17 . . .

LETTRE XLV.

La préſidente de Tourvel à madame de Volanges.

M. DE VALMONT eſt parti ce matin, madame; vous m'avez paru tant deſirer ce départ, que j'ai cru devoir vous en inſtruire. Madame de Roſemonde regrette beaucoup ſon neveu, dont il faut convenir qu'en effet la ſociété eſt agréable : elle a paſſé toute la matinée à m'en parler avec la ſenſibilité que vous lui connoiſſez; elle ne tariſſoit pas ſur ſon éloge. J'ai cru lui devoir la complaiſance de l'écouter ſans la contredire, d'autant qu'il faut avouer qu'elle avoit raiſon ſur beaucoup de points. Je ſentois de plus que j'avois à me reprocher d'être

d'être la cauſe de cette ſéparation, & je n'eſpere pas pouvoir la dédommager du plaiſir dont je l'ai privée. Vous ſavez que j'ai naturellement peu de gaieté, & le genre de vie que nous allons mener ici n'eſt pas fait pour l'augmenter.

Si je ne m'étois pas conduite d'après vos avis, je craindrois d'avoir agi un peu légérement; car j'ai été vraiment peinée de la douleur de ma reſpectable amie; elle m'a touchée au point que j'aurois volontiers mêlé mes larmes aux ſiennes.

Nous vivons à préſent dans l'eſpoir que vous accepterez l'invitation que M. de Valmont doit vous faire, de la part de Mad. de Roſemonde, de venir paſſer quelque tems chez elle. J'eſpere que vous ne doutez pas du plaiſir que j'aurai à vous y voir; & en vérité vous nous devez ce dédommagement. Je ſerai fort aiſe de trouver cette occaſion de faire une connoiſſance plus prompte avec Mlle. de Volanges, & d'être à portée de vous convaincre de plus en plus des ſentiments reſpectueux, &c.

De . . . ce 29 Août, 17 . . .

LETTRE XLVI.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

QUE vous eſt-il donc arrivé, mon adorable Cécile? Qui a pu cauſer en vous un

changement ſi prompt & ſi cruel? Que ſont devenus vos ſermens de ne jamais changer? Hier encore vous les réitériez avec tant de plaiſir! Qui peut aujourd'hui vous les faire oublier? J'ai beau m'examiner, je ne puis en trouver la cauſe en moi, & il m'eſt affreux d'avoir à la chercher en vous. Ah! ſans doute vous n'êtes ni légère, ni trompeuſe; & même dans ce moment de déſeſpoir, un ſoupçon outrageant ne flétrira point mon ame. Cependant, par quelle fatalité n'êtes-vous plus la même? Non, cruelle, vous ne l'êtes plus! La tendre Cécile que j'adore, & dont j'ai reçu les ſermens, n'auroit point évité mes regards, n'auroit point contrarié le haſard heureux qui me plaçoit auprès d'elle: ou ſi quelque raiſon que je ne peux concevoir, l'avoit forcée à me traiter avec tant de rigueur, elle n'eût pas au moins dédaigné de m'en inſtruire.

Ah! vous ne ſavez pas, vous ne ſaurez jamais, ma Cécile, ce que vous m'avez fait ſouffrir aujourd'hui, ce que je ſouffre encore en ce moment. Croyez-vous donc que je puiſſe vivre & ne plus être aimé de vous? Cependant, quand je vous ai demandé un mot, un ſeul mot pour diſſiper mes craintes, au lieu de me répondre, vous avez feint de craindre d'être entendue; & cet obſtacle qui n'exiſtoit pas alors, vous l'avez fait naître auſſi-tôt, par la place que vous

avez

avez choſie dans le cercle. Quand, forcé de vous quitter, je vous ai demandé l'heure à laquelle je pourrois vous revoir demain, vous avez feint de l'ignorer, & il a fallu que ce fût Mad. de Volanges qui m'en inſtruiſît. Ainſi ce moment, toujours ſi deſiré, qui doit me rapprocher de vous, demain ne ſera naître en moi que de l'inquiétude; & le plaiſir de vous voir, juſqu'alors ſi cher à mon cœur, ſera remplacé par la crainte de vous être importun.

Déjà, je le ſens, cette crainte m'arrête, & je n'oſe vous parler de mon amour. Ce *je vous aime*, que j'aimois tant à répéter quand je pouvois l'entendre à mon tour, ce mot ſi doux, qui ſuffiſoit à ma félicité, ne m'offre plus, ſi vous êtes changée, que l'image d'un déſeſpoir éternel. Je ne puis croire pourtant que ce taliſman de l'amour ait perdu toute ſa puiſſance, & j'eſſaie de m'en ſervir encore (*a*). Oui, ma Cécile, *je vous aime*. Répétez donc avec moi cette expreſſion de mon bonheur. Songez, que vous m'avez accoutumé à l'entendre, & que m'en priver c'eſt me condamner à un tourment qui de même que mon amour, ne finira qu'a[illegible] ma vie.

De . . . ce 29 *Aout*, 17. . .

(*a*) Ceux qui n'ont pas eu occaſion de ſentir quelquefois le prix d'un mot, d'une expreſſion, conſacrés par l'amour, ne trouveront aucun ſens dans cette phraſe.

LETTRE XLVII.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

JE ne vous verrai pas encore aujourd'hui, ma belle amie, & voici mes raisons, que je vous prie de recevoir avec indulgence.

Au lieu de revenir hier directement, je me suis arrêté chez la comtesse de . . ., dont le château se trouvoit presque sur ma route, & à qui j'ai demandé à dîner. Je ne suis arrivé à Paris que vers les sept heures, & je suis descendu à l'opéra, où j'espérois que vous pouviez être.

L'opéra fini, j'ai été revoir mes amies du foyer ; j'y ai retrouvé mons ancienne Emilie, entourée d'une cour nombreuse, tant en femmes qu'en hommes, à qui elle donnoit le soir même à souper, à P . . . . . Je ne fus pas plustôt entré dans ce cercle, que je fus prié du souper par acclamation. Je le fus aussi par une petite figure grosse & courte, qui me baragouina une invitation en François de Hollande, & que je reconnus pour le véritable héros de la fête. J'acceptai.

J'appris, dans ma route, que la maison où nous allions étoit le prix convenu des bontés d'Emilie pour cette figure grotesque, & que ce souper étoit un véritable repas de noce. Le petit homme ne se possédoit pas de

de joie, dans l'attente du bonheur dont il alloit jouir; il m'en parut ſi ſatisfait, qu'il me donna envie de le troubler; ce que je fis en effet.

La ſeul difficulté que j'éprouvai fut de décider Emilie, que la richeſſe du bourguemeſtre rendoit un peu ſcrupuleuſe. Elle ſe prêta pourtant, après quelques façons, au projet que je donnai de remplir de vin ce petit tonneau à biere, & de le mettre ainſi hors de combat pour toute la nuit.

L'idée ſublime que nous nous étions formée d'un buveur Hollandois, nous fit employer tous les moyens connus. Nous réuſsîmes ſi bien, qu'au deſſert il n'avoit déjà plus la force de tenir ſon verre: mais la ſecourable Emilie & moi l'entonnions à qui mieux mieux. Enfin, il tomba ſous la table, dans une ivreſſe telle qu'elle doit au moins durer huit jours. Nous nous décidâmes alors à le renvoyer à Paris; & comme il n'avoit pas gardé ſa voiture, je le fis charger dans la mienne, & je reſtai à ſa place. Je reçus enſuite les complimens de l'aſſemblée, qui ſe retira bientôt après, & me laiſſa maître du champ de bataille. Cette gaieté, & peut-être ma longue retraite, m'ont fait trouver Emilie ſi deſirable, que je lui ai promis de reſter avec elle juſqu'à la reſurrection du Hollandois.

Cette complaiſance de ma part eſt le prix de celle qu'elle vient d'avoir, de me ſervir

de

de pupître pour écrire à ma belle dévote, à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une lettre écrite du lit & presque d'entre les bras d'une fille, interrompue même pour une infidélité complete, & dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation & de ma conduite. Emilie, qui a lu l'épître, en a ri comme une folle, & j'espere que vous en rirez aussi.

Comme il faut que ma lettre soit timbrée de Paris, je vous l'envoie; je la laisse ouverte. Vous voudrez bien la lire, la cacheter, & la faire mettre à la poste. Sur-tout n'allez pas vous servir de votre cachet, ni même d'aucun emblême amoureux; une tête seulement. Adieu, ma belle amie.

P.S. Je rouvre ma lettre: j'ai décidé Emilie à aller aux Italiens. . . . . Je profiterai de ce tems pour aller vous voir. Je serai chez vous à six heures au plus tard; & si cela vous convient, nous irons ensemble sur les sept heures chez Mad. de Volanges. Il sera décent que je ne differe pas l'invitation que j'ai à lui faire de la part de Mad. de Rosemonde; de plus, je serai bien aise de voir la petite Volanges.

Adieu, la très-belle dame. Je veux avoir tant de plaisir à vous embrasser, que le chevalier puisse en être jaloux.

De P . . . ce 30 Aout, 17. . .

LETTRE

LETTRE XLVIII.

Le vicomte de Valmont à la présidente de Tourvel.

(Timbrée de Paris.)

C'EST après une nuit orageuse, & pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œil ; c'est après avoir été sans cesse, ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon ame, que je viens chercher auprès de vous, madame, un calme dont j'ai besoin, & dont pourtant je n'espere pas jouir encore. En effet, la situation où je suis en vous écrivant, me fait connoître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; & déjà je prevois que je ne finirai pas cette lettre, sans être obligé de l'interrompre. Quoi ! ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'ose croire cependant que, si vous le connoissiez bien, vous n'y seriez pas entièrement insensible. Croyez-moi, madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'ame, image de la mort, ne menent point au bonheur ; les passions actives peuvent seules y conduire ;

conduire ; & malgré les tourmens que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte, que, dans ce moment, je suis plus heureux que vous. En vain m'accablez-vous de vos rigueurs désolantes ; elles ne m'empêchent point de m'abandonner entièrement à l'amour, & d'oublier dans le délire qu'il me cause, le désespoir auquel vous me livrez. C'est ainsi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez. Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une emotion si douce, & cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est plein de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la premiere fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! J'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, au désordre de mes sens. Je devrois peut être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, & qui devient plus forte que moi.

Je reviens à vous, madame, & sans doute j'y reviens toujours avec le même empressement. Cependant le sentiment du bonheur a fui loin de moi ; il a fait place à

celui des privations cruelles. A quoi me ſert-il de vous parler de mes ſentimens, ſi je cherche en vain les moyens de vous convaincre? Après tant d'efforts réitérés, la confiance & la force m'abandonnent à la fois. Si je me retrace encore les plaiſirs de l'amour, c'eſt pour ſentir plus vivement le regret d'en être privé. Je ne me vois de reſſource que dans votre indulgence, & je ſens trop, dans ce moment, combien j'en ai beſoin pour eſpérer de l'obtenir. Cependant jamais mon amour ne fut plus reſpectueux, jamais il ne dut moins vous offenſer; il eſt tel, j'oſe le dire, que la vertu la plus ſévere ne devroit pas le craindre: mais je crains moi-même de vous entretenir plus long-tems de la peine que j'éprouve. Aſſuré que l'objet qui la cauſe ne la partage pas, il ne faut pas au moins abuſer de ſes bontés; & ce ſeroit le faire, que d'employer plus de tems à vous retracer cette douloureuſe image. Je ne prends plus que celui de vous ſupplier de me répondre, & de ne jamais douter de la vérité de mes ſentimens.

Extrait de P... datée de Paris, ce 30 Août, 17..

LETTRE XLIX.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

SANS être ni légere, ni trompeuſe, il me ſuffit, monſieur, d'être éclairée ſur ma

conduite, pour ſentir la néceſſité d'en changer; j'en ai promis le ſacrifice à Dieu, juſqu'à ce que je puiſſe lui offrir auſſi celui de mes ſentimens pour vous, que l'état religieux dans lequel vous êtes rend plus criminels encore. Je ſens bien que cela me fera de la peine, & je ne vous cacherai même pas que depuis avant-hier j'ai pleuré toutes les fois que j'ai ſongé à vous. Mais j'eſpere que Dieu me fera la grace de me donner la force néceſſaire pour vous oublier, comme je la lui demande ſoir & matin. J'attends même de votre amitié, & de votre honnêteté, que vous ne chercherez pas à me troubler dans la bonne réſolution qu'on m'a inſpirée, & dans laquelle je tâche de me maintenir. En conſequence, je vous demande d'avoir la complaiſance de ne plus m'écrire, d'autant que je vous préviens que je ne vous répondrois plus, & que vous me forceriez d'avertir maman de tout ce qui ſe paſſe: ce qui me priveroit tout à fait du plaiſir de vous voir.

Je n'en conſerverai pas moins pour vous tout l'attachement qu'on puiſſe avoir ſans qu'il y ait du mal; & c'eſt bien de toute mon ame que je vous ſouhaite toute ſorte de bonheur. Je ſens bien que vous allez ne plus m'aimer autant, & que peut-être vous en aimerez bientôt une autre mieux que moi; mais ce ſera une pénitence de plus, de la faute que j'ai commiſe en vous donnant

donnant mon cœur, que je ne devois donner qu'à Dieu, & à mon mari quand j'en aurai un. J'eſpere que la miſéricorde divine aura pitié de ma foibleſſe, & qu'elle ne me donnera de peine que ce que j'en pourrai ſupporter.

Adieu, monſieur ; je peux bien vous aſſurer que, s'il m'étoit permis d'aimer quelqu'un, ce ne ſeroit jamais que vous que j'aimerois. Mais voilà tout ce que je peux vous dire, & c'eſt peut-être même plus que je ne devrois.

De . . . ce 31 *Août*, 17. . .

LETTRE L.

La préſidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

EST-CE donc ainſi, monſieur, que vous rempliſſez les conditions auxquelles j'ai conſenti à recevoir quelquefois de vos lettres? Et puis-je *ne pas avoir à m'en plaindre*, quand vous ne m'y parlez que d'un ſentiment auquel je craindrois encore de me livrer, quand même je le pourrois ſans bleſſer tous mes devoirs?

Au reſte, ſi j'avois beſoin de nouvelles raiſons pour conſerver cette crainte ſalutaire, il me ſemble que je pourrois les trouver dans votre derniere lettre. En effet, dans

le moment même où vous croyez faire l'apologie de l'amour, que faites-vous au contraire, que m'en montrer les orages redoubtables? Qui peut vouloir d'un bonheur acheté au prix de la raiſon, & dont les plaiſirs peu durables ſont au moins ſuivis des regrets, quand ils ne le ſont pas des remords?

Vous-même, chez qui l'habitude de ce délire dangereux doit en diminuer l'effet, n'êtes-vous pas cependant obligé de convenir qu'il devient ſouvent plus fort que vous, & n'êtes-vous pas le premier à vous plaindre du trouble involontaire qu'il vous cauſe? Quel ravage effrayant ne feroit-il donc pas ſur un cœur neuf & ſenſible, qui ajouteroit encore à ſon empire par la grandeur des ſacrifices qu'il ſeroit obligé de lui faire?

Vous croyez, monſieur, ou vous feignez de croire que l'amour mene au bonheur; & moi je ſuis ſi perſuadée qu'il me rendroit malheureuſe, que je voudrois n'entendre jamais prononcer ſon nom. Il me ſemble que d'en parler ſeulement, altere la tranquillité; & c'eſt autant par goût que par devoir, que je vous prie de vouloir bien garder le ſilence ſur ce point.

Après tout, cette demande doit vous être bien facile à m'accorder à préſent. De retour à Paris, vous y trouverez aſſez d'occaſions d'oublier un ſentiment qui peut-être n'a dû ſa naiſſance qu'à l'habitude où

vous

vous êtes de vous occuper de ſemblables objets, & ſa force qu'au déſœuvrement de la campagne. N'êtes-vous donc pas dans ce même lieu où vous m'aviez vue avec tant d'indifférence ? Y pouvez-vous faire un pas ſans y rencontrer un exemple de votre facilité à changer ? & n'y êtes-vous pas entouré de femmes qui, toutes plus aimables que moi, ont plus de droite à vos hommages ? Je n'ai pas la vanité qu'on reproche à mon ſexe, j'ai encore moins cette fauſſe modeſtie qui n'eſt qu'un raffinement de l'orgueil ; & c'eſt de bien bonne-foi que je vous dis ici, que je me connois bien peu de moyens de plaire : je les aurois tous, que je ne les croirois pas ſuffiſans pour vous fixer. Vous demander de ne plus vous occuper de moi, ce n'eſt donc que vous prier de faire aujourd'hui ce que déjà vous aviez fait, & ce qu'à coup ſûr vous feriez encore dans peu de tems, quand même je vous demanderois le contraire.

Cette vérité, que je ne perds pas de vue, ſeroit, à elle ſeule, une raiſon aſſez forte pour ne pas vouloir vous entendre. J'en ai mille autres encore : mais ſans entrer dans cette longue diſcuſſion, je m'en tiens à vous prier, comme je l'ai déjà fait, de ne plus m'entretenir d'un ſentiment que je ne dois pas écouter, & auquel je dois encore moins répondre.

De . . . ce 1 Septembre, 17. .

LETTRE LI.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont

EN vérité, vicomte, vous êtes inſupportable. Vous me traitez avec autant de légéreté que ſi j'étois votre maîtreſſe. Savez-vous que je me fâcherai, & que j'ai dans ce moment une humeur effroyable? Comment! vous devez voir Danceny demain matin; vous ſavez combien il eſt important que je vous parle avant cette entrevue; & ſans vous inquiéter davantage, vous me laiſſez vous attendre, toute la journée, pour aller courir je ne ſais où? Vous êtes cauſe que je ſuis arrivée *indécemment* tard chez Mad. de Volanges, & que toutes les vieilles femmes m'ont trouvée *merveilleuſe*. Il m'a fallu leur faire des cajoleries toute la ſoirée pour les appaiſer: car il ne faut pas fâcher les vieilles femmes; ce ſont elles qui font la réputation des jeunes.

A préſent il eſt une heure du matin; & au lieu de me coucher, comme j'en meurs d'envie, il faut que je vous écrive une longue lettre, qui va redoubler mon ſommeil par l'ennui qu'elle me cauſera. Vous êtes bien heureux que je n'aie pas le tems de vous gronder davantage. N'allez pas croire pour cela que je vous pardonne; c'eſt ſeulement que je ſuis preſſée. Ecoutez-moi donc, je me dépêche.

Pour

Pour peu que vous ſoyez adroit, vous devez avoir demain la confidence de Danceny. Le moment eſt favorable pour la confiance : c'eſt celui du malheur. La petite fille a été à confeſſe ; elle a tout dit, comme un enfant ; & depuis, elle eſt tourmentée à tel point de la peur du diable, qu'elle veut rompre abſolument. Elle m'a raconté tous ſes petits ſcrupules avec une vivacité qui m'apprenoit aſſez combien ſa tête étoit montée. Elle m'a montré ſa lettre de rupture, qui eſt une vraie capucinade. Elle a babilé une heure avec moi, ſans me dire un mot qui ait le ſens commun. Mais elle ne m'en a pas moins embarraſſée ; car vous jugez que je ne pouvois riſquer de m'ouvrir vis-à-vis d'une auſſi mauvaiſe tête.

J'ai vu pourtant, au milieu de tout ce bavardage, qu'elle n'en aime pas moins ſon Danceny ; j'ai remarqué même une de ces reſſources qui ne manquent jamais à l'amour, & dont la petite fille eſt aſſez plaiſamment la dupe. Tourmentée par le déſir de s'occuper de ſon amant, & par la crainte de ſe damner en s'en occupant, elle a imaginé de prier Dieu de le lui faire oublier ; & comme elle renouvelle cette priere à chaque inſtant du jour, elle trouve le moyen d'y penſer ſans ceſſe.

Avec quelqu'un de plus *u'age* que Danceny, ce petit événement ſeroit peut-être plus favorable que contraire : mais le jeune homme

homme eſt ſi Céladon, que, ſi nous ne l'aidons pas, il lui faudra tant de tems pour vaincre les plus légers obſtacles, qu'il ne nous laiſſera pas celui d'effectuer notre projet.

Vous avez bien raiſon; c'eſt dommage, & je ſuis auſſi fâché que vous, qu'il ſoit le héros de cette aventure: mais que voulez-vous? ce qui eſt fait eſt fait; & c'eſt votre faute. J'ai demandé à voir ſa réponſe, (*a*) elle m'a fait pitié. Il lui fait des raiſonnemens à perte d'haleine, pour lui prouver qu'un ſentiment involontaire ne peut pas être un crime: comme s'il ne ceſſoit pas d'être involontaire, du moment qu'on ceſſe de le combattre! Cette idée eſt ſi ſimple, qu'elle eſt venue même à la petite fille. Il ſe plaint de ſon malheur d'une maniere aſſez touchante; mais ſa douleur eſt ſi douce, & paroit ſi forte & ſi ſincere, qu'il me ſemble impoſſible qu'une femme qui trouve l'occaſion de déſeſpérer un homme ce point, & avec auſſi peu de danger, ne ſoit pas tentée de s'en paſſer la fantaiſie. Il lui explique enfin qu'il n'eſt pas moine, comme la petite le croyoit; & c'eſt ſans contredit ce qu'il fait de mieux: car pour faire tant que de ſe livrer à l'amour monaſtique, aſſurément MM. les chevaliers de Malte ne mériteroient pas la préférence.

(*a*) Cette lettre ne s'eſt pas retrouvée.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, au lieu de perdre mon tems en raiſonnemens qui m'auroient compromiſe, & peut-être ſans perſuader, j'ai approuvé le projet de rupture: mais j'ai dit qu'il étoit plus honnête, en pareil cas, de dire ſes raiſons que de les écrire; qu'il étoit d'uſage auſſi de rendre les lettres & les autres bagatelles qu'on pouvoit avoir reçues; & paroiſſant entrer ainſi dans les vues de la petite perſonne, je l'ai décidée à donner un rendez-vous à Danceny. Nous en avons ſur-le-champ concerté les moyens, & je me ſuis chargée de décider la mere à ſortir ſans ſa fille; c'eſt demain après-midi que ſera cet inſtant déciſif. Danceny en eſt déjà inſtruit; mais, pour Dieu, ſi vous en trouvez l'occaſion, décidez donc ce beau berger à être moins langoureux; & apprenez-lui, puiſqu'il faut lui tout dire, que la vraie façon de vaincre les ſcrupules, eſt de ne laiſſer rien à perdre à ceux qui en ont.

Au reſte, pour que cette ridicule ſcene ne ſe renouvellât pas, je n'ai pas manqué d'élever quelques doutes dans l'eſprit de la petite fille ſur la diſcrétion des confeſſeurs; & je vous aſſure qu'elle paie à préſent la peur qu'elle m'a faite, par celle qu'elle a que le fin n'aille tout dire à ſa mere. J'eſpere qu'après que j'en aurai cauſé encore une fois ou deux avec elle, elle n'ira plus raconter

conter ainſi ſes ſottiſes au premier venu (*a*).

Adieu, vicomte ; emparez-vous de Danceny, & conduiſez-le. Il ſeroit honteux que nous ne fiſſions pas ce que nous voulons de deux enfans. Si nous y trouvons plus de peine que nous ne l'avions cru d'abord, ſongeons, pour animer notre zele, vous, qu'il s'agit de la fille de Mad. de Volanges, & moi, qu'elle doit devenir la femme de Gercourt. Adieu.

De . . . : ce 2 Septembre, 17. . . .

LETTRE LII.

Le vicomte de Valmont à la préſidente de Tourvel.

VOUS me défendez, madame, de vous parler de mon amour ; mais où trouver le courage néceſſaire pour vous obéir ? Uniquement occupé d'un ſentiment qui devroit être ſi doux, & que vous rendez ſi cruel ; languiſſant dans l'exil ou vous m'avez condamné ; ne vivant que de privations & de

(*a*) Le lecteur a dû deviner depuis long-tems, par les mœurs de Mad. de Merteuil, combien peu elle reſpectoit la religion. On auroit ſupprimé tout cet alinéa ; mais on a cru qu'en montrant les effets, on ne devoit pas négliger d'en faire connoître les cauſes.

regrets ;

regrets ; en proie à des tourmens d'autant plus douloureux qu'ils me rappellent ſans ceſſe votre indifférence ; me faudrat-il encore perdre la ſeule conſolation qui me reſte ? & puis-je en avoir d'autre que de vous ouvrir quelquefois une ame que vous rempliſſez de trouble & d'amertume ? Detournerez-vous vos regards, pour ne pas voir les pleurs que vous faites répandre ? Refuſerez-vous juſqu'à l'hommage des ſacrifices que vous exigez ? Ne ſeroit-il donc pas plus digne de vous, de votre ame honnête & douce, de plaindre un malheureux qui ne l'eſt que par vous, que de vouloir encore aggraver ſes peines par une défenſe à la fois injuſte & rigoureuſe ?

Vous feignez de craindre l'amour, & vous ne voulez pas voir que vous ſeule cauſez les maux que vous lui reprochez. Ah ! ſans doute, ce ſentiment eſt pénible, quand l'objet qui l'inſpire ne le partage point ; mais où trouver le bonheur, ſi un amour réciproque ne le procure pas ? L'amitié tendre, la douce confiance, & la ſeule qui ſoit ſans réſerve, les peines adoucies, les plaiſirs augmentés, l'eſpoir enchanteur, les ſouvenirs délicieux, où les trouver ailleurs que dans l'amour ? Vous le calomniez, vous qui, pour jouir de tous les biens qu'il vous offre, n'avez qu'à ne plus vous y refuſer ; & moi j'oublie les peines que j'éprouve, pour m'occuper à le défendre.

Vous me forcez auſſi à me défendre moi-même; car tandis que je conſacre ma vie à vous adorer, vous paſſez la vôtre à me chercher des torts: déjà vous me ſuppoſez léger & trompeur; & abuſant contre moi de quelques erreurs dont moi-même je vous ai fait l'aveu, vous vous plaiſez à confondre ce que j'étois alors, avec ce que je ſuis à préſent. Non contente de m'avoir livré au tourment de vivre loin de vous, vous y joignez un perſifflage cruel ſur des plaiſirs auquels vous ſavez aſſez combien vous m'avez rendu inſenſible. Vous ne croyez ni à mes promeſſes, ni à mes ſermens: eh bien! il me reſte un garant à vous offrir, qu'au moins vous ne ſuſpecterez pas, c'eſt vous-même. Je ne vous demande que de vous interroger de bonne-foi: ſi vous ne croyez pas à mon amour, ſi vous doutez un moment de régner ſeule ſur mon ame, ſi vous n'êtes pas aſſurée d'avoir fixé ce cœur en effet juſqu'ici trop volage, je conſens à porter la peine de cette erreur; j'en gémirai, mais n'en appellerai point: mais ſi, au contraire, nous rendant juſtice à tous deux, vous êtes forcée de convenir avec vous-même que vous n'avez, que vous n'aurez jamais de rivale, ne m'obligez plus, je vous ſupplie, à combattre des chimeres, & laiſſez-moi au moins cette conſolation de vous voir ne plus douter d'un ſentiment qui en effet ne finira, ne peut finir, qu'avec ma vie. Permettez-moi,

madame,

madame, de vous prier de répondre positivement à cet article de ma lettre.

Si j'abandonne cependant cet époque de ma vie, qui paroît me nuire si cruellement auprès de vous, ce n'est pas qu'au besoin les raisons me manquassent pour la défendre.

Qu'ai-je fait, après tout, que ne pas résister au tourbillon dans lequel j'avois été jeté? Entré dans le monde, jeune & sans expérience; passé, pour ainsi dire, de mains en mains par une foule de femmes qui toutes se hâtent de prévenir par leur facilité une réflexion qu'elles sentent devoir leur être défavorable; étoit-ce donc à moi de donner l'exemple d'une résistance qu'on ne m'opposoit point? ou devois-je me punir d'un moment d'erreur, & que souvent on avoit provoqué, par une constance à coup sûr inutile, & dans laquelle on n'auroit vu qu'un ridicule? Eh, quel autre moyen qu'une prompte rupture peut justifier d'un choix honteux?

Mais, je puis le dire, cette ivresse des sens, peut-être même ce délire de la vanité, n'a point passé jusqu'à mon cœur. Né pour l'amour, l'intrigue pouvoit le distraire, & ne suffisoit pas pour l'occuper: entouré d'objets séduisans, mais méprisables, aucun n'alloit jusqu'à mon ame: on m'offroit des plaisirs, je cherchois des vertus; & moi-même enfin je me crus inconstant, parce que j'étois délicat & sensible.

C'est en vous voyant que je me suis éclairé: bientôt j'ai reconnu que le charme

de l'amour tenoit aux qualités de l'ame; qu'elles seules pouvoient en causer l'excès, & le justifier. Je sentis enfin qu'il m'étoit également impossible & de ne pas vous aimer, & d'en aimer une autre que vous.

Voilà, madame, quel est ce cœur auquel vous craignez de vous livrer, & sur le sort de qui vous avez à prononcer : mais quel que soit le destin que vous lui réservez, vous ne changerez rien aux sentimens qui l'attachent à vous; ils sont inatérables comme les vertus qui les ont fait naître.

De . . . ce 3 Septembre, 17. . .

LETTRE LIII.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

J'AI vu Danceny, mais je n'en ai obtenu qu'une demi-confidence; il s'est obstiné surtout, à me taire le nom de la petite Volanges, dont il ne m'a parlé que comme d'une femme très-sage, & même un peu dévote : à cela près, il m'a raconté avec assez de vérité son aventure, & sur-tout le dernier événement. Je l'ai échauffé autant que j'ai pu, & l'ai beaucoup plaisanté sur sa délicatesse & ses scrupules; mais il paroît qu'il y tient, & je ne puis pas répondre de lui : au reste, je pourrai vous en dire davantage après de-

main

main. Je le mene demain à Verſailles, & je m'occuperai à le ſcruter pendant la route.

Le rendez-vous qui doit avoir eu lieu aujourd'hui, me donne auſſi quelque eſpérance: il ſe pourroit que tout s'y fût paſſé à notre ſatisfaction; & peut-être ne nous reſte-t-il à préſent qu'à en arracher l'aveu, & à en recueillir les preuves. Cette beſogne vous ſera plus facile qu'à moi: car la petite perſonne eſt plus confiante, ou, ce qui revient au même, plus bavarde que ſon diſcret amoureux. Cependant j'y ferai mon poſſible.

Adieu, ma belle amie; je ſuis fort preſſé; je ne vous verrai ni ce ſoir, ni demain: ſi de votre côté vous avez ſu quelque choſe, écrivez-moi un mot pour mon retour. Je reviendrai ſurement coucher à Paris.

De... ce 3 Septembre, 17... au ſoir.

LETTRE LIV.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.

OH, oui! c'eſt bien avec Danceny qu'il y a quelque choſe à ſavoir! S'il vous l'a dit, il s'eſt vanté. Je ne connois perſonne de ſi bête en amour, & je me reproche de plus en plus les bontés que nous avons pour lui. Savez-vous que j'ai penſé être compro-

miſe par rapport à lui ? Et que ce ſoit en pure perte ! Oh, je m'en vengerai, je le promets.

Quand j'arrivai hier pour prendre Mad. de Volanges, elle ne vouloit plus ſortir ; elle ſe ſentoit incommodée ; il me fallut toute mon éloquence pour la décider, & je vis le moment, que Danceny ſeroit arrivé avant notre départ ; ce qui eût été d'autant plus gauche que Mad. de Volanges lui avoit dit la veille qu'elle ne ſeroit pas chez elle. Sa fille & moi, nous étions ſur les épines. Nous ſortîmes enfin ; & la petite me ſerra la main ſi affectueuſement en me diſant adieu, que malgré ſon projet de rupture, dont elle croyoit de bonne-foi s'occuper encore, j'augurai des merveilles de la ſoirée.

Je n'étois pas au bout de mes inquiétudes. Il y avoit à peine une demi-heure que nous étions chez Mad. de . . , que Mad. de Volanges ſe trouva mal en effet, mais ſérieuſement mal ; &, comme de raiſon, elle vouloit rentrer chez elle : moi, je le voulois d'autant moins, que j'avois peur ſi nous ſurprenions les jeunes gens, comme il y avoit tout à parier, que mes inſtances auprès de la mère, pour la faire ſortir, ne lui devinſſent ſuſpectes. Je pris le parti de l'effrayer ſur ſa ſanté, ce qui heureuſement n'eſt pas difficile ; & je la tins une heure & demie, ſans conſentir à la ramener chez elle, dans la crainte, que je feignis d'avoir, du mouvement dangereux de la voiture. Nous ne rentrâmes

trâmes enfin qu'à l'heure convenue. A l'air honteux que je remarquai en arrivant, j'avoue que j'eſpérai qu'au moins mes peines n'auroient pas été perdues.

Le deſir que j'avois d'être inſtruite, me fit reſter auprès de Mad. de Volanges, qui ſe coucha auſſi-tôt; & après avoir ſoupé auprès de ſon lit, nous la laiſsâmes de très-bonne heure, ſous le prétexte qu'elle avoit beſoin de repos, & nous paſsâmes dans l'appartement de ſa fille. Celle-ci a fait, de ſon côté tout ce que j'attendois d'elle; ſcrupules évanouis, nouveaux ſermens d'aimer toujours, &c. &c. Elle s'eſt enfin exécutée de bonne grace: mais le ſot Danceny n'a pas paſſé d'une ligne le point où il étoit auparavant. Oh! l'on peut ſe brouiller avec celui-là; les racommodemens ne ſont pas dangereux.

La petite aſſure pourtant qu'il vouloit davantage, mais qu'elle a ſu ſe défendre. Je parierois bien qu'elle ſe vante, ou qu'elle l'excuſe; je m'en ſuis même preſqu'aſſurée. En effet, il m'a pris fantaiſie de ſavoir à quoi m'en tenir ſur la défenſe dont elle étoit capable; & moi, ſimple femme, de propos en propos, j'ai monté ſa tête au point .... Enfin, vous pouvez m'en croire, jamais perſonne ne fut plus ſuſceptible d'une ſurpriſe des ſens. Elle eſt vraiment aimable, cette chere petite! Elle méritoit un autre amant; elle aura au moins une bonne amie,

car je m'attache ſincèrement à elle. Je lui ai promis de la former, & je crois que je lui tiendrai parole. Je me ſuis ſouvent apperçue du beſoin d'avoir une femme dans ma confidence, & j'aimerois mieux celle-là qu'une autre; mais je ne puis en rien faire, tant qu'elle ne ſera pas.... ce qu'il faut qu'elle ſoit; & c'eſt une raiſon de plus d'en vouloir à Danceny.

Adieu, vicomte. Ne venez pas chez moi demain, à moins que ce ne ſoit le matin. J'ai cédé aux inſtances du chevalier pour une ſoirée de petite maiſon.

De ... ce 4 Septembre, 17..

LETTRE LV.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

TU avois raiſon, ma chere Sophie; tes propheties réuſſiſſent mieux que tes conſeils. Danceny, comme tu l'avois prédit, a été plus fort que le confeſſeur, que toi, que moi-même; & nous voilà revenus exactement où nous en étions. Ah! je ne m'en repens pas; & toi, ſi tu m'en grondes, ce ſera faute de ſavoir le plaiſir qu'il y a à aimer Danceny. Il t'eſt bien aiſé de dire comme il faut faire, rien ne t'en empêche; mais ſi tu avois éprouvé combien le chagrin de quelqu'un qu'on aime nous fait mal, comment

ſa

ſa joie devient la nôtre, & comme il eſt difficile de dire non, quand c'eſt oui que l'on veut dire, tu ne t'étonnerois plus de rien : moi-même qui l'ai ſenti, bien vivement ſenti, je ne le comprends pas encore. Crois-tu, par exemple, que je puiſſe voir pleurer Danceny ſans pleurer moi-même ? Je t'aſſure bien que cela m'eſt impoſſible ; & quand il eſt content, je ſuis heureuſe comme lui. Tu auras beau dire ; ce qu'on dit ne change pas ce qui eſt, & je ſuis bien ſûre que c'eſt comme ça.

Je voudrois te voir à ma place. . . . Non, ce n'eſt pas là ce que je veux dire, car ſûrement je ne voudrois céder ma place à perſonne : mais je voudrois que tu aimaſſes auſſi quelqu'un ; ce ne ſeroit pas ſeulement pour que tu m'entendiſſes mieux & que tu ne grondaſſes moins, mais c'eſt qu'auſſi tu ſerois plus heureuſe, ou, pour mieux dire, tu commencerois ſeulement alors à le devenir.

Nos amuſemens, nos rires, tout cela, vois-tu, ce ne ſont que des jeux d'enfans ; il n'en reſte rien après qu'ils ſont paſſés. Mais l'amour, ah ! l'amour. . . un mot, un regard, ſeulement de le ſavoir là, eh bien ! c'eſt le bonheur. Quand je vois Danceny, je ne deſire plus rien ; quand je ne le vois pas, je ne deſire que lui. Je ne ſais comment cela ſe fait : mais on diroit que tout ce que me plaît lui reſſemble. Quand il n'eſt pas avec moi,

j'y

j'y ſonge ; & quand je peux y ſonger tout-à-fait, ſans diſtraction, quand je ſuis toute ſeule, par exemple, je ſuis encore heureuſe ; je ferme les yeux & tout de ſuite je crois le voir ; je me rappelle ſes diſcours, & puis je ſens un feu, une agitation.... Je ne ſaurois tenir en place. C'eſt comme un tourment, & ce tourment-là fait un plaiſir inexprimable.

Je crois même que, quand une fois on a de l'amour, cela ſe répand juſques ſur l'amitié. Celle que j'ai pour toi n'a pourtant pas changé ; c'eſt toujours comme au couvent ; mais ce que je te dis, je l'éprouve avec Mad. de Merteuil. Il me ſemble que je l'aime plus comme Danceny que comme toi, & quelquefois je voudrois qu'elle fût lui. Cela vient peut-être de ce que ce n'eſt pas une amitié d'enfant comme la nôtre ; ou bien, de ce que je les vois ſi ſouvent enſemble, ce qui fait que je me trompe. Enfin ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'à eux deux ils me rendent bien heureuſe ; & après tout, je ne crois pas qu'il y ait grand mal à ce que je fais. Auſſi je ne demanderois qu'à reſter comme je ſuis ; & il n'y a que l'idée de mon mariage qui me faſſe de la peine : car ſi M. de Gercourt eſt comme on me l'a dit, & je n'en doute pas, je ne ſais pas ce que je deviendrai. Adieu, ma Sophie ; je t'aime toujours bien tendrement.

De ... ce 4 Septembre, 17 ...

LETTR

LETTRE LVI.

La présidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

A QUOI vous ſerviroit, monſieur, la réponſe que vous me demandez? Croire à vos ſentimens, ne ſeroit-ce pas une raiſon de plus pour les craindre? & ſans attaquer ni défendre leur ſincérité, ne me ſuffit-il pas, ne doit-il pas vous ſouffire à vous-même, de ſavoir que je ne veux ni ne dois y répondre?

Suppoſé que vous m'amiez véritablement, (& c'eſt ſeulement pour ne plus revenir ſur cet objet, que je conſens à cette ſuppoſition) les obſtacles qui nous ſéparent en ſeroient-ils moins inſurmontables? & aurois-je autre choſe à faire qu'à ſouhaiter que vous puiſſiez bientôt vaincre cet amour, & ſur-tout à vous y aider de tout mon pouvoir, en me hâtant de vous ôter toute eſpérance? Vous convenez vous-même que *ce ſentiment eſt pénible, quand l'objet qui l'inſpire ne le partage point.* Or, vous ſavez aſſez qu'il m'eſt impoſſible de la partager; & quand même ce malheur m'arriveroit, j'en ſerois plus à plaindre, ſans que vous en fuſſiez plus heureux. J'eſpere que vous m'eſtimez aſſez pour n'en pas douter un inſtant.

Ceſſez

Ceſſez donc, je vous en conjure, ceſſez de vouloir troubler un cœur à qui la tranquillité eſt ſi néceſſaire; ne me forcez pas à regretter de vous avoir connu.

Chérie & eſtimée d'un mari que j'aime & reſpecte, mes devoirs & mes plaiſirs ſe raſſemblent dans le même objet. Je ſuis heureuſe, je dois l'être. S'il exiſte des plaiſirs plus vifs, je ne les deſire pas; je ne veux point les connoître. En eſt-il de plus doux que d'être en paix avec ſoi même, de n'avoir que des jours ſereins, de s'endormir ſans trouble, & de s'éveiller ſans remords? Ce que vous appelez le bonheur, n'eſt qu'un tumulte des ſens, un orage des paſſions, dont le ſpectacle eſt effrayant, même à le regarder du rivage. Eh! comment affronter ces tempêtes? Comment oſer s'embarquer ſur une mer couverte des débris de mille & mille naufrages? Et avec qui? Non Monſieur, je reſte à terre; je chéris les liens qui m'y attachent. Je pourrois les rompre, que je ne le voudrois pas; ſi je ne les avois, je me hâterois de les prendre.

Pourquoi vous attacher à mes pas? Pourquoi vous obſtiner à me ſuivre? Vos lettres, qui devoient être rares, ſe ſuccedent avec rapidité. Elles devoient être ſages, & vous ne m'y parlez que de votre fol amour. Vous m'entourez de votre idée plus que vous ne le faiſiez de votre perſonne. Ecarté ſous une forme, vous vous reproduiſez

ſous

ſous une autre. Les choſes qu'on vous demande de ne plus dire, vous les redites, ſeulement d'une autre maniere. Vous vous plaiſez à embarraſſer par des raiſonnemens captieux ; vous échappez aux miens. Je ne veux plus vous répondre, je ne vous répondrai plus.....Comme vous traitez les femmes que vous avez ſéduites ! avec quel mépris vous en parlez ! Je veux croire que quelques-unes les méritent ; mais toutes ſont elles donc ſi mépriſables ! Ah ! ſans doute, puiſqu'elles ont trahi leurs devoirs pour ſe livrer à un amour criminel. De ce moment, elles ont tout perdu, juſqu'à l'eſtime de celui à qui elles ont tout ſacrifié. Ce ſupplice eſt juſte, mais l'idée ſeule en fait frémir. Que m'importe, après tout ? pourquoi m'occuperois-je d'elles ou de vous ? De quel droit venez-vous troubler ma tranquillité ? Laiſſez-moi, ne me voyez plus, ne m'écrivez plus ; je vous en prie ; je l'exige. Cette lettre eſt la derniere que vous recevrez de moi.

De . . . . ce 5 Septembre, 17. . . .

LETTRE LVII.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

J'AI trouvé votre lettre hier à mon arrivée. Votre colere m'a tout-à-fait réjoui. Vous ne ſentiriez pas plus vivement les torts de Danceny, quand il les auroit eus vis-à-vis de vous. C'eſt ſans doute par vengeance, que vous accoutumez ſa maîtreſſe à lui faire de petites infidélités ; vous êtes un bien mauvais ſujet ! Oui, vous êtes charmant, & je ne m'étonne pas qu'on vous réſiſte moins qu'à Danceny.

Enfin je le ſais par cœur, ce beau héros de roman ! Il n'a plus de ſecrets pour moi. Je lui ai tant dit que l'amour honnête étoit le bien ſuprême, qu'un ſentiment valoit mieux que dix intrigues, que j'étois moi-même, dans ce moment, amoureux & timide ; il m'a trouvé enfin une façon de penſer ſi conforme à la ſienne, que dans l'enchantement où il étoit de ma candeur, il m'a tout dit, & m'a juré une amitié ſans réſerve. Nous n'en ſommes guere plus avancés pour notre projet.

D'abord, il m'a paru que ſon ſyſtême étoit qu'une demoiſelle mérite beaucoup plus

plus de ménagemens qu'une femme, comme ayant plus à perdre. Il trouve, surtout, que rien ne peut justifier un homme de mettre une fille dans la nécessité de l'épouser, ou de vivre déshonorée, quand la fille est infiniment plus riche que l'homme, comme dans le cas où il se trouve. La sécurité de la mère, la candeur de la fille, tout l'intimide & l'arrête. L'embarras ne seroit point de combattre ses raisonnemens, quelque vrais qu'ils soient. Avec un peu d'adresse, & aidé par la passion, on les auroit bientôt détruits; d'autant qu'ils prêtent au ridicule, & qu'on auroit pour soi l'autorité de l'usage. Mais ce qui empêche qu'il n'y ait de prise sur lui, c'est qu'il se trouve heureux comme il est. En effet, si les premiers amours paroissoient en général plus honnêtes, &, comme on dit, plus purs; s'ils sont au moins plus lents dans leur marche, ce n'est pas, comme on le pense, délicatesse ou timidité; c'est que le cœur, étonné par un sentiment inconnu, s'arrête, pour ainsi dire, à chaque pas, pour jouir du charme qu'il éprouve, & que ce charme est si puissant sur un cœur neuf, qu'il l'occupe au point de lui faire oublier tout autre plaisir. Cela est si vrai, qu'un libertin amoureux, si un libertin peut l'être, devient de ce moment même moins pressé de jouir: & qu'enfin, entre la conduite de Danceny avec la petite Volanges, & la mienne avec la prude

prude Mad. de Tourvel, il n'y a que la différence du plus au moins.

Il auroit fallu, pour échauffer notre jeune homme, plus d'obſtacles qu'il n'en a rencontrés; ſur-tout, qu'il eût eu beſoin de plus de myſtere, car le myſtere mene à l'audace. Je ne ſuis pas éloigné de croire que vous nous avez nui en le ſervant ſi bien; votre conduite eût été excellente avec un homme *uſagé*, qui n'eût eu que des deſirs: mais vous auriez pu prévoir que pour un homme jeune, honnête, & amoureux, le plus grand prix des faveurs eſt d'être la preuve de l'amour; & que par conſéquent, plus il ſeroit ſûr d'être aimé moins il ſeroit entreprenant. Que faire à préſent? Je n'en ſais rien; mais je n'eſpere pas que la petite ſoit priſe avant le mariage, & nous en ſerons pour nos frais: j'en ſuis fâché mais je n'y vois pas de remede.

Pendant que je diſſerte ici, vous faites mieux avec votre chevalier. Cela me fait ſonger que vous m'avez promis une infidélité en ma faveur; j'en ai votre promeſſe par écrit, & je ne veux pas en faire *un billet* de *la Chatre*. Je conviens que l'échéance n'eſt pas encore arrivée; mais il ſeroit généreux à vous de ne pas l'attendre; & de mon côté, je vous tiendrois compte des intérêts. Qu'en dites vous, ma belle amie? eſt-ce que vous n'êtes pas fatiguée de votre conſtance? Ce chevalier eſt donc bien merveilleux? Oh! laiſſez-moi faire: je veux vous forcer de convenir

venir que ſi vous lui avez trouvé quelque mérite, c'eſt que vous m'aviez oublié.

Adieu, ma belle amie ; je vous embraſſe comme je vous deſire ; je défie tous les baiſers du chevalier d'avoir autant d'ardeur.

De ... ce 5 Septembre, 17...

LETTRE LVIII.

Le vicomte de Valmont à la préſidente de Tourvel.

PAR où ai-je donc mérité, Madame, & les reproches que vous me faites, & la colere que vous me témoignez ? L'attachement le plus vif, & pourtant le plus reſpectueux, la ſoumiſſion la plus entiere à vos moindres volontés ; voilà en deux mots l'hiſtoire de mes ſentimens & de ma conduite. Accablé par les peines d'un amour malheureux, je n'avois d'autre conſolation que celle de vous voir ; vous m'avez ordonné de m'en priver, j'ai obéi ſans me permettre un murmure. Pour prix de ce ſacrifice, vous m'avez permis de vous écrire, & aujourd'hui vous voulez m'ôter cet unique plaiſir. Me le laiſſerai-je ravir, ſans eſſayer de le défendre ? Non, ſans doute : eh ! comment ne ſeroit-il pas cher à mon cœur ? C'eſt le ſeul qui me reſte, & je le tiens de vous.

Mes lettres, dites-vous, ſont trop fréquentes ! Songez-donc, je vous prie, que depuis dix jours que dure mon exil, je n'ai paſſé aucun moment ſans m'occuper de vous, & que cependant vous n'avez reçu que deux lettres de moi. *Je ne vous y parle que de mon amour !* Eh ! que puis-je dire, que ce que je penſe ? Tout ce que j'ai pu faire, a été d'en affoiblir l'expreſſion ; &, vous pouvez m'en croire, je ne vous en ai laiſſé voir que ce qu'il m'a été impoſſible d'en cacher. Vous me menacez enfin de ne plus me répondre. Ainſi l'homme qui vous préfere à tout, & qui vous reſpecte encore plus qu'il ne vous aime, non contente de le traiter avec rigueur, vous voulez y joindre le mépris ! Et pourquoi ces menaces & ce courroux ? Qu'en avez-vous beſoin ? N'êtes-vous pas ſûre d'être obéie, même dans vos ordres injuſtes ? M'eſt-il donc poſſible de contrarier aucun de vos deſirs, & ne l'ai-je pas déjà prouvé ? Mais abuſerez-vous de cet empire que vous avez ſur moi ? Après m'avoir rendu malheureux, après être devenue injuſte, vous ſera-t-il donc bien facile de jouir de cette tranquillité que vous aſſurez vous être ſi néceſſaire ? Ne vous direz-vous jamais : il m'a laiſſée maîtreſſe de ſon ſort, & j'ai fait ſon malheur ? Il imploroit mes ſecours, & je l'ai regardé ſans pitié ? Savez-vous juſqu'où peut aller mon déſeſpoir ? Non.

Pour

Pour calculer mes maux, il faudroit ſavoir à quel point je vous aime, & vous ne connoiſſez pas mon cœur.

A quoi me ſacrifiez-vous ? à des craintes chimériques. Et qui vous les inſpire ? Un homme ſur qui vous ne ceſſerez jamais d'avoir un empire abſolu. Que craignez-vous que pouvez-vous craindre d'un ſentiment que vous ſerez toujours maîtreſſe de diriger à votre gré ? Mais votre imagination ſe crée des monſtres, & l'effroi qu'ils vous cauſent, vous l'attribuez à l'amour. Un peu de confiance, & ces fantômes diſparoîtront.

Un ſage a dit que, pour diſſiper ſes craintes, il ſuffiſoit preſque toujours d'en approfondir la cauſe (*a*). C'eſt ſur-tout en amour que cette vérité trouve ſon application. Aimez, & vos craintes s'évanouiront. A la place des objets qui vous effraient, vous trouverez un ſentiment délicieux, un amant tendre & ſoumis ; & tous vos jours, marqués par le bonheur, ne vous laiſſeront d'autre regret que d'en avoir perdu quelques-uns dans l'indifférence. Moi-même, depuis que, revenu de mes erreurs, je n'exiſte plus que pour l'amour, je regrette un tems que je croyois avoir paſſé dans les plaiſirs ; & je ſens que c'eſt à vous ſeule qu'il

(*a*) On croit que c'eſt Rouſſeau, dans Emile : mais la citation n'eſt pas exacte, & l'application qu'en fait Valmont eſt bien fauſſe ; & puis, madame de Tourvel avoit-elle lu Emile ?

appartient de me rendre heureux. Mais, je vous en ſupplie, que le plaiſir que je trouve à vous écrire ne ſoit plus troublé par la crainte de vous déplaire. Je ne veux pas vous déſobéir : mais je ſuis à vos genoux, j'y réclame le bonheur que vous voulez me ravir, le ſeul que vous m'avez laiſſé ; je vous crie, écoutez mes prieres, & voyez mes larmes. Ah ! Madame, me refuſerez-vous ?

De . . . ce 7 Septembre, 17 . . . .

LETTRE SIX.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

APPRENEZ-MOI, ſi vous le ſavez, ce que ſignifie ce radotage de Danceny. Qu'eſt-il donc arrivé, & qu'eſt-ce qu'il a perdu ? Sa belle s'eſt peut-être fâchée de ſon reſpect éternel ? Il faut être juſte, on ſe fâcheroit à moins. Que lui dirai-je ce ſoir, au rendez-vous qu'il me demande, & que je lui ai donné à tout haſard ? Aſſurément je ne perdrai pas mon tems à écouter ſes doléances, ſi cela ne doit nous mener à rien. Les complaintes amoureuſes ne ſont bonnes à entendre qu'en recitatif obligé ou en grandes ariettes. Inſtruiſez-moi donc de ce qui eſt & de ce que je dois faire ; ou bien

je

je déſerte, pour éviter l'ennui que je prévois. Pourrai-je cauſer avec vous ce matin? Si vous êtes *occupée*, au moins écrivez-moi un mot, & donnez-moi les réclames de mon rôle.

Où étiez-vous donc hier? Je ne parviens plus à vous voir. En vérité, ce n'étoit pas la peine de me retenir à Paris au mois de Septembre. Décidez-vous pourtant; car je viens de recevoir une invitation fort preſſante de la comteſſe de R**, pour aller la voir à la campagne; &, comme elle me le mande aſſez plaiſamment, ſon mari a le plus beau bois du monde, qu'il conſerve ſoigneuſement pour les plaiſirs de ſes amis. Or, vous ſavez que j'ai bien quelques droits ſur ce bois-là; & j'irai le revoir, ſi je ne vous ſuis pas utile. Adieu. Songez que Danceny ſera chez moi ſur les quatre heures.

De ... ce 8 Septembre, 17...

LETTRE LX.

Le chevalier Danceny au vicomte de Valmont.

(Incluſe dans la précédente.)

AH! monſieur, je ſuis déſeſpéré, j'ai tout perdu. Je n'oſe confier au papier le ſecret de mes peines, mais j'ai beſoin de les répandre

répandre dans le sein d'un ami fidele & sûr. A quelle heure pourrai-je vous voir, & aller chercher auprès des vous des consolations & des conseils ? J'étois si heureux le jour où je vous ouvris mon ame ! A présent, quelle différence ! tout est changé pour moi. Ce que je souffre pour mon compte, n'est encore que la moindre partie de mes tourmens ; mon inquiétude sur un objet bien plus cher, voilà ce que je ne puis supporter. Plus heureux que moi, vous pourrez la voir, & j'attends de votre amitié que vous ne me refuserez pas cette démarche : mais il faut que je vous parle, que je vous instruise. Vous me plaindrez, vous mes secourrez ; je n'ai d'espoir qu'en vous. Vous êtes sensible, vous connoissez l'amour, & vous êtes le seul à qui je puisse me confier ; ne me refusez pas vos secours.

Adieu, monsieur ; le seul soulagement que j'éprouve dans ma douleur, est de songer qu'il me reste un ami tel que vous. Faites-moi savoir, je vous prie, à quelle heure je pourrai vous trouver. Si ce n'est pas ce matin, je desirerois que ce fût de bonne heure dans l'après-midi.

De ..., ce 8 Septembre, 17...

LETTRE

LETTRE LXI.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

MA chere Sophie, plains ta Cécile, ta pauvre Cécile; elle eſt bien malheureuſe! Maman ſait tout. Je ne conçois pas comment elle a pu ſe douter de quelque choſe, & pourtant elle a tout découvert. Hier au ſoir, Maman me parut bien avoir un peu d'humeur: mais je n'y fis pas grande attention; & même en attendant que ſa partie fût finie, je cauſai très-gaiement avec Madame de Merteuil qui avoit ſoupé ici, & nous parlâmes beaucoup de Danceny. Je ne crois pourtant pas qu'on ait pu nous entendre. Elle s'en alla, & je me retirai dans mon appartement.

Je me déſhabillois, quand Maman entra, & fit ſortir ma femme-de-chambre; elle me demanda la clef de mon ſecretaire. Le ton dont elle me fit cette demande me cauſa un tremblement ſi fort, que je pouvois à peine me ſoutenir. Je faiſois ſemblant de ne la pas trouver: mais enfin il fallut obéir. Le premier tiroir qu'elle ouvrit, fut juſtement celui où étoient les lettres du chevalier Danceny. J'étois ſi troublée, que quand elle demanda ce que c'étoit, je ne ſus lui répondre

pondre autre choſe, ſinon que ce n'étoit rien : mais quand je le vis commencer à lire celle qui ſe préſentoit la premiere, je n'eus que le tems de gagner un fauteuil, & je me trouvai mal au point que je perdis connoiſſance. Auſſi-tot que je revins à moi, ma mère, qui avoit appellé ma femme-de-chambre, ſe retira, en me diſant de me coucher. Elle a emporté toutes les lettres de Danceny. Je fremis toutes les fois que je ſonge qu'il me faudra reparoître devant elle. Je n'ai fait que pleurer toute la nuit.

Je t'écris au point du jour, dans l'eſpoir que Joſephine viendra. Si je peux lui parler ſeule, je la prierai de remettre chez Madame de Merteuil un petit billet que je vais lui écrire; ſinon, je le mettrai dans ta lettre, & tu voudras bien l'envoyer comme de toi. Ce n'eſt que d'elle que je puis recevoir quelque conſolation. Au moins nous parlerons de lui, car je n'eſpère plus le voir. Je ſuis bien malheureuſe! Elle aura peut-être la bonté de ſe charger d'une lettre pour Danceny. Je n'oſe pas me confier à Joſephine pour cet objet, & encore moins à ma femme-de-chambre; car c'eſt peut-être elle qui aura dit à ma mère que j'avois des lettres dans mon ſecretaire. Je ne t'écrirai pas plus longuement, parce que je veux avoir le tems d'écrire à madame de Merteuil, & auſſi à Danceny, pour avoir ma

lettre

lettre toute prête, ſi elle veut bien s'en charger. Après cela, je me recoucherai, pour qu'on me trouve au lit quand on entrera dans ma chambre. Je dirai que je ſuis malade, pour me diſpenſer de paſſer chez Maman. Je ne mentirai pas beaucoup ; ſurement je ſouffre plus que ſi j'avois la fièvre. Les yeux me brûlent à force d'avoir pleuré ; & j'ai un poids ſur l'eſtomac, qui m'empêche de reſpirer. Quand je ſonge que je ne verrai plus Danceny, je voudrois être morte. Adieu, ma chère Sophie. Je ne peux pas t'en dire davantage : les larmes me ſuffoquent.

De . . . ce 7 Septembre, 17. . . .

Nota. On a ſupprimé la lettre de Cécile Volanges à la marquiſe, parce qu'elle ne contenoit que les mêmes faits de la lettre précédente, & avec moins de détails. Celle au Chevalier Danceny ne s'eſt point retrouvée : on en verra la raiſon dans la lettre LXIII, de Madame de Merteuil au vicomte.

LETTRE LXII.

Madame de Volanges au chevalier Danceny.

APRÈS avoir abuſé, monſieur, de la confiance d'une mère & de l'innocence d'un

d'un enfant, vous ne ſerez pas ſurpris, ſans doute, de ne plus être reçue dans une maiſon où vous n'avez répondu aux preuves de l'amitié la plus ſincere, que par l'oubli de tous les procédés. Je préfere de vous prier de ne plus venir chez moi, à donner des ordres à ma porte, qui nous compromettroient tous également, par les remarques que les valets ne manqueroient pas de faire. J'ai droit d'eſpérer que vous ne me forcerez pas de recourir à ce moyen. Je vous préviens, auſſi, que, ſi vous faites à l'avenir la moindre tentative pour entretenir ma fille dans l'égarement où vous l'avez plongée, une retraite auſtere & éternelle la ſouſtraira à vos pourſuites. C'eſt à vous de voir, monſieur, ſi vous craindrez auſſi peu de cauſer ſon infortune, que vous avez peu craint de tenter ſon déſhonneur. Quant à moi, mon choix eſt fait, & je l'en ai inſtruite.

Vous trouverez ci-joint le paquet de vos lettres. Je compte que vous me renverrez en échange toutes celles de ma fille, & que vous vous prêterez à ne laiſſer aucune trace d'un événement dont nous ne pourrions garder le ſouvenir, moi ſans indignation, elle ſans honte, & vous ſans remords. J'ai l'honneur d'être, &c.

De . . . ce 7 Septembre, 17 . . .

LETTRE

LETTRE LXIII.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

VRAIMENT oui, je vous expliquerai le billet de Danceny. L'événement qui le lui a fait écrire, est mon ouvrage, & c'est, je crois, mon chef d'œuvre; je n'ai pas perdu mon tems depuis votre dernière lettre, & j'ai dit comme l'architecte Athénien: "Ce qu'il a dit, je le ferai."

Il lui faut donc des obstacles à ce beau héros de roman, & il s'endort dans la félicité! Oh! qu'il s'en rapporte à moi, je lui donnerai de la besogne; & je me trompe, ou son sommeil ne sera plus tranquille. Il falloit bien lui apprendre le prix du tems, & je me flatte qu'à présent il regrette celui qu'il a perdu. Il falloit, dites-vous aussi, qu'il eût besoin de plus de mystere; eh bien! ce besoin-là ne lui manquera plus. J'ai cela de bon, moi, c'est qu'il ne faut que me faire appercevoir de mes fautes; je ne prends point de repos que je n'aie tout réparé! Apprennez donc ce que j'ai fait.

En rentrant chez moi avant-hier matin, je lus votre lettre; je la trouvai lumineuse.

Perſuadée que vous aviez très-bien indiqué la cauſe du mal, je ne m'occupai plus qu'à trouver le moyen de le guérir. Je commencai pourtant par me coucher; car l'infatigable chevalier ne m'avoit pas laiſſé dormir un moment, & je croyois avoir ſommeil: mais point du tout; toute entiere à Danceny, le deſir de le tirer de ſon indolence, ou de l'en punir, ne me permit pas de fermer l'œil; & ce ne fut qu'après avoir bien concerté mon plan, que je pus trouver deux heures de repos.

J'allai le voir même chez Madame de Volanges, &, ſuivant mon projet, je lui fis confidence que je me croyois ſûre qu'il exiſtoit entre ſa fille & Danceny une liaiſon dangereuſe. Cette femme, ſi clairvoyante contre vous, étoit aveuglée au point qu'elle me répondit d'abord qu'à coup ſûr je me trompois: que ſa fille étoit un enfant, &c. &c. Je ne pouvois pas lui dire tout ce que j'en ſavois; mais je citai des regards, des propos, *dont ma vertu & mon amitié s'alarmoient.* Je parlai enfin preſqu'auſſi bien qu'auroit pu faire une dévote; &, pour frapper le coup déciſif, j'allai juſqu'à dire que je croyois avoir vu donner & recevoir une lettre. Cela me rappelle, ajoutai-je, qu'un jour elle ouvrit devant moi un tiroir de ſon ſécrétaire, dans lequel je vis beaucoup de papiers, que ſans doute elle conſerve. Lui connoiſſez-vous quelque correſpondance fréquente?

Ici

Ici la figure de Madame de Volanges changea, & je vis quelques larmes rouler dans ſes yeux. Je vous remercie, ma digne amie, me dit-elle, en me ſerrant la main, je m'en éclaircirai.

Après cette converſation, trop courte pour être ſuſpecte, je me rapprochai de la jeune perſonne. Je la quittai bientôt après, pour demander à la mère de ne pas me compromettre vis-à-vis de ſa fille; ce qu'elle me promit d'autant plus volontiers, que je lui fis obſerver combien il ſeroit heureux que cet enfant prît aſſez de confiance en moi pour m'ouvrir ſon cœur, & me mettre à portée de lui donner *mes ſages conſeils*. Ce qui m'aſſure qu'elle me tiendra ſa promeſſe, c'eſt que je ne doute pas qu'elle ne veuille ſe faire honneur de ſa pénétration auprès de ſa fille. Je me trouvois, par-là, autoriſée à garder mon ton d'amitié avec la petite, ſans paroître fauſſe aux yeux de madame de Volanges: ce que je voulois éviter. J'y gagnois encore d'être, par la ſuite, auſſi long-tems & auſſi ſecretement que je voudrois, avec la jeune perſonne, ſans que la mère en prît jamais d'ombrage.

J'en profitai dès le ſoir même; & après ma partie finie, je chambrai la petite dans un coin, & la mis ſur le chapitre de Danceny, ſur lequel elle ne tarit jamais. Je m'amuſois à lui monter la tête ſur le plaiſir qu'elle auroit à le voir le lendemain; il n'eſt

ſorte de folies que je ne lui aie fait dire. Il falloit bien lui rendre en eſpérance ce que je lui ôtois en réalité ; & puis, tout cela devoit lui rendre le coup plus ſenſible ; & je ſuis perſuadée que plus elle aura ſouffert, plus elle ſera preſſée de s'en dédommager à la premiere occaſion. Il eſt bon, d'ailleurs, d'accoutumer aux grands evénemens quelqu'un qu'on deſtine aux grandes aventures.

Après tout, ne peut-elle pas payer de quelques larmes le plaiſir d'avoir ſon Danceny ? Elle en raffole ! Eh bien, je lui promets qu'elle l'aura, & plus tôt même qu'elle ne l'auroit eu ſans cet orage. C'eſt un mauvais rêve dont le réveil ſera délicieux ; &, à tout prendre, il me ſemble qu'elle me doit de la reconnoiſſance : au fait, quand j'y aurois un peu de malice, il faut bien s'amuſer.

Les ſots ſont ici-bas pour nos menus plaiſirs (*a*).

Je me retirai enfin, fort contente de moi. Ou Danceny, me diſois-je, animé par les obſtacles, va redoubler d'amour, & alors je le ſervirai de tout mon pouvoir ; ou ſi ce n'eſt qu'un ſot, comme je ſuis tentée quelquefois de le croire, il ſera déſeſpéré, & ſe tiendra pour battu : or dans ce cas, au moins me ſerai-je vengée de lui, autant qu'il étoit

(*a*) Gresset *le* Méchant, comédie.

en

en moi ; chemin faiſant, j'aurai augmenté pour moi l'eſtime de la mere, l'amitié de la fille, & la confiance de toutes deux. Quant à Gercourt, premier objet de mes ſoins, je ſerois bien malheureuſe ou bien mal-adroite, ſi, maîtreſſe de l'eſprit de ſa femme, comme je le ſuis & vais l'être plus encore, je ne trouvois pas mille moyens d'en faire ce que je veux qu'il ſoit. Je me couchai dans ces douces idées : auſſi je dormis bien, & me réveillai fort tard.

A mon réveil, je trouvai deux billets, un de la mere, & un de la fille ; & je ne pus m'empêcher de rire, en trouvant dans tous deux littéralement cette même phraſe : *C'eſt de vous ſeule que j'attends quelque conſolation.* N'eſt-il pas plaiſant, en effet, de conſoler pour & contre, & d'être le ſeul agent de deux intérêts directement contraires ? Me voilà comme la divinité, recevant les vœux oppoſés des aveugles mortels, & ne changeant rien à mes décrets immuables. J'ai quitté pourtant ce rôle auguſte, pour prendre celui d'ange conſolateur ; & j'ai été, ſuivant le précepte, viſiter mes amis dans leur affliction.

J'ai commencé par la mere : je l'ai trouvée d'une triſteſſe qui déjà vous venge en partie des contrariétés qu'elle vous a fait éprouver de la part de votre belle prude. Tout a réuſſi à merveille : ma ſeule inquiétude étoit que Mad. de Volanges ne profitât

de ce moment pour gagner la confiance de sa fille ; ce qui eût été bien facile, en n'employant avec elle que le langage de la douceur & de l'amitié, & en donnant aux conseils de la raison l'air & le ton de la tendresse indulgente. Par bonheur, elle s'est armée de sévérité ; elle s'est enfin si mal conduite, que je n'ai eu qu'à applaudir. Il est vrai qu'elle a pensé rompre tous nos projets, par le parti qu'elle avoit pris de faire rentrer sa fille au couvent : mais j'ai paré ce coup, & je l'ai engagée à en faire seulement la menace, dans le cas où Danceny continueroit ses poursuites, afin de les forcer tous deux à une circonspection que je crois nécessaire pour le succès.

Ensuite j'ai été chez la fille. Vous ne sauriez croire combien la douleur l'embellit ! Pour peu qu'elle prenne de coquetterie, je vous garantis qu'elle pleurera souvent : pour cette fois, elle pleuroit sans malice. . . . Frappée de ce nouvel agrément que je ne lui connoissois pas, & que j'étois bien aise d'observer, je ne lui donnai d'abord que de ces consolations gauches, qui augmentent plus les peines qu'elles ne les soulagent ; &, par ce moyen, je l'amenai au point d'être véritablement suffoquée. Elle ne pleuroit plus, & je craignis un moment les convulsions. Je lui conseillai de se coucher, ce qu'elle accepta ; je lui servis de femme-de-chambre ; elle n'avoit point fait de toilette,

& bientôt ſes cheveux épars tomberent ſur ſes épaules & ſur ſa gorge entierement découvertes; je l'embraſſai: elle ſe laiſſa aller dans mes bras, & ſes larmes recommencerent à couler ſans effort. Dieu! qu'elle étoit belle! Ah! ſi Madeleine étoit ainſi, elle dut être bien plus dangereuſe pénitente que pécheresſe.

Quand la belle déſolée fut au lit, je me mis à la conſoler de bonne-foi. Ja la raſſurai d'abord ſur la crainte du couvent. Je fis naître en elle l'eſpoir de voir Danceny en ſecret; & m'aſſeyant ſur le lit: "S'il étoit là!" lui dis je. Puis brodant ſur ce thême, je la conduiſis, de diſtraction en diſtraction, à ne plus ſe ſouvenir du tout qu'elle étoit affligée. Nous nous ſerions ſéparées parfaitement contentes l'une de l'autre, ſi elle n'avoit voulu me charger d'une lettre pour Danceny; ce que j'ai conſtamment refuſé. En voici les raiſons, que vous approuverez, ſans doute.

D'abord, celle que c'étoit me compromettre vis-à-vis de Danceny; & ſi c'étoit la ſeule dont je pus me ſervir avec la petite, il y en avoit beaucoup d'autres de vous à moi. Ne ſeroit-ce pas riſquer le fruit de mes travaux, que de donner ſi tôt à nos jeunes gens un moyen ſi facile d'adoucir leurs peines? Et puis, je ne ſerois pas fâchée de les obliger à mêler quelques domeſtiques dans cette aventure; car, enfin, ſi elle ſe

conduit

conduit à bien, comme je l'eſpere, il faudra qu'elle ſe fache immédiatement après le mariage, & il y a peu de moyens plus ſûrs pour la répandre ; ou, ſi par miracle ils ne parloient pas, nous parlerions, nous, & il ſera plus commode de mettre l'indiſcrétion ſur leur compte.

Il faudra donc que vous donniez aujourd'hui cette idée à Danceny ; & comme je ne ſuis pas ſûre de la femme-de-chambre de la petite Volanges, dont elle-même paroît ſe défier, indiquez-lui la mienne, ma fidelle Victoire. J'aurai ſoin que la démarche réuſſiſſe. Cette idée me plaît d'autant plus, que la confidence ne ſera utile qu'à nous, & point à eux : car je ne ſuis pas à la fin de mon récit.

Pendant que je me défendois de me charger de la lettre de la petite, je craignois à tout moment qu'elle ne me propoſât de la mettre à la Petite-Poſte ; ce que je n'aurois guere pu refuſer. Heureuſement, ſoit trouble, ſoit ignorance de ſa part, ou encore qu'elle tînt moins à la lettre qu'à la réponſe, qu'elle n'auroit pas pu avoir par ce moyen, elle ne m'en a point parlé : mais, pour éviter que cette idée ne lui vînt, ou au moins qu'elle ne pût s'en ſervir, j'ai pris mon parti ſur-le-champ ; & en rentrant chez la mere, je l'ai décidée à éloigner ſa fille pour quelque tems, à la mener à la campagne. . . . . Et où ? Le cœur ne vous bat

bat pas de joie ? .... Chez votre tante, chez la vieille Roſemonde. Elle doit l'en prévenir aujourd'hui : ainſi vous voilà autoriſé à aller retrouver votre dévote qui n'aura plus à vous objecter le ſcandale du tête à-tête ; &, grace à mes ſoins, Mad. de Volanges réparera elle-même le tort qu'elle vous a fait.

Mais écoutez-moi, & ne vous occupez pas ſi vivement de vos affaires, que vous perdiez celle-ci de vue ; ſongez qu'elle m'intéreſſe. Je veux que vous vous rendiez le correſpondant & le conſeil des deux jeunes gens. Apprenez donc ce voyage à Danceny, & offrez-lui vos ſervices. Ne trouvez de difficulté qu'à faire parvenir entre les mains de la belle votre lettre de créance ; & levez cet obſtacle ſur-le-champ, en lui indiquant la voie de ma femme-de-chambre. Il n'y a point de doute qu'il n'accepte ; & vous aurez pour prix de vos peines, la confidence d'un cœur neuf, qui eſt toujours intéreſſante. La pauvre petite ! comme elle rougira en vous remettant ſa premiere lettre ! Au vrai, ce rôle de confident, contre lequel il s'eſt établi des préjugés, me paroît un très-joli délaſſement, quand on eſt occupé d'ailleurs ; & c'eſt le cas où vous ſerez.

C'eſt de vos ſoins que va dépendre le dénouement de cette intrigue. Jugez du moment où il faudra réunir les acteurs.

La

La campagne offre mille moyens ; & Danceny, à coup ſûr, ſera prêt à s'y rendre à votre premier ſignal. Une nuit, un déguiſement, une fenêtre..... que ſais-je moi ! Mais enfin, ſi la petite fille en revient telle qu'elle y aura été, je m'en prendrai à vous. Si vous jugez qu'elle ait beſoin de quelque encouragement de ma part, mandez-le moi. Je crois lui avoir donné une aſſez bonne leçon ſur le danger de garder des lettres, pour oſer lui écrire à préſent ; & je ſuis toujours dans le deſſein d'en faire mon éleve.

Je crois avoir oublié de vous dire que ſes ſoupçons au ſujet de ſa correſpondance trahie, s'étoient portés d'abord ſur la femme-de-chambre, & que je les ai détournés ſur le confeſſeur. C'eſt faire d'une pierre deux coups.

Adieu, vicomte ; voilà bien long-tems que je ſuis à vous écrire, & mon dîner en a été retardé ; mais l'amour-propre & l'amitié dictoient ma lettre, & tous deux ſont bavards. Au reſte, elle ſera chez vous à trois heures, & c'eſt tout ce qu'il vous faut.

Plaignez-vous de moi à préſent, ſi vous l'oſez ; & allez revoir, ſi vous en êtes tenté, le bois du comte de B * *. Vous dites qu'il le garde pour le plaiſir de ſes amis ! Cet homme eſt donc l'ami de tout le monde ? Mais adieu. J'ai faim.

De... ce 9 Septembre, 17....

LETTRE

LETTRE LXIV.

Le chevalier Danceny à madame de Volanges.

(Minute jointe à la lettre LXVI. du vicomte à la marquise.)

SANS chercher, madame, à justifier ma conduite, & sans me plaindre de la vôtre, je ne puis que m'affliger d'un événement qui fait le malheur de trois personnes, toutes trois dignes d'un sort plus heureux. Plus sensible encore au chagrin d'en être la cause, qu'à celui d'en être la victime, j'ai souvent essayé, depuis hier, d'avoir l'honneur de vous répondre, sans pouvoir en trouver la force. J'ai cependant tant de choses à vous dire, qu'il faut bien faire un effort sur moi-même; & si cette lettre a peu d'ordre & de suite, vous devez sentir assez combien ma situation est douloureuse, pour m'accorder quelque indulgence.

Permettez-moi d'abord de réclamer contre la premiere phrase de votre lettre. Je n'ai abusé, j'ose le dire, ni de votre confiance ni de l'innocence de Mlle. de Volanges; j'ai respecté l'une & l'autre dans mes actions. Elles seules dépendoient de moi; & quand vous me rendriez responsable d'un

sentiment

ſentiment involontaire, je ne crains pas d'ajouter que celui que m'a inſpiré mademoiſelle vôtre fille, eſt tel qu'il peut vous déplaire, mais non vous offenſer. Sur cet objet qui me touche plus que je ne puis vous dire, je ne veux que vous pour juge, & mes lettres pour témoins.

Vous me défendez dè me préſenter chez vous à l'avenir, & ſans doute je me ſoumettrai à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner à ce ſujet: mais cette abſence ſubite & totale ne donnera-t-elle donc pas autant de priſe aux remarques que vous voulez éviter, que l'ordre que, par cette raiſon même, vous n'avez point voulu donner à votre porte? J'inſiſterai d'autant plus ſur ce point, qu'il eſt bien plus important pour Mlle. de Volanges que pour moi. Je vous ſupplie donc de peſer attentivement toutes choſes, & de ne pas permettre que votre ſévérité altere votre prudence. Perſuadé que l'intérêt ſeul de Mlle. votre fille dictera vos réſolutions, j'attendrai de nouveaux ordres de votre part.

Cependant, dans le cas où vous me permettriez de vous faire ma cour quelquefois, je m'engage, madame (& vous pouvez compter ſur ma promeſſe) à ne point abuſer de ces occaſions pour tenter de parler en particulier à Mlle. de Volanges, ou de lui faire tenir aucune lettre. La crainte de ce qui pourroit compromettre ſa réputation,

m'engage à ce ſacrifice ; & le bonheur de la voir quelquefois m'en dédommagera.

Cet article de ma lettre eſt auſſi la ſeule réponſe que je puiſſe faire à ce que vous me dites ſur le ſort que vous deſtinez à Mlle. de Volanges, & que vous voulez rendre dépendant de ma conduite. Ce ſeroit vous tromper, que de vous promettre davantage. Un vil ſéducteur peut plier ſes projets aux circonſtances, & calculer avec les événemens : mais l'amour qui m'anime ne me permet que deux ſentimens, le courage & la conſtance.

Qui, moi ! conſentir à être oublié de Mlle. de Volanges, à l'oublier moi-même ? Non, non, jamais. Je lui ſerai fidele ; elle en a reçu le ſerment, & je le renouvelle en ce jour. Pardon, madame, je m'égare : il faut revenir.

Il me reſte un autre objet à traiter avec vous ; celui des lettres que vous me demandez. Je ſuis vraiment peiné d'ajouter un refus aux torts que vous me trouvez déjà : mais, je vous en ſupplie, écoutez mes raiſons, & daignez vous ſouvenir, pour les apprécier, que la ſeule conſolation au malheur d'avoir perdu votre amitié, eſt l'eſpoir de conſerver votre eſtime.

Les lettres de Mlle. de Volanges, toujours ſi précieuſes pour moi, me le deviennent bien plus dans ce moment. Elles ſont l'unique bien qui me reſte ; elles ſeules me

retracent encore un ſentiment qui fait tout le charme de ma vie. Cependant, vous pouvez m'en croire, je ne balancerois pas un inſtant à vous en faire le ſacrifice, & le regret d'en être privé céderoit au deſir de vous prouver ma déférence reſpectueuſe : mais des conſidérations puiſſantes me retiennent, & je m'aſſure que vous-même ne pourrez les blâmer.

Vous avez, il eſt vrai, le ſecret de Mlle. de Volanges ; mais, permettez-moi de le dire, je ſuis autoriſé à croire que c'eſt l'effet de la ſurpriſe, & non de la confiance. Je ne prétends pas blâmer une démarche qu'autoriſe peut-être la ſollicitude maternelle. Je reſpecte vos droits ; mais ils ne vont pas juſqu'à me diſpenſer de mes devoirs. Le plus ſacré de tous, eſt de ne jamais trahir la confiance qu'on nous accorde. Ce ſeroit y manquer, que d'expoſer aux yeux d'un autre les ſecrets d'un cœur qui n'a voulu les dévoiler qu'aux miens. Si Mlle. votre fille conſent à vous les confier, qu'elle parle ; ſes lettres vous ſont inutiles. Si elle veut, au contraire, renfermer ſon ſecret en elle-même, vous n'attendez pas, ſans doute, que ce ſoit moi qui vous en inſtruiſe.

Quant au myſtere dans lequel vous deſirez que cet événement reſte enſeveli, ſoyez tranquille, madame ; ſur tout ce qui intéreſſe Mlle. de Volanges, je peux défier le

cœur

cœur même d'une mere. Pour achever de vous ôter toute inquiétude, j'ai tout prévu. Ce dépôt précieux, qui portoit jusqu'ici pour souscription : *papiers à bruler*, porte à présent : *papiers appartenant à Mad. de Volanges.* Ce parti que je prends, doit vous prouver aussi que mes refus ne portent pas sur la crainte que vous trouviez dans ces lettres un seul sentiment dont vous ayez personnellement à vous plaindre.

Voilà, madame, une bien longue lettre. Elle ne le seroit pas encore assez, si elle vous laissoit le moindre doute de l'honnêteté de mes sentimens, du regret bien sincere de vous avoir déplu, & du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

De. . . . ce 9 Septembre, 17. . . .

LETTRE LXV.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

[Envoyée ouverte à la marquise de Merteuil dans la lettre LXVI du vicomte.]

O MA Cécile! qu'allons-nous devenir? Quel Dieu nous sauvera des malheurs qui nous menacent? Que l'amour nous donne au moins le courage les supporter! Com-

ment vous peindre mon étonnement, mon déſeſpoir, à la vue de mes lettres, à la lecture du billet de Mad. de Volanges? Qui a pu nous trahir? Sur qui tombent vos ſoupçons? Auriez-vous commis quelque imprudence? Que faites-vous à préſent? que vous a-t-on dit? Je voudrois tout ſavoir, & j'ignore tout. Peut-être vous-même n'êtes-vous pas plus inſtruite que moi.

Je vous envoie le billet de votre maman, & la copie de ma réponſe. J'eſpere que vous approuverez ce que je lui dis. J'ai beſoin que vous approuviez auſſi les démarches que j'ai faites depuis ce fatal événement; elles ont toutes pour but d'avoir de vos nouvelles, de vous donner des miennes, &, que ſait-on! peut-être de vous revoir encore, & plus librement que jamais.

Concevez-vous, ma Cécile, quel plaiſir de nous retrouver enſemble, de pouvoir nous jurer de nouveau un amour éternel, & de voir dans nos yeux, de ſentir dans nos ames, que ce ſerment ne ſera pas trompeur? Quelles peines un moment ſi doux ne feroit-il pas oublier? Eh bien, j'ai l'eſpoir de le voir naître, & je le dois à ces mêmes démarches que je vous ſupplie d'approuver. Que dis-je! je le dois aux ſoins conſolateurs de l'ami le plus tendre; & mon unique demande eſt, que vous permettiez que cet ami ſoit auſſi le vôtre.

Peut-être ne devois-je pas donner votre confiance

confiance ſans votre aveu ; mais j'ai pour excuſe le malheur & la néceſſité. C'eſt l'amour qui m'a conduit ; c'eſt lui qui réclame votre indulgence, qui vous demande de pardonner une confidence néceſſaire & ſans laquelle nous reſtions peut-être à jamais ſéparés (*a*). Vous connoiſſez l'ami dont je vous parle ; il eſt celui de la femme que vous aimez le mieux. C'eſt le vicomte de Valmont.

Mon projet, en m'addreſſant à lui, étoit d'abord de le prier d'engager madame de Merteuil à ſe charger d'une lettre pour vous. Il n'a pas cru que ce moyen pût réuſſir ; mais au défaut de la maîtreſſe, il répond de la femme-de-chambre, qui lui a des obligations. Ce ſera elle qui vous remettra cette lettre, & vous pourrez lui donner votre réponſe.

Ce ſecours ne nous ſera guère utile, ſi, comme le croit M. de Valmont, vous partez inceſſamment pour la campagne. Mais alors c'eſt lui-même qui veut nous ſervir. La femme chez qui vous allez eſt ſa parente. Il profitera de ce prétexte pour s'y rendre dans le même tems que vous ; & ce ſera par lui que paſſera notre correſpondence mutuelle. Il aſſure même que, ſi vous voulez vous laiſſer conduire, il nous procurera les

(*a*) M. Danceny n'accuſe pas vrai. Il avoit déjà fait ſa confidence à M. de Valmont avant cet événement. Voyez la lettre LVII.

moyens de nous y voir, ſans riſquer de vous compromettre en rien.

A préſent, ma Cécile, ſi vous m'aimez, ſi vous plaignez mon malheur, ſi, comme je l'eſpere, vous partagez mes regrets, refuſerez-vous votre confiance à un homme qui ſera notre ange tutélaire? Sans lui, je ſerois réduit au déſeſpoir de ne pouvoir même adoucir les chagrins que je vous cauſe. Ils finiront, je l'eſpère: mais, ma tendre amie, promettez-moi de ne pas trop vous y livrer, de ne point vous en laiſſer abattre. L'idée de votre douleur m'eſt un tourment inſupportable. Je donnerois ma vie pour vous rendre heureuſe. Vous le ſavez bien. Puiſſe la certitude d'être adorée porter quelque conſolation dans votre ame! La mienne a beſoin que vous m'aſſuriez que vous pardonnez à l'amour les maux qu'il vous fait ſouffrir.

Adieu, ma Cécile; adieu, ma tendre amie.

De . . . ce 9 Septembre, 17 . . .

LETTRE LXVI.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

VOUS verrez, ma belle amie, en liſant les deux lettres ci-jointes, ſi j'ai bien rempli

pli votre projet. Quoique toutes deux soient datées d'aujourd'hui, elles ont été écrites hier chez moi, & sous mes yeux: celle à la petite fille dit tous ce que nous voulions. On ne peut que s'humilier devant la profondeur de vos vues, si l'on en juge par le succès de vos démarches. Danceny est tout de feu; & surement à la premiere occasion, vous n'aurez plus de reproches à lui faire. Si sa belle ingénue veut être docile, tout sera terminé peu de tems après son arrivée à la campagne; j'ai cent moyens tout prêts. Graces à vos soins, me voilà bien décidément *l'ami de Danceny*; il ne lui manque plus que d'être *prince* (*a*).

Il est encore bien jeune ce Danceny! Croiriez-vous que je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il promît à la mere de renoncer à son amour? comme s'il étoit bien gênant de promettre, quand on est décidé à ne pas tenir! Ce seroit tromper, me répétoit-il sans cesse. Ce scrupule n'est-il pas édifiant, sur-tout en voulant séduire la fille? Voilà bien les hommes! Tous également scélérats dans leurs projets, ce qu'ils mettent de foiblesse dans l'exécution, ils l'appellent probité.

C'est votre affaire d'empêcher que madame de Volanges ne s'effarouche des pe-

(*a*) Expression relative à un passage d'une poëme de M. de Voltaire.

tites

tites échapées que notre jeune homme s'eſt permiſes dans ſa lettre; préſervez-nous du couvent; tâchez auſſi de faire abandonner la demande des lettres de la petite. D'abord il ne les rendra point, il ne le veut pas, & je ſuis de ſon avis; ici l'amour & la raiſon ſont d'accord. Je les ai lues ces lettres, j'en ai dévoré l'ennui. Elles peuvent devenir utiles. Je m'explique.

Malgré la prudence que nous y mettrons, il peut arriver un éclat: il feroit manquer le mariage, n'eſt-il pas vrai? & échouer tous nos projets ſur Gercourt. Mais comme, pour mon compte, j'ai auſſi à me venger de la mère, je me réſerve en ce cas de déshonorer la fille. En choiſiſſant bien dans cette correſpondance, & n'en produiſant qu'une partie, la petite Volanges paroîtroit avoir fait toutes les premieres démarches, & s'être abſolument jetée à la tête. Quelques-unes des lettres pourroient même compromettre la mère, & *l'entacheroient* au moins d'une négligence impardonnable. Je ſens bien que le ſcrupuleux Danceny ſe révolteroit d'abord; mais comme il ſeroit perſonnellement attaqué, je crois qu'on en viendroit à bout. Il y a mille à parier contre un, que la chance ne tournera pas ainſi; mais il faut tout prévoir.

Adieu, ma belle amie: vous ſeriez bien aimable de venir ſouper demain chez la ma[illegible]

maréchale de ***; je n'ai pas pu refuser. J'imagine que je n'ai pas besoin de vous recommander le secret vis-à-vis Mad. de Volanges sur mon projet de campagne; elle auroit bientôt celui de rester à la ville: au lieu qu'une fois arrivée, elle ne repartira pas le lendemain; & si elle nous donne seulement huit jours, je réponds de tout.

De ... ce 9 Septembre, 17...

LETTRE LXVII.

La présidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

JE ne voulois plus vous répondre, monsieur, & peut être l'embarras que j'éprouve en ce moment est-il lui même une preuve qu'en effet je ne le devrois pas. Cependant je ne veux vous laisser aucun sujet de plainte contre moi; je veux vous convaincre que j'ai fait pour vous tout ce que je pouvois faire.

Je vous ai permis de m'écrire, dites-vous? J'en conviens; mais quand vous me rappellez cette permission, croyez-vous que j'oublie à quelles conditions elle vous fût donnée? Si j'y eusse été aussi fidelle que vous l'avez été peu, auriez-vous reçu une seule réponse de moi? Voilà pourtant la

la troiſieme; & quand vous faites tout ce qu'il faut pour m'obliger à rompre cette correſpondance, c'eſt moi qui m'occupe des moyens de l'entretenir. Il en eſt un, mais c'eſt le ſeul; & ſi je vous refuſez de le prendre, ce ſera, quoique vous puiſſiez dire, me prouver aſſez combien peu vous y mettez de prix.

Quittez donc un langage que je ne puis ni ne veux entendre; renoncez à un ſentiment qui m'offenſe & m'effraie, & auquel peut-être vous devriez être moins attaché en ſongeant qu'il eſt l'obſtacle qui nous ſépare. Ce ſentiment eſt-il donc le ſeul que vous puiſſiez connoître, & l'amour aura-t-il ce tort de plus à mes yeux, d'exclure l'amitié? Vous-même, auriez-vous celui de ne pas vouloir pour votre amie celle en qui vous avez deſiré des ſentimens plus tendres? Je ne veux pas le croire: cette idée humiliante me révolteroit, m'éloigneroit de vous ſans retour.

En vous offrant mon amitié, monſieur, je vous donne tout ce qui eſt à moi, tout ce dont je puis diſpoſer. Que pouvez-vous deſirer davantage? Pour me livrer à ce ſentiment ſi doux, ſi bien fait pour mon cœur, je n'attends que votre aveu, & la parole que j'exige de vous, que cet amitié ſuffira à votre bonheur. J'oublierai tout ce qu'on a pu me dire; je me repoſerai ſur vous du ſoin de juſtifier mon choix.

Vous

Vous voyez ma franchiſe, elle doit vous prouver ma confiance ; il ne tiendra qu'à vous de l'augmenter encore : mais je vous préviens que le premier mot d'amour la détruit à jamais, & me rend toutes mes craintes, que ſur-tout il deviendra pour moi le ſignal d'un ſilence éternel vis-à-vis de vous.

Si, comme vous le dites, vous êtes *revenu de vos erreurs*, n'aimerez-vous pas mieux être l'objet de l'amitié d'une femme honnête, que celui des remords d'une femme coupable ? Adieu, monſieur ; vous ſentez qu'après avoir parlé ainſi, je ne puis plus rien dire que vous ne m'ayez répondu.

De . . . ce 9 Septembre, 17 . . .

LETTRE LXVIII.

Le vicomte de Valmont à la préſidente de Tourvel.

COMMENT répondre, madame, à votre dernière lettre ? Comment oſer être vrai, quand ma ſincérité peut me perdre auprès de vous ? N'importe, il le faut ; j'en aurai le courage. Je me dis, je me répete, qu'il vaut mieux vous mériter que vous obtenir ; & duſſiez-vous me refuſer toujours un bonheur que je deſirerai ſans

ceſſ &

ceſſe, il faut vous prouver au moins que mon cœur en eſt digne.

Quel dommage que, comme vous le dites, je ſois *revenu de mes erreurs!* Avec quels tranſports de joie j'aurois lu cette même lettre à laquelle je tremble de répondre aujourd'hui! Vous m'y parlez avec *franchiſe*, vous me temoignez de la *confiance*, vous m'offrez enfin votre *amitié*: que de biens, madame, & quels regrets de ne pouvoir en profiter! Pourquoi ne ſuis-je plus le même?

Si je l'étois en effet; ſi je n'avois pour vous qu'un goût ordinaire, que ce goût léger, enfant de la ſéduction & du plaiſir, qu'aujourd'hui pourtant on nomme amour, je me hâterois de tirer avantage de tout ce que je pourrois obtenir. Peu délicat ſur les moyens, pourvu qu'ils me procuraſſent le ſuccès, j'encouragerois votre franchiſe par le beſoin de vous deviner; je deſirerois votre confiance, dans le deſſein de la trahir; j'accepterois votre amitié, dans l'eſpoir de l'égarer.... Quoi, madame, ce tableau vous effraie?.... Eh bien! il ſeroit pourtant tracé d'après moi, ſi je vous diſois que je conſens à n'être que votre ami.....

Qui, moi! je conſentirois à partager avec quelqu'un un ſentiment émané de votre ame? Si jamais je vous le dis, ne me croyez plus. De ce moment je chercherai

à vous

à vous tromper; je pourrai vous desirer encore, mais à coup sûr je ne vous aimerai plus.

Ce n'est pas que l'aimable franchise, la douce confiance, la sensible amitié, soient sans prix à mes yeux.....Mais l'amour! l'amour véritable, & tel que vous l'inspirez, en réunissant tous ces sentimens, en leur donnant plus d'énergie, ne sauroit se prêter, comme eux, à cette tranquillité, à cette froideur de l'ame, qui permet des comparaisons, qui souffre même des préférences. Non, madame, je ne serai point votre ami; je vous aimerai de l'amour le plus tendre, & même le plus ardent, quoique le plus respectueux. Vous pourrez le désespérer, mais non l'anéantir.

De quel droit prétendez-vous disposer d'un cœur dont vous refusez l'hommage? Par quel raffinement de cruauté m'enviez-vous jusqu'au bonheur de vous aimer? Celui-là est à moi, il est indépendant de vous; je saurai le défendre. S'il est la source de mes maux, il en est aussi le remede.

Non, encore une fois, non. Persistez dans vos refus cruels; mais laissez-moi mon amour. Vous vous plaisez à me rendre malheureux! eh bien, soit; essayez de lasser mon courage, je saurai vous forcer au moins à décider de mon sort; & peut-être quelque jour vous me rendrez plus de justice. Ce n'est pas que j'espere vous rendre

jamais ſenſible : mais ſans être perſuadée, vous ſerez convaincue ; vous vous direz : je l'avois mal jugé.

Diſons mieux, c'eſt à vous que vous faites injuſtice. Vous connoître ſans vous aimer, vous aimer ſans être conſtant, ſont tous deux également impoſſibles ; & malgré la modeſtie qui vous pare, il doit vous être plus facile de vous plaindre que de vous étonner des ſentimens que vous faites naître. Pour moi, dont le ſeul mérite eſt d'avoir ſçu vous apprécier, je ne veux pas le perdre ; & loin de conſentir à vos offres inſidieuſes, je renouvelle à vos pieds le ſerment de vous aimer toujours.

De . . . ce 10 *Septembre*, 17 . .

LETTRE LXIX.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

(Billet écrit au crayon, & recopié par Danceny.)

VOUS me demandez ce que je fais ? Je vous aime, & je pleure. Ma mère ne me parle plus ; elle m'a ôté papier, plumes, & encre ; je me ſers d'un crayon qui par bonheur m'eſt reſté, & je vous écris ſur un morceau de votre lettre. Il faut bien que j'approuve tout ce que vous avez fait ; je

je vous aime trop pour ne pas prendre tous les moyens d'avoir de vos nouvelles, & de vous donner des miennes. Je n'aimois pas M. de Valmont, & je ne le croyois pas tant votre ami : je tacherai de m'accoutumer à lui, & je l'aimerai à cause de vous. Je ne sais pas qui est-ce qui nous a trahis ; ce ne peut être que ma femme-de-chambre ou mon confesseur. Je suis bien malheureuse : nous partons demain pour la campagne ; j'ignore pour combien de tems. Mon Dieu ! ne vous plus voir ! Je n'ai plus de place. Adieu ; tachez de me lire. Ces mots tracés au crayon s'effaceront peut-être, mais jamais les sentimens gravés dans mon cœur.

De... ce 10 Septembre, 17...

LETTRE LXX.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

J'AI un avis important à vous donner, ma chere amie. Je soupai hier, comme vous savez, chez la maréchale de *** ; on y parla de vous, & j'en dis, non pas tout le bien que j'en pense, mais tout celui que je n'en pense pas. Tout le monde paroissoit être de mon avis, & la conver-

ſation languiſſoit, comme il arrive toujours quand on ne dit que du bien de ſon prochain, lorſqu'il s'éleva un contradicteur; c'étoit Prévan.

"A Dieu ne plaiſe," dit-il, en ſe levant, "que je doute de la ſageſſe de Mad. de Merteuil! Mais j'oſerois croire qu'elle la doit plus à ſa légéreté qu'à ſes principes. Il eſt peut-être plus difficile de la ſuivre que de lui plaire; & comme on ne manque guere, en courant après une femme, d'en rencontrer d'autres ſur ſon chemin, comme, à tout prendre, ces autres-là peuvent valoir autant & plus qu'elle, les uns ſont diſtraits par un goût nouveau, les autres s'arrêtent de laſſitude; & c'eſt peut-être la femme de Paris qui a eu le moins à ſe défendre. Pour moi (ajouta-t-il, encouragé par le ſourire de quelques femmes) je ne croirai à la vertu de Mad. de Merteuil qu'après avoir crevé ſix chevaux à lui faire ma cour."

Cette mauvaiſe plaiſanterie réuſſit, comme toutes celles qui tiennent à la médiſance; & pendant le rire qu'elle excitoit, Prévan reprit ſa place, & la converſation générale changea. Mais les deux comteſſes de B***, auprès de qui étoit notre incrédule, en firent avec lui leur converſation particuliere, qu'heureuſement je me trouvois à portée d'entendre.

Le défi de vous rendre ſenſible a été accepté; la parole de tout dire a été donnée;

née ; & de toutes celles qui ſe donneroient dans cette aventure, ce ſeroit ſurement la plus religieuſement gardée. Mais vous voilà bien avertie, & vous ſavez le proverbe.

Il me reſte à vous dire que ce Prévan, que vous ne connoiſſez pas, eſt infiniment aimable, & encore plus adroit. Que ſi quelquefois vous m'avez entendu dire le contraire, c'eſt ſeulement que je ne l'aime pas, que je me plais à contrarier ſes ſuccès, & que je n'ignore pas de quel poids eſt mon ſuffrage auprès d'une trentaine de nos femmes les plus à la mode.

En effet, je l'ai empêché long-tems, par ce moyen, de paroître ſur ce que nous appellons le grand théâtre ; & il faiſoit des prodiges, ſans en avoir plus de réputation. Mais l'éclat de ſa triplé aventure, en fixant les yeux ſur lui, lui a donné cette confiance qui lui manquoit juſques là, & l'a rendu vraiment redoutable. C'eſt enfin aujourd'hui le ſeul homme, peut-être, que je craindrois de rencontrer ſur mon chemin ; &, votre intérêt à part, vous me rendrez un vrai ſervice de lui donner quelque ridicule, chemin faiſant. Je le laiſſe en bonnes mains; & j'ai l'eſpoir qu'à mon retour ce ſera un homme noyé.

Je vous promets, en revanche, de mener à bien l'aventure de votre pupille, & de

m'occuper d'elle autant que de ma belle prude.

Celle-ci vient de m'envoyer un projet de capitulation. Toute ſa lettre annonce le deſir d'être trompée. Il eſt impoſſible d'en offrir un moyen plus commode & auſſi plus uſé. Elle veut que je ſois *ſon ami*. Mais moi, qui aime les méthodes nouvelles & difficiles, je ne prétends pas l'en tenir quitte à ſi bon marché; & aſſurément je n'aurai pas pris tant de peine auprès d'elle, pour terminer par une ſéduction ordinaire.

Mon projet, au contraire, eſt qu'elle ſente, qu'elle ſente bien la valeur & l'étendue de chacun des ſacrifices qu'elle me fera; de ne pas la conduire ſi vîte que le remords ne puiſſe la ſuivre; de faire expirer ſa vertu dans une lente agonie; de la fixer ſans ceſſe ſur ce déſolant ſpectacle; & de ne lui accorder le bonheur de m'avoir dans ſes bras, qu'après l'avoir forcée à n'en plus diſſimuler le deſir. Au fait, je vaux bien peu, ſi je ne vaux pas la peine d'être demandé. Et puis-je me venger moins d'une femme hautaine, qui ſemble rougir d'avouer qu'elle adore?

J'ai donc refuſé la précieuſe amitié, & m'en ſuis tenu à mon titre d'amant. Comme je ne me diſſimule point que ce titre, qui ne paroît d'abord qu'une diſpute de mots, eſt pourtant d'une importance réelle à obtenir,

obtenir, j'ai mis beaucoup de ſoins à ma lettre, & j'ai tâché d'y répandre ce déſordre qui peut ſeul peindre le ſentiment. J'ai enfin déraiſonné le plus qu'il m'a été poſſible : car ſans déraiſonnement, point de tendreſſe ; & c'eſt, je crois, par cette raiſon que les femmes nous ſont ſi ſupérieures dans les lettres d'amour.

J'ai fini la mienne par une cajolerie, & c'eſt encore une ſuite de mes profondes obſervations. Après que le cœur d'une femme a été exercé quelque tems, il a beſoin de repos ; & j'ai remarqué qu'une cajolerie étoit, pour toutes, l'oreiller le plus doux à leur offrir.

Adieu, ma belle amie. Je pars demain. Si vous avez des ordres à me donner pour la comteſſe de ***, je m'arrêterai chez elle, au moins pour dîner. Je ſuis fâchée de partir ſans vous voir. Faites-moi paſſer vos ſublimes inſtructions, & aidez-moi de vos ſages conſeils dans ce moment déciſif.

Sur-tout, défendez-vous de Prévan ; & puiſſe-je un jour vous dédommager de ce ſacrifice ! Adieu.

De . . . ce 11 *Septembre*, 17 . . .

LETTRE LXXI.

Du vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

MON étourdi de chaſſeur n'a-t-il pas laiſſé mon porte-feuille à Paris ! Les lettres de ma belle, celles de Danceny pour la petite Volanges, tout eſt reſté, & j'ai beſoin de tout. Il va partir pour réparer ſa ſottiſe ; & tandis qu'il ſelle ſon cheval, je vous raconterai mon hiſtoire de cette nuit : car je vous prie de croire que je ne perds pas mon tems.

L'aventure, par elle-même, eſt bien peu de choſe ; ce n'eſt qu'un réchauffé avec la vicomteſſe de M..... mais elle m'a intereſſé par les détails. Je ſuis bien aiſe d'ailleurs de vous faire voir que, ſi j'ai le talent de perdre les femmes, je n'ai pas moins, quand je veux, celui de les ſauver. Le parti le plus difficile ou le plus gai, eſt toujours celui que je prends ; & je ne me reproche pas une bonne action, pourvu qu'elle m'exerce ou m'amuſe.

J'ai donc trouvé la vicomteſſe ici ; & comme elle joignoit ſes inſtances aux perſécutions qu'on me faiſoit pour paſſer la nuit au château : " Eh bien ! j'y conſens," lui

lui dis-je, " à condition que je la paſſerai avec vous." " Cela m'eſt impoſſible," me répondit-elle, " Vreſſac eſt ici." Juſques là je n'avois cru que lui dire une honnêteté : mais ce mot d'impoſſible me révolta comme de coutume. Je me ſentis humilié d'être ſacrifié à Vreſſac, & je réſolus de ne le pas ſouffrir : j'inſiſtai donc.

Les circonſtances ne m'étoient pas favorables. Ce Vreſſac a eu la gaucherie de donner de l'ombrage au vicomte ; en ſorte que la vicomteſſe ne peut plus le recevoir chez elle : & ce voyage chez la bonne comteſſe avoit été concerté entre eux, pour tâcher d'y dérober quelques nuits. Le vicomte avoit même d'abord montré de l'humeur d'y rencontrer Vreſſac ; mais comme il eſt encore plus chaſſeur que jaloux, il n'en eſt pas moins reſté : & la comteſſe, toujours telle que vous la connoiſſez, après avoir logé la femme dans le grand corridor, a mis le mari d'un côté & l'amant de l'autre, & les a laiſſés s'arranger entr'eux. Le mauvais deſtin de tous deux a voulu que je fuſſe logé vis-à-vis.

Ce jour-là même, c'eſt-à-dire hier, Vreſſac qui, comme vous pouvez croire, cajole le vicomte, chaſſoit avec lui, malgré ſon peu de goût pour la chaſſe, & comptoit bien ſe conſoler la nuit, entre les bras de

la

la femme, de l'ennui que le mari lui cauſoit tout le jour : mais moi, je jugeai qu'il auroit beſoin de repos, & je m'occupai des moyens de décider ſa maîtreſſe à lui laiſſer le tems d'en prendre.

Je réuſſis, & j'obtins qu'elle lui feroit une querelle de cette même partie de chaſſe, à laquelle, bien évidemment, il n'avoit conſenti que pour elle. On ne pouvoit prendre un plus mauvais prétexte : mais nulle femme n'a mieux que la vicomteſſe, ce talent commun à toutes, de mettre l'humeur à la place de la raiſon, & de n'être jamais ſi difficile à appaiſer que quand elle a tort. Le moment d'ailleurs n'étoit pas commode pour les explications ; & ne voulant qu'une nuit, je conſentois qu'ils ſe raccommodaſſent le lendemain.

Vreſſac fut donc boudé à ſon retour. Il voulut en demander la cauſe, on le querella. Il eſſaya de ſe juſtifier ; le mari, qui étoit préſent, ſervit de prétexte pour rompre la converſation ; il tenta enfin de profiter d'un moment où le mari étoit abſent, pour demander qu'on voulût bien l'entendre le ſoir : ce fut alors que la vicomteſſe devint ſublime. Elle s'indigna contre l'audace des hommes qui, parce qu'ils ont éprouvé les bontés d'une femme, croient avoir le droit d'en abuſer encore, même alors qu'elle a à ſe plaindre d'eux ; & ayant changé de theſe par cette adreſſe, elle

elle parla si bien délicatesse & sentiment, que Vressac resta muet & confus, & que moi-même je fus tenté de croire qu'elle avoit raison : car vous saurez que, comme ami de tous deux, j'étois en tiers dans cette conversation.

Enfin, elle déclara positivement qu'elle n'ajouteroit pas les fatigues de l'amour à celles de la chasse, & qu'elle se reprocheroit de troubler d'aussi doux plaisirs. Le mari rentra. Le désolé Vressac, qui n'avoit plus la liberté de répondre, s'adressa à moi, & après m'avoir fort longuement conté ses raisons, que je savois aussi bien que lui, il me pria de parler à la vicomtesse, & je le lui promis. Je lui parlai en effet ; mais ce fut pour la remercier, & convenir avec elle de l'heure & des moyens de notre rendez-vous.

Elle me dit que, logée entre son mari & son amant, elle avoit trouvé plus prudent d'aller chez Vressac, que de le recevoir dans son appartement ; & que, puisque je logeois vis-à-vis d'elle, elle croyoit plus sûr aussi de venir chez moi ; qu'elle s'y rendroit aussi-tôt que sa femme-de-chambre l'auroit laissée seule ; que je n'avois qu'à tenir ma porte entr'ouverte, & l'attendre.

Tout s'exécuta comme nous en étions convenus, & elle arriva chez moi, vers une heure du matin,

Dans

Dans le ſimple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil (*a*).

Comme je n'ai point de vanité, je ne m'arrête pas aux détails de la nuit : mais vous me connoiſſez, & j'ai été content de moi.

Au point du jour, il a fallu ſe ſéparer. C'eſt ici que l'intérêt commence. L'étourdie avoit cru laiſſer ſa porte entr'ouverte : nous la trouvâmes fermée, & la clef étoit reſtée en dedans : vous n'avez pas d'idée de l'expreſſion de déſeſpoir avec laquelle la vicomteſſe me dit auſſi-tôt : " Ah, je ſuis perdue !" Il faut convenir qu'il eût été plaiſant de la laiſſer dans cette ſituation : mais pouvois-je ſouffrir qu'une femme fût perdue pour moi, ſans l'être par moi ? Et devois-je, comme le commun des hommes, me laiſſer maîtriſer par les circonſtances ? Il falloit donc trouver un moyen. Qu'euſſiez-vous fait, ma belle amie ? Voici ma conduite, & elle a réuſſi.

J'eûs bientôt reconnu que la porte en queſtion pouvoit s'enfoncer, en ſe permettant de faire beaucoup de bruit. J'obtins donc de la vicomteſſe, non ſans peine, qu'elle jeteroit des cris perçans & d'effroi, comme *au voleur*, *à l'aſſaſſin*, &c. &c. Et nous convînmes qu'au premier cri, j'enfoncerois la porte, & qu'elle courroit à

(*a*) RACINE, tragédie de *Britannicus*.

ſon

son lit. Vous ne sauriez croire combien il fallut de tems pour la décider, même après qu'elle eut consenti. Il fallut pourtant finir par-là, & au premier coup de pied la porte céda.

La vicomtesse fit bien de ne pas perdre de tems, car au même instant, le vicomte & Vressac furent dans le corridor, & la femme-de-chambre accourut aussi à la chambre de sa maîtresse.

J'étois seul de sang-froid, & j'en profitai pour aller eteindre une veilleuse qui brûloit encore, & la renverser par terre; car vous jugez combien il eût été ridicule de feindre cette terreur panique, en ayant de la lumiere dans sa chambre. Je querrellai ensuite le mari & l'amant sur leur sommeil léthargique, en les assurant que les cris auxquels j'étois accouru, & mes efforts pour enfoncer la porte, avoient duré au moins cinq minutes.

La vicomtesse, qui avoit retrouvé son courage dans son lit, me seconda assez bien, & jura ses grand dieux qu'il y avoit un voleur dans son appartement; elle protesta avec plus de sincérité, que de la vie elle n'avoit eu tant de peur. Nous cherchions par-tout, & nous ne trouvions rien, lorsque je fis appercevoir la veilleuse renversée, & conclus que, sans doute, un rat avoit causé le dommage & la frayeur. Mon avis passa tout d'une voix, & après quelques plaisanteries rebattues sur les rats, le vicomte s'en

alla le premier regagner ſa chambre & ſon lit, en priant ſa femme d'avoir à l'avenir des rats plus tranquilles.

Vraſſac, reſté ſeul avec nous, s'approcha de la vicomteſſe pour lui dire tendrement que c'étoit une vengeance de l'amour; à quoi elle repondit en me regardant: "Il étoit donc bien en colere, car il s'eſt beaucoup vengé; mais," ajouta-t-elle, "je ſuis rendue de fatigue, & je veux dormir."

J'étois dans un moment de bonté; en conſéquence, avant de nous ſéparer, je plaidai la cauſe de Vreſſac, & j'amenai le racommodement. Les deux amans s'embraſsèrent, & je fus à mon tour embraſſé par tous deux. Je ne me ſouciois plus des baiſers de la vicomteſſe; mais j'avoue que celui de Vraſſac me fit plaiſir. Nous ſortîmes enſemble; & après avoir reçu ſes longs remerciemens, nous allâmes chacun nous remettre au lit.

Si vous trouvez cette hiſtoire plaiſante, je ne vous en demande pas le ſecret. A préſent que je m'en ſuis amuſé, il eſt juſte que le public ait ſon tour. Pour le moment je ne parle que de l'hiſtoire; peut-être bientôt en dirons-nous autant de l'héroïne.

Adieu. Il y a une heure que mon chaſſeur attend; je ne prends plus que le moment de vous embraſſer, & de vous recommander ſurtout de vous garder de Prévan.

Du chateau de ce . . . 13 Septembre, 17 . . .

LETTRE

LETTRE LXXII.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

(Remiſe ſeulement le 14.)

OMA Cécile ! que j'envie le ſort de Valmont ! Demain il vous verra. C'eſt lui qui vous remettra cette lettre ; & moi, languiſſant loin de vous, je traînerai ma pénible exiſtence entre les regrets & le malheur. Mon amie, ma tendre amie, plaignez-moi de mes maux ; ſur-tout plaignez-moi des vôtres ; c'eſt contre eux que le courage m'abandonne.

Qu'il m'eſt affreux de cauſer votre malheur ! Sans moi, vous ſeriez heureuſe & tranquille ! Me pardonnez-vous ? Dites, ah ! dites, que vous me pardonnez ; dites-moi auſſi que vous m'aimois, que vous m'aimerez toujours. J'ai beſoin que vous me le repetiez. Ce n'eſt pas que j'en doute : mais il me ſemble que plus on en eſt ſûr, & plus il eſt doux de ſe l'entendre dire. Vous m'aimez, n'eſt-ce pas ? Oui, vous m'aimez de toute votre ame. Je n'oublie pas que c'eſt la dernière parole que je vous ai entendu prononcer. Comme je l'ai recueillie dans mon cœur ! Comme elle s'y eſt profondément gravée ! & avec quels tranſports le mien y a répondu !

Hélas ! dans ce moment de bonheur, j'étois loin de prévoir le ſort affreux qui nous

attendoit. Occupons-nous, ma Cécile, des moyens de l'adoucir. Si j'en crois mon ami, il ſuffira, pour y parvenir, que vous preniez en lui une confiance qu'il mérite.

J'ai été peiné, je l'avoue, de l'idée deſavantageuſe que vous paroiſſez avoir de lui. J'y ai reconnu les préventions de votre Maman : c'étoit pour m'y ſoumettre que j'avois négligé depuis quelque tems cet homme vraiment aimable, qui, aujourd'hui, fait tout pour moi : qui, enfin, travaille à nous réunir lorſque votre Maman nous a ſéparés. Je vous en conjure, ma chere amie, voyez-le d'un œil plus favorable. Songez qu'il eſt mon ami, qu'il veut être le vôtre, qu'il peut me rendre le bonheur de vous voir. Si ces raiſons ne vous ramenent pas, ma Cécile, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime, vous ne m'aimez plus autant que vous m'aimiez. Ah, ſi jamais vous deviez m'aimer moins !... Mais non, le cœur de ma Cécile eſt à moi, il y eſt pour la vie ; & ſi j'ai à craindre les peines d'un amour malheureux, ſa conſtance au moins me ſauvera les tourmens d'un amour trahi.

Adieu, ma charmante amie ; n'oubliez pas que je ſouffre, & qu'il ne tient qu'à vous de me rendre heureux, parfaitement heureux. Ecoutez le vœu de mon cœur, & recevez les plus tendres baiſers de l'amour.

Paris, ce 11 *Septembre*, 17.....

LETTRE

LETTRE LXXIII.

Le vicomte de Valmont à Cécile Volanges.

(Jointe à la précédente.)

L'AMI qui vous ſert a ſu que vous n'aviez rien de ce qu'il vous falloit pour écrire, & il y a déjà pourvu. Vous trouverez dans l'antichambre de l'appartement que vous occupez, ſous la grande armoire à main gauche, une proviſion de papier, de plumes, & d'encre, qu'il renouvellera quand vous voudrez, & qu'il lui ſemble que vous pouvez laiſſer à cette même place, ſi vous n'en trouvez pas de plus ſûre.

Il vous demande de ne pas vous offenſer, s'il a l'air de ne faire aucune attention à vous dans le cercle, & de ne vous y regarder que comme un enfant. Cette conduite lui paroît neceſſaire pour inſpirer la ſecurité dont il a beſoin, & pouvoir travailler plus efficacement au bonheur de ſon ami & au vôtre. Il tâchera de faire naître les occaſions de vous parler, quand il aura quelque choſe à vous apprendre ou à vous remettre; & il eſpere y parvenir, ſi vous mettez du zele à le ſeconder.

Il vous conſeille auſſi de lui rendre à meſure les lettres que vous aurez reçus, afin de riſquer moins de vous compromettre.

Il finit par vous assurer que si vous voulez lui donner votre confiance, il mettra tous ses soins à adoucir la persécution qu'une mère trop cruelle fait éprouver à deux personnes, dont l'une est déjà son meilleure ami & l'autre lui paroît mériter l'intérêt le plus tendre.

Au château de...ce 14 Septembre, 17...

LETTRE LXXIV.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

EH, depuis quand, mon ami, vous effrayez-vous si facilement! Ce Prévan est donc bien redoutable! Mais voyez combien je suis simple & modeste! Je l'ai rencontré souvent, ce superbe vainqueur; à peine l'avois-je regardé? Il ne falloit pas moins que votre lettre pour m'y faire faire attention. J'ai réparé mon injustice hier. Il étoit à l'opéra, presque vis-à-vis de moi, & je m'en suis occupée. Il est joli au moins, mais très-joli; des traits fins & délicats! Il doit gagner à être vu de près. Et vous dites qu'il veut m'avoir. Assurément il me fera honneur & plaisir. Sérieusement, j'en ai fantaisie, & je vous confie ici que j'ai fait le

les premieres démarches. Je ne ſait pas ſi elles reuſſiront. Voilà le fait :

Il étoit à deux pas de moi, à la ſortie de l'opéra, & j'ai donné très-haut rendez-vous à la marquiſe de... pour ſouper le Vendredi chez la maréchale. C'eſt, je crois, la ſeule maiſon où je peux le rencontrer. Je ne doute pas qu'il ne m'ait entendue ... Si l'ingrat alloit n'y pas venir ! Mais, dites-moi donc, croyez-vous qu'il y vienne ? Savez-vous que s'il n'y vient pas, j'aurai de l'humeur toute la ſoirée ? Vous voyez qu'il ne trouvera pas tant de difficulté *à me ſuivre* ; & ce qui vous étonnera davantage, c'eſt qu'il en trouvera moins encore *à me plaire*. Il veut, dit-il, crever ſix chevaux à me faire ſa cour ! Oh je ſauvrai la vie à ces chevaux-là. Je n'aurai jamais la patience d'attendre ſi long-tems. Vous ſavez qu'il n'eſt pas dans mes principes de faire languir, quand une fois je ſuis décidée, & je le ſuis pour lui.

Oh çà, convenez qu'il y a plaiſir à me parler raiſon ! votre *avis important* n'a-t-il pas un grand ſuccès ? Mais que voulez-vous ? je végete depuis ſi long-tems ! Il y a plus de ſix ſemaines que je ne me ſuis pas permis une gaieté. Celle-là ſe preſente ; puis-je me la refuſer ? le ſujet n'en vaut-il pas la peine ? en eſt-il de plus agréable, dans quelque ſens que vous preniez ce mot ?

Vous-même, vous êtes forcé de lui rendre juſtice ; vous faites plus que le louer, vous

en

en êtes jaloux. Eh bien ! je m'établis juge entre vous deux : mais d'abord, il faut s'inſtruire, & c'eſt ce que je veux faire. Je ſerai juge intègre, & vous ſerez péſés tous deux dans la même balance. Pour vous, j'ai déjà vos mémoirs, & votre affaire eſt parfaitement inſtruite. N'eſt-il pas juſte que je m'occupe à preſent de votre adverſaire ? Allons, executez-vous de bonne grâce : & pour commencer apprenez-moi, je vous prie, quelle eſt cette triple aventure dont il eſt le héros. Vous m'en parlez comme ſi je ne connoiſſois autre choſe, & je n'en ſais pas le premier mot. Apparemment elle ſe ſera paſſée pendant mon voyage à Genève, & votre jalouſie vous aura empêché de me l'écrire. Réparez cette faute au plus tôt ; ſongez que *rien de ce qui l'intéreſſe ne m'eſt étranger*. Il me ſemble bien qu'on en parloit encore à mon retour : mais j'étois occupée d'autre choſe, & j'écoute rarement en ce genre tout ce qui n'eſt pas du jour ou de la veille.

Quand ce que je vous demande vous contrarieroit un peu, n'eſt-ce pas le moindre prix que vous deviez aux ſoins que je me ſuis donnés pour vous ? ne ſont-ce pas eux qui vous ont rapproché de votre préſidente, quand vos ſottiſes vous en avoient éloigné ? N'eſt-ce pas encore moi qui ai remis entre vos mains de quoi vous venger du zele amer de Mad. de Volanges ? Vous

vous

vous êtes plaint ſi ſouvent du tems que vous perdiez à aller chercher vos aventures ! A préſent vous les avez ſous la main. L'amour, la haine, vous n'avez qu'à choiſir, tout couche ſous le même toit ! & vous pouvez, doublant votre exiſtence, careſſer d'une main & frapper de l'autre.

C'eſt même encore à moi que vous devez l'aventure de la vicomteſſe. J'en ſuis aſſez contente : mais, comme vous dites, il faut qu'on en parle ; car, ſi l'occaſion a pu vous engager, comme je le conçois, à préférer pour le moment le myſtere à l'éclat, il faut convenir pourtant que cette femme ne méritoit pas un procédé ſi honnête.

J'ai d'ailleurs à m'en plaindre. Le chevalier de Belleroche la trouve plus jolie que je ne voudrois, &, par beaucoup de raiſons, je ſerai bien aiſe d'avoir un prétexte pour rompre avec elle : or, il n'en eſt pas de plus commode que d'avoir à dire, on ne peut plus voir cette femme-là.

Adieu, vicomte ; ſongez que, placé où vous êtes, le tems eſt précieux : je vais employer le mien à m'occuper du bonheur de Prévan.

Paris, ce 15 Septembre, 17....

LETTRE

LETTRE LXXV.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Nota. . . . Dans cette lettre, Cécile Volanges rend compte avec le plus grand détail de tout ce qui eſt relatif à elle dans les événemens que le lecteur a vus à la lettre LIX & ſuivantes. On a cru devoir ſupprimer cette répétition. Elle parle enfin du vicomte de Valmont, & elle s'exprime ainſi :

. . . . JE t'aſſure que c'eſt un homme bien extraordinaire. Maman en dit beaucoup de mal ; mais le chevalier Danceny en dit beaucoup de bien, & je crois que c'eſt lui qui a raiſon. Je n'ai jamais vu d'homme auſſi adroit. Quand il m'a rendu la lettre de Danceny, c'étoit au milieu de tout le monde, & perſonne n'en a rien vu. Il eſt vrai que j'ai eu bien peur, parce que je n'étois prévenue de rien : mais à préſent je m'y attendrai. J'ai déjà fort bien compris comment il vouloit que je fiſſe pour lui remettre ma réponſe. Il eſt bien facile de s'entendre avec lui, car il a un regard qui dit tout ce qu'il veut. Je ne ſais pas comment il fait ; il me diſoit, dans je billet dont je t'ai parlé, qu'il n'auroit pas l'air de s'occuper de moi devant Maman : en effet, on

diroit

diroit toujours qu'il n'y ſonge pas; & pourtant toutes le fois que je cherche ſes yeux, je ſuis ſûre de les rencontrer tout de ſuite.

Il y a ici une bonne amie de Maman, que je ne connoiſſois pas, qui a auſſi l'air de ne guere aimer M. de Valmont, quoiqu'il ait bien des attentions pour elle. J'ai peur qu'il ne s'ennuie bientôt de la vie qu'on mene ici, & qu'il ne s'en retourne à Paris; cela ſeroit bien fâcheux. Il faut qu'il ait bien bon cœur d'être venu exprès pour rendre ſervice à ſon ami & à moi! Je voudrois bien lui en témoigner ma reconnoiſſance: mais je ne ſais comment faire pour lui parler; & quand j'en trouverois l'occaſion, je ſerois ſi honteuſe, que je ne ſaurois peut-être que lui dire.

Il n'y a que madame de Merteuil avec qui je parle librement, quand je parle de mon amour. Peut-être même qu'avec toi, à qui je dis tout, ſi c'étoit en cauſant, je ſerois embarraſſée. Avec Danceny lui-même, j'ai ſouvent ſenti, comme malgré moi, une certaine crainte qui m'empêchoit de lui dire tout ce que je penſois. Je me le reproche bien à préſent, & je donnerois tout au monde pour trouver le moment de lui dire une fois, une ſeule fois, combien je l'aime. M. de Valmont lui a promis, que, ſi je me laiſſois conduire, il nous procureroit l'occaſion de nous revoir. Je ferai bien aſſez ce qu'il

voudra ; mais je ne peux pas concevoir que cela ſoit poſſible.

Adieu, ma bonne amie. Je n'ai plus de place (*a*).

Du château de . . . ce 14 Septembre, 17..

LETTRE LXXVI.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

OU votre lettre eſt un perſifflage que je n'ai pas compris ; ou vous étiez, en me l'écrivant, dans un délire très-dangereux. Si je vous connoiſſois moins, ma belle amie, je ſerois vraiment très-effrayé ; & quoi que vous en puiſſiez dire, je ne m'effraierois pas trop facilement.

J'ai beau vous lire & vous relire, je n'en ſuis pas plus avancé ; car, de prendre votre lettre dans le ſens naturel qu'elle préſente, il n'y a pas moyen. Qu'avez-vous donc voulu dire ?

Eſt-ce ſeulement qu'il étoit inutile de ſe donner tant de ſoins contre un ennemi ſi

(*a*) Mlle. de Volanges ayant peu de tems après changé de confidente, comme on le verra par la ſuite de ces Lettres, on ne trouvera plus dans ce recueil aucune de celles qu'elle a continuée d'écrire à ſon amie du couvent : elles n'apprendroient rien au lecteur.

peu redoutable ? Mais dans ce cas, vous pourriez avoir tort. Prévan eſt réellement aimable ; il eſt plus que vous ne le croyez ; il a ſur-tout le talent très-utile d'occuper beaucoup de ſon amour par l'adreſſe qu'il a d'en parler dans le cercle & devant tout le monde, en ſe ſervant de la première converſation qu'il trouve. Il eſt peu femmes qui ſe ſauvent alors du piege d'y répondre, parce que toutes ayant des prétentions à la fineſſe, aucune ne veut perdre l'occaſion d'en montrer. Or, vous ſavez aſſez que femme qui conſent à parler d'amour, finit bientôt par en prendre, ou au moins par ſe conduire comme ſi elle en avoit. Il gagne encore à cette methode qu'il a réellement perfectionné, d'appeler ſouvent les femmes elles-mêmes en témoignage de leur défaite ; & cela, je vous en parle pour l'avoir vu.

Je n'étois dans le ſecret que de la ſeconde main ; car jamais je n'ai été lié avec Prévan : mais enfin nous y étions ſix ; & la comteſſe de P...., tout en ſe croyant bien fine, & ayant l'air, en effet, pour tout ce qui n'étoit pas inſtruit, de tenir une converſation générale, nous raconta dans le plus grand détail, & comme quoi elle s'étoit rendue à Prévan, & tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux. Elle faiſoit ce récit avec une telle ſécurité, qu'elle ne fut pas même troublée par un ſourire qui nous prit à tous ſix en

même tems; & je me ſouviendrai toujours qu'un de nous ayant voulu, pour s'excuſer, feindre de douter de ce qu'elle diſoit ou plutôt de ce qu'elle avoit l'air de dire, elle répondit gravement qu'à coup ſûr nous n'étions aucun auſſi bien inſtruits qu'elle; & elle ne craignit pas même de s'addreſſer à Prévan, pour lui demander ſi elle s'étoit trompée d'un mot.

J'ai donc pu croire cet homme dangereux pour tout le monde: mais pour vous, marquiſe, ne ſuffiſoit-il pas qu'il fût *joli*, *très-joli*, comme vous le dites vous-même? ou qu'il vous fît *une de ces attaques que vous vous plaiſez quelquefois à récompenſer, ſans autre motif que de les trouver bien faites*, ou que vous euſſiez trouvé plaiſant de vous rendre par une raiſon quelconque? ou....que ſais-je? puis-je deviner les mille & mille caprices qui gouvernent la tête d'une femme, & par qui ſeuls vous tenez encore à votre ſexe? A préſent que vous êtes avertie du danger, je ne doute pas que vous ne vous en ſauviez facilement: mais pourtant falloit-il vous avertir? Je reviens donc à mon texte, qu'avez-vous voulu dire?

Si ce n'eſt qu'un perſifflage ſur Prévan, outre qu'il eſt bien long, ce n'étoit pas vis-à-vis de moi qu'il étoit utile; c'eſt dans le monde qu'il faut lui donner quelque bon ridicule, & je vous renouvelle ma priere à ce ſujet.

Ah,

Ah, je crois tenir le mot de l'énigme! Votre lettre eſt une prophétie, non de ce que vous ferez, mais de ce qu'il vous croira prête à faire au moment de la chûte que vous lui préparez. J'approuve aſſez ce projet; il exige pourtant de grands ménagemens. Vous ſavez, comme moi, que, pour l'effet public, avoir un homme ou recevoir ſes ſoins, eſt abſolument la même choſe, à moins que cet homme ne ſoit un ſot; & Prévan ne l'eſt pas, à beaucoup près. S'il peut gagner ſeulement une apparence, il ſe vantera, & tout ſera dit. Les ſots y croiront, les méchans auront l'air d'y croire: quelles ſeront vos reſſources! Tenez, j'ai peur. Ce n'eſt pas que je doute de votre adreſſe: mais ce ſont les bons nageurs qui ſe noient.

Je ne me crois pas plus bête qu'un autre: des moyens de déſhonorer une femme, j'en ai trouvé cent, j'en ai trouvé mille; mais quand je me ſuis occupé de chercher comment elle pourroit s'en ſauver, je n'en ai jamais vu la poſſibilité. Vous-même, ma belle amie, dont la conduite eſt un chef-d'œvre, cent fois j'ai cru vous voir plus de bonheur que de bien joué.

Mais après tout, je cherche peut-être une raiſon à ce qui n'en a point. J'admire comment, depuis une heure, je traite ſerieuſement ce qui n'eſt à coup ſûr qu'une plaiſanterie de votre part. Vous allez vous moquer

de moi! Eh bien, ſoit; mais dépêchez-vous, & parlons d'autre choſe. D'autre choſe! je me trompe, c'eſt toujours de la même; toujours des femmes à avoir ou à perdre, & ſouvent tous les deux.

J'ai ici, comme vous l'avez fort bien remarqué, de quoi m'exercer dans les deux genres; mais non pas avec la même facilité. Je prévois que la vengeance ira plus vîte que l'amour. La petite Volanges eſt rendue, j'en réponds; elle ne dépend plus que de l'occaſion, & je me charge de la faire naître. Mais il n'en eſt pas de même de Mad. de Tourvel: cette femme eſt déſolante, je ne la conçois pas; j'ai cent preuves de ſon amour, mais j'en ai mille de ſa réſiſtance; & en vérité, je crains qu'elle ne m'échappe.

Le premier effet qu'avoit produit mon retour, me faiſoit eſpérer davantage. Vous devinez que je voulois en juger par moi-même; & pour m'aſſurer de voir les premiers mouvemens, je ne m'étois fait préceder par perſonne, & j'avois calculé ma route pour arriver pendant qu'on ſeroit à table. En effet, je tombai des nues, comme une divinité d'opéra qui vient faire un dénouement.

Ayant fait aſſez de bruit en entrant pour fixer les regards ſur moi, je pus voir du même coup d'œil la joie de ma vieille tante, le dépit de Mad. de Volanges, & le plaiſir décontenancé

décontenancé de ſa fille. Ma belle, par la place qu'elle occupoit, tournoit le dos à la porte. Occupée dans ce moment à couper quelque choſe, elle ne tourna ſeulement pas la tête : mais j'addreſſai la parole à Mad. de Roſemonde ; & au premier mot, la ſenſible dévote ayant reconnu ma voix, il lui échappa un cri, dans lequel je crus reconnoître plus d'amour que de ſurpriſe & d'effroi. Je m'étois alors aſſez avancé pour voir ſa figure : le tumulte de ſon ame, le combat de ſes idées & de ſes ſentimens, s'y peignirent de vingt façons différentes. Je me mis à table à côté d'elle ; elle ne ſavoit exactement rien de ce qu'elle faſoit ni de ce qu'elle diſoit. Elle eſſaya de continuer de manger ; il n'y eut pas moyen : enfin, moins d'un quart-d'heure après, ſon embarras & ſon plaiſir devenant plus forts qu'elle, elle n'imagina rien de mieux que de demander permiſſion de ſortir de table, & elle ſe ſauva dans le parc, ſous le prétexte d'avoir beſoin de prendre l'air. Mad. de Volanges voulut l'accompagner ; la tendre prude ne le permit pas ; trop heureuſe, ſans doute de trouver un prétexte pour être ſeule, & ſe livrer ſans contrainte à la douce émotion de ſon cœur.

J'abrégeai le diner le plus qu'il me fut poſſible. A peine avoit-on ſervi le deſſert, que l'infernale Volanges, preſſée aparemment du beſoin de me nuire, ſe leva de ſa

place, pour aller trouver la charmante malade : mais j'avois prévu ce projet, & je le traverſai. Je feignis donc de prendre ce mouvement particulier pour le mouvement général ; & m'étant levé en même-tems, la petite Volanges & le curé du lieu ſe laiſſerent entraîner par ce double exemple : en ſorte que Mad. de Roſemonde ſe trouva ſeule à table avec le vieux commandeur de T.... & tous deux prirent auſſi le parti d'en ſortir. Nous allâmes donc tous rejoindre ma belle, que nous trouvâmes dans le boſquet près du château ; & comme elle avoit beſoin de ſolitude & non de promenade, elle aima autant revenir avec nous, que nous faire reſter avec elle.

Dès que je fus aſſuré que madame de Volanges n'auroit pas l'occaſion de lui parler ſeule, je ſongeai à exécuter vos ordres, & je m'occupai des intérêts de votre pupille. Auſſi-tôt après le café, je montai chez moi, & j'entrai auſſi chez les autres, pour reconnoître le terrein ; je fis mes diſpoſitions pour aſſurer la correſpondance de la petite : & après ce premier bienfait, j'écrivis un mot pour l'en inſtruire, & lui demander ſa confiance ; je joignis mon billet à la lettre de Danceny. Je reviens au ſallon. J'y trouvai ma belle établie ſur une chaiſe longue & dans un abandon délicieux.

Ce ſpectacle, en éveillant mes deſirs, animai mes regards : je ſentis qu'ils devoient

être

être tendres & preſſans, & je me plaçai de maniere à pouvoir en faire uſage. Leur premier effet fut de faire baiſſer les grands yeux modeſtes de la céleſte prude. Je conſidérai quelque tems cette figure angelique ; puis, parcourant toute ſa perſonne, je m'amuſois à deviner les contours & les formes à travers un vêtement léger, mais toujours importun. Après être deſcendu de la tête aux pieds, je remontois des pieds à la tête. . . . . Ma belle amie, le doux regard étoit fixé ſur moi : ſur-le-champ il ſe baiſſa de nouveau ; mais voulant en favoriſer le retour, je détournai mes yeux. Alors s'établit entre nous cette convention tacite, premier traité de l'amour timide, qui, pour ſatisfaire le beſoin mutuel de ſe voir, permet aux regards de ſe ſuccéder, en attendant qu'ils ſe confondent.

Perſuadé que ce nouveau plaiſir occupoit ma belle toute entiere, je me chargeai de veiller à notre commune ſûreté ; mais après m'être aſſuré qu'une converſation aſſez vive nous ſauvoit des remarques du cercle, je tâchai d'obtenir de ſes yeux qu'ils parlaſſant franchement leur langage. Pour cela, je ſurpris d'abord quelques regards, mais avec tant de réſerve que la modeſtie n'en pouvoit être alarmée ; & pour mettre la timide perſonne plus à ſon aiſe, je paroiſſois moi-même auſſi embarraſſé qu'elle. Peu à peu nos yeux, accoutumés à ſe rencontrer

contrer, se fixerent plus long-tems ; enfin ils ne se quitterent plus, & j'apperçus dans les siens cette douce langueur, signal heureux de l'amour & du desir : mais ce ne fut qu'un moment ; & bientôt revenue à elle-même, elle changea, non sans quelque honte, son maintien & son regard.

Ne voulant pas qu'elle pût douter que j'eusse remarqué ses divers mouvemens, je me levai avec vivacité, en lui demandant, avec l'air de l'effroi, si elle se trouvoit mal. Aussi-tôt tout le monde vint l'entourer. Je les laissai tous passer devant moi ; & comme la petite Volanges, qui travailloit à la tapisserie auprès d'une fenêtre, eut besoin de quelque tems pour quitter son métier, je saisis ce moment pour lui remettre la lettre de Danceny.

J'étois un peu loin d'elle : je jetai l'épître sur ses genoux. Elle ne savoit en vérité qu'en faire. Vous auriez trop ri de son air de surprise & d'embarras ; pourtant je ne riois point, car je craignois que tant de gaucherie ne nous trahît. Mais un coup-d'œil & un geste fortement prononcés lui firent enfin comprendre qu'il falloit mettre le paquet dans sa poche.

Le reste de la journée n'eut rien d'intéressant. Ce qui s'est passé depuis amenera peut-être des événemens dont vous serez contente, au moins pour ce qui regarde votre pupille ; mais il vaut mieux employer son

ſon tems à exécuter ſes projets qu'à les raconter. Voilà d'ailleurs la huitieme page que j'écris, & j'en ſuis fatigué: ainſi, adieu.

Vous vous doutez bien, ſans que je vous le diſe, que la petite a répondu à Danceny (*a*). J'ai eu auſſi une réponſe de ma belle, à qui j'avois écrit le lendemain de mon arrivée. Je vous envoie les deux lettres. Vous les lirez, ou vous ne les lirez pas: car ce perpétuel rabachage, qui déjà ne m'amuſe pas trop, doit être bien inſipide pour toute perſonne déſintéreſſée.

Encore une fois, adieu. Je vous aime toujours beaucoup; mais, je vous en prie, ſi vous me reparlez de Prévan, faites en ſorte que je vous entende.

Du château. . . . ce 17 Septembre, 17. . .

LETTRE LXXVII.

Le vicomte de Valmont à la préſidente de Tourvel.

D'OU peut venir, madame, le ſoin cruel que vous mettez à me fuir? Comment ſe peut-il que l'empreſſement le plus tendre de ma part n'obtienne de la vôtre que des procédés qu'on ſe permettroit à peine envers l'homme dont on auroit le plus à ſe plaindre? Quoi!

(*a*) Cette Lettre ne s'eſt pas retrouvée.

Quoi ! l'amour me ramene à vos pieds ; & quand un heureux haſard me place à côté de vous, vous aimez mieux feindre une indiſpoſition, alarmer vos amis, que de conſentir à reſter près de moi ! Combien de fois hier n'avez-vous pas détourné vos yeux pour me priver de la faveur d'un regard ? Et ſi un ſeul inſtant j'ai pu y voir moins de ſévérité, ce moment a été ſi court, qu'il ſemble que vous ayez voulu moins m'en faire jouir, que me faire ſentir ce que je perdois à en être privé.

Ce n'eſt là, j'oſe le dire, ni le traitement que mérite l'amour, ni celui que peut ſe permettre l'amitié ; & toutefois, de ces deux ſentimens, vous ſavez ſi l'un m'anime, & j'étois, ce me ſemble, autoriſé à croire que vous ne vous refuſiez pas à l'autre. Cette amitié précieuſe, dont ſans doute vous m'avez cru digne, puiſque vous avez bien voulu me l'offrir, qu'ai-je donc fait pour l'avoir perdue depuis ? me ſerois-je nui par ma confiance, & me puniriez-vous de ma franchiſe ? ne craignez-vous pas au moins d'abuſer de l'une & de l'autre ? En effet n'eſt-ce pas dans le ſein de mon amie que j'ai dépoſé le ſecret de mon cœur ? n'eſt-ce pas vis-à-vis d'elle ſeule que j'ai pu me croire obligé de refuſer des conditions qu'il me ſuffiſoit d'accepter, pour me donner la facilité de ne les pas tenir, & peut-être celle d'en abuſer utilement ? Voudriez-vous, enfin,

par

par une rigueur ſi peu méritée, me forcer à croire qu'il n'eût fallu que vous tromper pour obtenir plus d'indulgence ?

Je ne me repens point d'une conduite que je vous devois, que je me devois à moi-même ; mais par quelle fatalité chaque action louable devient-elle pour moi le ſignal d'un malheur nouveau ?

C'eſt après avoir donné lieu au ſeul éloge que vous ayez encore daigné faire de ma conduite, qui j'ai eu, pour la premiere fois, à gémir du malheur de vous avoir déplu. C'eſt après vous avoir prouvé ma ſoumiſſion parfaite, en me privant du bonheur de vous voir, uniquement pour aſſurer votre délicateſſe, que vous avez voulu rompre toute correſpondance avec moi, m'ôter ce foible dédommagement d'un ſacrifice que vous aviez exigé, & me ravir juſqu'à l'amour, qui ſeul avoit pu vous en donner le droit. C'eſt, enfin, après vous avoir parlé avec une ſincérité que l'intérêt même de cet amour n'a pu affoiblir, que vous me fuyez aujourd'hui comme un ſéducteur dangereux, dont vous auriez reconnu la perfidie.

Ne vous laſſerez-vous donc jamais d'être injuſte ? Apprenez moi du moins quels nouveaux torts ont pu vous porter à tant de ſévérité, & ne refuſez pas de me dicter les ordres que vous voulez que je ſuive. Quand je m'engage à les exécuter, eſt-ce trop prétendre que de demander à les connoître ?

De . . . ce 15 Septembre, 17. . .

LETTRE

LETTRE LXXVIII.

La présidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

VOUS paroissez, monsieur, surpris de ma conduite, & peu s'en faut même que vous ne m'en demandiez compte, comme ayant le droit de la blâmer. J'avoue que je me serois cru plus autorisée que vous à m'étonner & à me plaindre; mais depuis le refus contenu dans votre derniere réponse, j'ai pris le parti de me renfermer dans une indifférence qui ne laisse plus lieu aux remarques ni aux reproches. Cependant, comme vous mes demandez des éclaircissemens, & que, graces au ciel, je ne sens rien en moi qui puisse m'empêcher de vous les donner, je veux bien entrer encore une fois en explication avec vous.

Qui liroit vos lettres, me croiroit injuste ou bizarre. Je crois mériter que personne n'ait cette idée de moi; il me semble surtout que vous étiez moins qu'un autre dans le cas de la prendre. Sans doute, vous avez senti qu'en nécessitant ma justification, vous me forciez à rappeller tout ce qui s'est passé entre nous. Apparemment vous avez cru n'avoir qu'à gagner à cet examen; comme

comme, de mon côté, je ne crois pas avoir à y perdre, au moins à vos yeux, je ne crains pas de m'y livrer. Peut-être eſt-ce, en effet, le ſeul moyen de connoître qui de nous deux a le droit de ſe plaindre de l'autre.

A compter, monſieur, du jour de votre arrivée dans ce château, vous avouerez, je crois, qu'au moins votre réputation m'autoriſoit à uſer de quelque réſerve avec vous, & que j'aurois pu, ſans craindre d'être taxée d'un excès de pruderie, m'en tenir aux ſeules expreſſions de la politeſſe la plus froide. Vous-même m'euſſiez traitée avec indulgence, & vous euſſiez trouvé ſimple qu'une femme auſſi peu formée n'eût pas même le mérite néceſſaire pour apprécier le vôtre. C'étoit ſûrement là le parti de la prudence; & il m'eût d'autant moins coûté à ſuivre, que je ne vous cacherai pas que, quand Mad. de Roſemonde vint me faire part de votre arrivée, j'eus beſoin de me rappeler mon amitié pour elle, & celle qu'elle a pour vous, pour ne pas lui laiſſer voir combien cette nouvelle me contrarioit.

Je conviens volontiers que vous vous êtes montré d'abord ſous un aſpect plus favorable que je ne l'avois imaginé; mais vous conviendrez à votre tour qu'il a bien peu duré, & que vous vous êtes bientôt laſſé d'une contrainte dont apparemment vous ne vous êtes pas cru ſuffiſamment dédommagé par l'idée avantageuſe qu'elle m'avoit fait prendre de vous.

C'eſt alors qu'abuſant de ma bonne-foi, de ma ſécurité, vous n'avez pas craint de m'entretenir d'un ſentiment dont vous ne pouviez pas douter que je ne me trouvaſſe offenſée; & moi, tandis que vous ne vous occupiez qu'à aggraver vos torts en les multipliant, je cherchois un motif pour les oublier, en vous offrant l'occaſion de les réparer, au moins en partie. Ma demande étoit ſi juſte, que vous-même ne crûtes pas devoir vous y refuſer: mais vous faiſant un droit de mon indulgence, vous en profitâtes pour me demander une permiſſion que ſans doute je n'aurois pas dû accorder, & que pourtant vous avez obtenue. Des conditions qui y furent miſes, vous n'en avez tenu aucune, & votre correſpondance a été telle, que chacune de vos lettres me faiſoit un devoir de ne plus vous répondre. C'eſt dans le moment même où votre obſtination me forçoit à vous éloigner de moi, que, par une condeſcendance peut-être blâmable, j'ai tenté le ſeul moyen qui pouvoit me permettre de vous en rapprocher: mais de quel prix eſt à vos yeux un ſentiment honnête? Vous mépriſez l'amitié; & dans votre folle ivreſſe, comptant pour rien les malheurs & la honte, vous ne cherchez que des plaiſirs & des victimes.

Auſſi léger dans vos démarches qu'inconſéquent dans vos reproches, vous oubliez vos promeſſes, ou plutôt vous vous faites un jeu

de les violer ; & après avoir consenti à vous éloigner de moi, vous revenez ici sans y être rappelé ; sans égard pour mes prieres, pour mes raisons ; sans avoir même l'attention de m'en prévenir. Vous n'avez pas craint de m'exposer à une surprise dont l'effet, quoique bien simple assurément, auroit pu être interprété défavorablement pour moi, par les personnes qui nous entouroient. Ce moment d'embarras que vous aviez fait naître, loin de chercher à en distraire ou à le dissiper, vous avez paru mettre tous vos soins à l'augmenter encore. A table, vous choisissez précisément votre place à côté de la mienne : une légere indisposition me force d'en sortir avant les autres ; & au lieu de respecter ma solitude, vous engagez tout le monde à venir la troubler. Rentrée au sallon, si je fais un pas, je vous trouve à côté de moi ; si je dis une parole, c'est toujours vous qui me répondez. Le mot le plus indifférent vous sert de prétexte pour ramener une conversation que je ne voulois pas entendre, qui pouvoit même me compromettre ; car enfin, monsieur, quelqu'adresse que vous y mettiez, ce que je comprends, je crois que les autres peuvent aussi le comprendre.

Forcée ainsi par vous à l'immobilité & au silence, vous n'en continuez pas moins de me poursuivre ; je ne puis lever les yeux sans rencontrer les vôtres. Je suis sans cesse

obligée de détourner mes regards ; & par une inconſéquence bien incompréhenſible, vous fixez ſur moi ceux du cercle, dans un moment où j'aurois voulu pouvoir même me dérober aux miens.

Et vous vous plaignez de mes procédés ! & vous vous étonnez de mon empreſſement à vous fuir ! Ah ! blâmez-moi plutôt de mon indulgence, étonnez-vous que je ne ſois pas partie au moment de votre arrivée. Je l'aurois dû peut-être, & vous me forcerez à ce parti violent, mais néceſſaire, ſi vous ne ceſſez enfin des pourſuites offenſantes. Non, je n'oublie point, je n'oublierai jamais, ce que je me dois, ce que je dois à des nœuds que j'ai formés, que je reſpecte & que je chéris ; & je vous prie de croire, que ſi jamais je me trouvois réduite à ce choix malheureux, de les ſacrifier ou de me ſacrifier moi-même, je ne balancerois pas un inſtant. Adieu, monſieur.

De . . . ce 16 *Septembre*, 17 . . .

LETTRE LXXIX.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

JE comptois aller à la chaſſe ce matin : mais il fait un tems déteſtable. Je n'ai pour toute lecture qu'un roman nouveau, qui ennuieroit

nuieroit même une penſionnaire. On déjeûnera au plus tôt dans deux heures : ainſi, malgré ma longue lettre d'hier, je vais encore cauſer avec vous. Je ſuis bien ſûr de ne pas vous ennuyer, car je vous parlerai *du très-joli Prévan.* Comment n'avez-vous pas ſu ſa fameuſe aventure, celle qui a ſéparé les *inſéparables?* Je parie que vous vous la rappelerez au premier mot. La voici pourtant, puiſque vous la deſirez.

Vous vous ſouvenez que tout Paris s'étonnoit que trois femmes, toutes trois jolies, ayant toutes trois les mêmes talens, & pouvant avoir les mêmes prétentions, reſtaſſent intimement liées entr'elles depuis le moment de leur entrée dans le monde. On crut d'abord en trouver la raiſon dans leur extrême timidité : mais bientôt, entourées d'une cour nombreuſe dont elles partageoient les hommages, & éclairées ſur leur valeur par l'empreſſement & les ſoins dont elles étoient l'objet, leur union n'en devint pourtant que plus forte ; & l'on eût dit que le triomphe de l'une étoit toujours celui des deux autres. On eſpéroit au moins que le moment de l'amour ameneroit quelque rivalité. Nos agréables ſe diſputoient l'honneur d'être la pomme de diſcorde ; & moi-même, je me ſerois mis alors ſur les rangs, ſi la grande faveur où la comteſſe de..... s'éleva dans ce même tems, m'eût permit de lui être infidele avant d'avoir obtenu l'agrément que je demandois.

Cependant nos trois beautés, dans le même carnaval, firent leur choix comme de concert; & loin qu'il excitât les orages qu'on s'en étoit promis, il ne fit que rendre leur amitié plus intéreſſante, par le charme des confidences.

La foule des prétendans malheureux ſe joignit alors à celle des femmes jalouſes, & la ſcandaleuſe conſtance fut ſoumiſe à la cenſure publique. Les uns prétendoient que dans cette ſociété *des inſéparables* (ainſi la nomma-t-on alors) la loi fondamentale étoit la communauté de biens, & que l'amour même y étoit ſoumis; d'autres aſſuroient que les trois amans, exempts de rivaux, ne l'étoient pas de rivales: on alla même juſqu'à dire qu'ils n'avoient été admis que par décence, & n'avoient obtenu qu'un titre ſans fonction.

Ces bruits, vrais ou faux, n'eurent pas l'effet qu'on s'en étoit promis. Les trois couples, au contraire, ſentirent qu'ils étoient perdus s'ils ſe ſéparoient dans ce moment; ils prirent le parti de faire tête à l'orage. Le public, qui ſe laſſe de tout, ſe laſſa bientôt d'une ſatire infructueuſe. Emporté par ſa légéreté naturelle, il s'occupa d'autres objets: puis, revenant à celui-ci avec ſon inconſéquence ordinaire, il changea la critique en éloge. Comme ici tout eſt de mode, l'enthouſiaſme gagna; il devenoit un vrai délire, lorſque Prévan entreprit de vérifier ces prodiges,

diges, & de fixer ſur eux l'opinion publique & la ſienne.

Il rechercha donc ces modeles de perfection. Admis facilement dans leur ſociété, il en tira un favorable augure. Il ſavoit aſſez que les gens heureux ne ſont pas d'un accès ſi facile. Il vit bientôt, en effet, que ce bonheur ſi vanté étoit, comme celui des rois, plus envié que deſirable. Il remarqua que, parmi ces prétendus inſéparables, on commençoit à rechercher les plaiſirs du dehors, qu'on s'y occupoit même de diſtraction ; & il en conclut que les liens d'amour ou d'amitié étoient déjà relâchés ou rompus, & que ceux de l'amour-propre & de l'habitude conſervoient ſeuls quelque force.

Cependant les femmes, que le beſoin raſſembloit, conſervoient entr'elles l'apparence de la même intimité : mais les hommes, plus libres dans leurs démarches, retrouvoient des devoirs à remplir ou des affaires à ſuivre ; ils s'en plaignoient encore, mais ne s'en diſpenſoient plus, & rarement les ſoirées étoient completes.

Cette conduite de leur part fut profitable à l'aſſidu Prévan, qui, placé naturellement auprès de la délaiſſée du jour, trouvoit à offrir alternativement, & ſelon les circonſtances, le même hommage aux trois amies. Il ſentit facilement que faire un choix entr'elles, c'étoit ſe perdre ; que la fauſſe honte de ſe trouver la premiere infidelle, effaroucheroit

cheroit la préférée ; que la vanité bleſſée des deux autres les rendroit ennemies du nouvel amant, & qu'elles ne manqueroient pas de déployer contre lui la ſévérité des grands principes ; enfin, que la jalouſie ramèneroit à coup ſûr les ſoins d'un rival qui pouvoit être encore à craindre. Tout fût devenu obſtacle, tout devenoit facile dans ſon triple projet ; chaque femme étoit indulgente, parce qu'elle y étoit intéreſſée ; chaque homme, parce qu'il croyoit ne pas l'être.

Prévan, qui n'avoit alors qu'une ſeule femme à ſacrifier, fut aſſez heureux pour qu'elle prit de la célebrité. Sa qualité d'étrangere, & l'hommage d'un grand prince aſſez adroitement refuſé, avoient fixé ſur elle l'attention de la cour & de la ville ; ſon amant en partageoit l'honneur, & en profita auprès de ſes nouvelles maîtreſſes. La ſeule difficulté étoit de mener de front ces trois intrigues, dont la marche devoit forcément ſe régler ſur la plus tardive ; en effet, je tiens d'un de ſes confidens, que ſa plus grande peine fut d'en arrêter une, qui ſe trouva prête à éclorre près de quinze jours avant les autres.

Enfin le grand jour arrive. Prévan, qui avoit obtenu les trois aveux, ſe trouvoit déjà maître des démarches, & les régla comme vous allez voir. Des trois maris, l'un étoit abſent, l'autre partoit le lendemain au point du

du jour, le troiſieme étoit à la ville. Les inſéparables amies devoient ſouper chez la veuve future ; mais le nouveau maître n'avoit pas permis que les anciens ſerviteurs y fuſſent invités. Le matin même de ce jour, il fait trois lots des lettres de ſa belle ; il accompagne l'un du portrait qu'il avoit reçu d'elle, le ſecond d'un chiffre amoureux qu'elle-même avoit peint, le troiſieme d'une boucle de ſes cheveux ; chacune reçut pour complet ce tiers de ſacrifice, & conſentit, en échange, à envoyer à l'amant diſgracié une lettre éclatante de rupture.

C'étoit beaucoup ; ce n'étoit pas aſſez. Celle dont le mari étoit à la ville ne pouvoit diſpoſer que de la journée ; il fut convenu qu'une feinte indiſpoſition la diſpenſeroit d'aller ſouper chez ſon amie, & que la ſoirée ſeroit toute à Prévan : la nuit fut accordée par celle dont le mari étoit abſent ; & le point du jour, moment du départ du troiſieme époux, fut marqué par la derniere pour l'heure du berger.

Prévan, qui ne néglige rien, court enſuite chez la belle étrangere, y porte & y fait naître l'humeur dont il avoit beſoin, & n'en ſort qu'après avoit établi une querelle qui lui aſſure vingt-quatre heures de liberté. Ses diſpoſitions ainſi faites, il rentra chez lui, comptant prendre quelque repos ; d'autres affaires l'y attendoient.

Les lettres de rupture avoient été un coup de lumiere pour les amans diſgraciés : chacun

chacun d'eux ne pouvoit douter qu'il n'eût été ſacrifié à Prévan ; & le dépit d'avoir été joué, ſe joignant à l'humeur que donne preſque toujours la petite humiliation d'être quitté, tous trois, ſans ſe communiquer, mais comme de concert, avoient réſolu d'en avoir raiſon, & pris le parti de la demander à leur fortuné rival.

Celui-ci trouva donc chez lui les trois cartels ; il les accepta loyalement : mais ne voulant perdre ni les plaiſirs ni l'éclat de cette aventure, il fixa les rendez-vous au lendemain matin, & les aſſigna tous les trois au même lieu & à la même heure. Ce fut à une des portes du bois de Boulogne.

Le ſoir venu, il courut ſa triple carriere avec un ſuccès égal ; au moins s'eſt-il vanté depuis, que chacune de ſes nouvelles maîtreſſes avoit reçu trois fois le gage & le ſerment de ſon amour. Ici, comme vous le jugez bien, les preuves manquent à l'hiſtoire ; tout ce que peut faire l'hiſtorien impartial, c'eſt de faire remarquer au lecteur incrédule que la vanité & l'imagination exaltée peuvent enfanter des prodiges : &, de plus, que la matinée qui devoit ſuivre une ſi brillante nuit, paroiſſoit devoir diſpenſer de ménagement pour l'avenir. Quoi qu'il en ſoit, les faits ſuivans ont plus de certitude.

Prévan ſe rendit exactement au rendez-vous qu'il avoit indiqué ; il y trouva ſes trois

trois rivaux, un peu ſurpris de leur rencontre, & peut-être chacun d'eux déjà conſolé en partie, en ſe voyant des compagnons d'infortune. Il les aborda d'un air affable & cavalier, & leur tint ce diſcours, qu'on m'a rendu fidèlement.

" Meſſieurs," leur dit-il, " en vous trouvant raſſemblés ici, vous avez deviné ſans doute que vous aviez tous trois le même ſujet de plainte contre moi. Je ſuis prêt à vous rendre raiſon. Que le ſort décide, entre vous, qui des trois tentera le premier une vengeance à laquelle vous avez tous un droit égal. Je n'ai amené ici ni ſecond ni témoins. Je n'en ai point pris pour l'offenſe; je n'en demande point pour la réparation." Puis cédant à ſon caractere joueur: " Je ſais," ajouta-t il, " qu'on gagne rarement *le ſept & le va*; mais quel que ſoit le ſort qui m'attend, on a toujours aſſez vécu, quand on a eu le tems d'acquérir l'amour des femmes & l'eſtime des hommes."

Pendant que ſes adverſaires étonnés ſe regardoient en ſilence, & que leur délicateſſe calculoit peut-être que ce triple combat ne laiſſoit pas la partie égale, Prévan reprit la parole: " Je ne vous cache pas, continua-t-il donc, " que la nuit que je viens de paſſer m'a cruellement fatigué. Il ſeroit généreux à vous de me permettre de réparer mes forces. J'ai donné mes ordres pour qu'on tînt ici un déjeûner prêt; faites-moi l'honneur

l'honneur de l'accepter. Déjeûnons enſemble, & ſur-tout déjeûnons gaiement. On peut ſe battre pour de ſemblables bagatelles; mais elles ne doivent pas, je crois, altérer notre humeur."

Le déjeûner fut accepté. Jamais, dit-on, Prévan ne fut plus aimable. Il eut l'adreſſe de n'humilier aucun de ſes rivaux, de leur perſuader de tous euſſent eu facilement les mêmes ſuccès, & ſur-tout de les faire convenir qu'ils n'en euſſent pas plus que lui laiſſé échapper l'occaſion. Ces faites une fois avoués, tout s'arrangeoit de ſoi-même. Auſſi le déjeûner n'étoit-il pas fini, qu'on y avoit répété dix fois que de pareilles femmes ne méritoient pas que d'honnêtes gens ſe batiſſent pour elles. Cette idée amena la cordialité; le vin la fortifia; ſi bien que peu de momens après, ce ne fut pas aſſez de n'avoir plus de rancune, on ſe jura amitié ſans réſerve.

Prévan, qui ſans doute aimoit bien autant ce dénouement que l'autre, ne vouloit pourtant y rien perdre de ſa célébrité. En conſéquence, pliant adroitement ſes projets aux circonſtances:

" En effet," dit-il aux trois offenſés, " ce n'eſt pas de moi, mais de vos infidelles maîtreſſes, que vous avez à vous venger. Je vous en offre l'occaſion. Déjà je reſſens, comme vous-mêmes, une injure que bientôt je partagerois: car ſi chacun de vous n'a pu parvenir

venir à en fixer une seule, puis-je espérer de les fixer toutes trois ? Votre querelle devient la mienne. Acceptez pour ce soir un souper dans ma petite maison, & j'espere ne pas différer plus long-tems votre vengeance." On voulut le faire expliquer : mais lui, avec ce ton de supériorité que la circonstance l'autorisoit à prendre : " Messieurs," répondit-il, " je crois vous avoir prouvé que j'avois quelque esprit de conduite ; reposez-vous sur-moi." Tous consentirent : & après avoir embrassé leur nouvel ami, ils se séparerent jusqu'à soir, en attendant l'effet de ses promesses.

Celui-ci, sans perdre de tems, retourne à Paris, & va, suivant l'usage, visiter ses nouvelles conquêtes. Il obtint de toutes trois, qu'elles viendroient le soir même souper *en tête-à-tête* à sa petite maison. Deux d'entr'elles firent bien quelques difficultés ; mais que reste-t-il à refuser le lendemain ? Il donna le rendez-vous à une heure de distance, tems nécessaire à ses projets. Après ce préparatifs, il se retira, fit avertir les trois autres conjurés, & tous quatre allerent gaiement attendre leurs victimes.

On entend arriver la premiere. Prévan se présent seul, la reçoit avec l'air de l'empressement, la conduit jusques dans le sanctuaire dont elle se croyoit la divinité ; puis, disparoissant sur un léger prétexte, il se fait emplacer aussi-tôt par l'amant outragé.

Vous jugez que la confuſion d'une femme qui n'a point encore l'uſage des aventures, rendoit, en ce moment, le triomphe bien facile : tout reproche qui ne fut pas fait, fut compté pour une grace ; & l'eſclave fugitive, livrée de nouveau à ſon ancien maître, fut trop heureuſe de pouvoir eſpérer ſon pardon, en reprenant ſa premiere chaîne. Le traité de paix ſe ratifia dans un lieu plus ſolitaire ; & la ſcene, reſtée vuide, fut alternativement remplie par les autres acteurs, à peu près de la même maniere, ſur-tout avec le même dénouement.

Chacune des femmes pourtant ſe croyoit encore ſeule en jeu. Leur étonnement & leur embarras augmenterent, quand au moment du ſouper, les trois couples ſe réunirent ; mais la confuſion fut au comble, quand Prévan, qui parut au milieu de tous, eut la cruauté de faire aux trois infidelles des excuſes qui, en livrant leur ſecret, leur apprenoient entiérement juſqu'à quel point elles avoient été jouées.

Cependant on ſe mit à table, & peu après la contenance revint : les hommes ſe liverent, les femmes ſe ſoumirent. Tous avoient la haine dans le cœur ; mais les propos n'en étoient pas moins tendres : la gaieté éveille le deſir, qui à ſon tour lui prêta de nouveaux charmes. Cette étonnante orgie dura juſqu'au matin ; & quand on ſe ſépara, les femmes dûrent ſe croire pardonnées : mais

mais les hommes, qui avoient conſervé leur reſſentiment, firent dès le lendemain une rupture qui n'eut point de retour ; & non contens de quitter leurs légères maîtreſſes, ils acheverent leur vengeance, en publiant leur aventure. Depuis ce tems l'une d'elles eſt au couvent, & les deux autres languiſſent exilées dans leurs terres.

Voilà l'hiſtoire de Prévan ; c'eſt à vous de voir ſi vous voulez ajouter à ſa gloire, & vous atteler à ſon char de triomphe. Votre lettre m'a vraiment donné de l'inquiétude, & j'attends avec impatience une reponſe plus ſage & plus claire à la derniere que je vous ai écrite.

Adieu, ma belle amie ; méfiez-vous des idées plaiſantes ou bizarres qui vous ſeduiſent toujours trop facilement. Songez que, dans la carriere que vous courez, l'eſprit ne ſuffit pas, qu'une ſeule imprudence y devient un mal ſans remede. Souffrez enfin, que la prudente amitié ſoit quelquefois le guide de vos plaiſirs.

Adieu. Je vous aime pourtant comme ſi vous étiez raiſonable.

De . . . ce 18 *Septembre*, 17. . .

LETTRE LXXX.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

CECILE, ma chere Cécile, quand viendra le tems de nous revoir? Qui m'apprendra à vivre loin de vous? Qui m'en donnera la force & le courage? Jamais, non jamais, je ne pourrai ſupporter cette fatale abſence. Chaque jour ajoute à mon malheur: & n'y point voir de terme! Valmont qui m'avoit promis des ſecours, des conſolations, Valmont me néglige, & peut-être m'oublie. Il eſt auprès de ce qu'il aime; il ne ſait-plus ce qu'on ſouffre quand on en eſt éloigné. En me faiſant paſſer votre derniere lettre, il ne m'a point écrit. C'eſt lui pourtant qui doit m'apprendre quand je pourrai vous voir, & par quel moyen. N'a-t-il donc rien à me dire? Vous-même, vous ne m'en parlez pas; ſeroit-ce que vous n'en partagez plus le deſir? Ah, Cécile, Cécile, je ſuis bien malheureux! Je vous aime plus que jamais: mais cet amour, qui fait le charme de ma vie, en devient le tourment.

Non, je ne peux plus vivre ainſi, il faut que je vous voir, il le faut, ne fût-ce qu'un moment. Quand je me leve, je me dis:

Je

Je ne la verrai pas. Je me couche en disant: Je ne l'ai point vue. Les journées si longues n'ont pas un moment pour le bonheur. Tout est privation, tout est regret, tout est désespoir; & tous ces maux me viennent d'où j'attendois tous mes plaisirs! Ajoutez à ces peines mortelles mon inquiétude sur les vôtres, & vous aurez une idée de ma situation. Je pense à vous sans cesse, & n'y pense jamais sans trouble. Si je vous vois affligée, malheureuse, je souffre de tous vos chagrins; si je vous vois tranquille & consolée, ce sont les miens qui redoublent. Par-tout je trouve le malheur.

Ah, qu'il n'en étoit pas ainsi, quand vous habitiez les mêmes lieux que moi: Tout alors étoit plaisir. La certitude de vous voir embellissoit même les momens de l'absence; le tems qu'il falloit passer loin de vous, m'approchoit de vous en s'écoulant. L'emploi que j'en faisois, ne vous étoit jamais étranger. Si je remplissois des devoirs, ils me rendoient plus digne de vous, si je cultivois quelque talent, j'espérois vous plaire davantage. Lors même que les distractions du monde m'emportoient loin de vous, je n'en étois point séparé. Au spectacle, je cherchois à deviner ce qui vous auroit plu; un concert me rappelloit vos talens & nos si douces occupations. Dans le cercle, comme aux

promenades, je ſaiſiſſois la plus légere reſſemblance. Je vous comparois à tout; par-tout vous aviez l'avantage. Chaque moment du jour étoit marqué par un hommage nouveau, & chaque ſoir j'en apportois le tribut à vos pieds.

A preſent, que me reſte-t-il? Des regrets douloureux, des privations éternelles, & un léger eſpoir que le ſilence de Valmont diminue, que le vôtre change en inquiétude. Dix lieues ſeulement nous ſéparent, & cet eſpace ſi facile à franchir devient pour moi ſeul un obſtacle inſurmontable; & quand, pour m'aider à le vaincre, j'implore mon ami, ma maîtreſſe, tous deux reſtent froids & tranquilles! Loin de me ſecourir, ils ne me répondent même pas.

Qu'eſt donc devenue l'amitié active de Valmont? Que ſont devenus ſur-tout vos ſentimens ſi tendres, & qui vous rendoient ſi ingénieuſe pour trouver les moyens de nous voir tous les jours? Quelquefois, je m'en ſouviens, ſans ceſſer d'en avoir le deſir, je me trouvois forcé de le ſacrifier à des conſidérations, à des devoirs; que ne me diſiez-vous pas alors: Par combien de prétextes ne combattiez-vous pas mes raiſons? Et, qu'il vous en ſouvienne, ma Cécile, toujours mes raiſons cédoient à vos deſirs. Je ne m'en fais point un mérite; je n'avois pas même celui du ſacrifice. Ce que vous deſiriez d'obtenir, je brûlois de

l'accorder

l'accorder. Mais enfin je demande à mon tour ; & quelle eſt cette demande ? De vous voir un moment, de vous renouveller & de recevoir le ſerment d'un amour éternel. N'eſt-ce donc plus votre bonheur comme le mien ? Je repouſſe cette idée déſeſpérante, qui mettroit le comble à mes maux. Vous m'aimez, vous m'aimerez toujours ; je le crois, j'en ſuis ſûr, je ne veux jamais en douter : mais ma ſituation eſt affreuſe, & je ne puis la ſoutenir plus long-tems. Adieu, Cécile.

Paris. . . . ce 18 *Septembre*, 17 . . .

LETTRE LXXXI.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.

QUE vos craintes me cauſent de pitié ! Combien elles me prouvent ma ſupériorité ſur vous ! Et vous voulez m'enſeigner, me conduire ? Ah ! mon pauvre Valmont, quelle diſtance il y a encore de vous à moi ! Non, tout l'orgueil de votre ſexe ne ſuffiroit pas pour remplir l'intervalle qui nous ſépare. Parce que vous ne pourriez exécuter mes projets, vous les jugez impoſſibles ! Etre orgueilleux & foible, il te ſied bien de vouloir calculer mes moyens & juger de mes reſſources ! Au vrai, vicomte,

vos

vos conſeils m'ont donné de l'humeur, & je ne puis vous le cacher.

Que pour maſquer votre incroyable gaucherie auprès de votre préſidente, vous m'étaliez comme un triomphe d'avoir déconcerté un moment cette femme timide & qui vous aime, j'y conſens ; d'en avoir obtenu un regard, un ſeul regard, je ſouris & vous le paſſe. Que ſentant, malgré vous, le peu de valeur de votre conduite, vous eſpériez la dérober à mon attention, en me flattant de l'effort ſublime de rapprocher deux enfans qui tous deux brûlent de ſe voir, & qui, ſoit dit en paſſant, doivent à moi ſeule l'ardeur de ce deſir ; je le veux bien, encore. Qu'enfin vous vous autoriſiez de ces actions d'éclat, pour me dire d'un ton doctoral, qu'*il vaut mieux employer ſon tems à exécuter ſes projets qu'à les raconter* ; cette vanité ne nuit pas, & je la pardonne. Mais que vous puiſſiez croire que j'aie beſoin de votre prudence, que je m'égarerois en ne déférant pas à vos avis, que je dois leur ſacrifier un plaiſir, une fantaiſie : en vérité, vicomte, c'eſt auſſi vous trop énorgueillir de la confiance que je veux bien avoir en vous.

Et qu'avez-vous donc fait, que je n'aie ſurpaſſé mille fois ? Vous avez ſéduit, perdu même beaucoup de femmes : mais quelles difficultés avez-vous eues à vaincre ? quels obſtacles à ſurmonter ? Où eſt là le mérite qui

qui ſoit véritablement à vous? Une belle figure, pur effet du haſard; des graces, que l'uſage donne preſque toujours; de l'eſprit à la vérité, mais auquel du jargon ſuppléeroit au beſoin; une impudence aſſez louable, mais peut-être uniquement due à la facilité de vos premiers ſuccès; ſi je ne me trompe, voilà tous vos moyens: car pour la célébrité que vous avez pu acquérir, vous n'exigerez pas, je crois, que je compte pour beaucoup l'art de faire naître ou de ſaiſir l'occaſion d'un ſcandale.

Quant à la prudence, à la fineſſe, je ne parle pas de moi: mais quelle femme n'en auroit pas plus que vous? Eh! votre préſidente vous mène comme un enfant.

Croyez-moi, vicomte, on acquiert rarement les qualités dont on peut ſe paſſer. Combattant ſans riſque, vous devez agir ſans précaution. Pour vous autres hommes, les défaites ne ſont que des ſuccès de moins. Dans cette partie ſi inégale, notre fortune eſt de ne pas perdre, & votre malheur de ne pas gagner. Quand je vous accorderois autant de talens qu'à nous, de combien encore ne devrions-nous pas vous ſurpaſſer, par la néceſſité où nous ſommes d'en faire un continuel uſage!

Suppoſons, j'y conſens, que vous mettiez autant d'adreſſe à nous vaincre, que nous à nous défendre ou à céder, vous conviendrez au moins, qu'elle vous devient

inutile

inutile après le ſuccès. Uniquement occupé de votre nouveau goût, vous vous y livrez ſans crainte, ſans réſerve ; ce n'eſt pas à vous que ſa durée importe.

En effet, ces liens réciproquement donnés & reçus, pour parler le jargon de l'amour, vous ſeul pouvez, à votre choix, les reſſerrer ou les rompre : heureuſes encore, ſi dans votre légéreté préférant le myſtere à l'éclat, vous vous contentez d'un abandon humiliant, & ne faites pas de l'idole de la veille la victime du lendemain.

Mais qu'une femme infortunée ſente la premiere le poids de ſa chaîne, quels riſques n'a-t-elle pas à courir, ſi elle tente de s'y ſouſtraire, ſi elle oſe ſeulement la ſoulever ? Ce n'eſt qu'en tremblant qu'elle eſſaie d'éloigner d'elle l'homme que ſon cœur repouſſe avec effort. S'obſtine-t-il à reſter, ce qu'elle accordoit à l'amour, il faut le livrer à la crainte.

Ses bras s'ouvrent encor quand ſon cœur eſt fermé.

Sa prudence doit dénouer avec adreſſe ces mêmes liens que vous aurez rompus. A la merci de ſon ennemi, elle eſt ſans reſſource, s'il eſt ſans généroſité : & comment en eſpérer de lui, lorſque, ſi quelquefois on le loue d'en avoir, jamais pourtant on ne le blâme d'en manquer ?

Sans doute vous ne nierez pas ces vérités que leur évidence a rendu triviales. Si cependant

cependant vous m'avez vue, disposant des événemens & des opinions, faire de ces hommes si redoutables le jouet de mes caprices ou de mes fantaisies, ôter aux uns la volonté, aux autres la puissance de me nuire; si j'ai su tour-à-tour, & suivant mes goûtes mobiles, attacher à ma suite ou rejeter loin de moi

Ces tyrans detrônés, devenus mes esclaves (*a*);

si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure; n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe & maîtriser le vôtre, j'avois su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi?

Ah! gardez vos conseils & vos craintes pour ces femmes à délire, & qui se disent *à sentiment*; dont l'imagination exaltée feroit croire que la nature a placé leur sens dans leur tête; qui n'ayant jamais réfléchi, con-

(*a*) On ne sait si ce vers, ainsi que celui qui se trouve plus haut, *Ses bras s'ouvrent encor quand son cœur est fermé*, sont des citations d'ouvrages peu connus, ou s'ils sont partie de la prose de Mad. de Merteuil. Ce qui le feroit croire, c'est la multitude de fautes de ce genre, qui se trouvent dans toutes les lettres de cette correspondance. Celles du chevalier Danceny sont les seules qui en soient exemptes: peut-être que, comme il s'occupoit quelquefois de poësie, son oreille plus exercée lui faisoit éviter plus facilement ce defaut.

fondent

ſondent ſans ceſſe l'amour & l'amant; qui dans leur folle illuſion, croient que celui-là ſeul avec qui elle ont cherché le plaiſir, en eſt l'unique dépoſitaire, & vrais ſuperſtitieuſes, ont pour le prêtre le reſpect & la foi qui ne ſont dus qu'à la divinité.

Craignez encore pour celles qui, plus vaines que prudentes, ne ſavent pas au beſoin conſentir à ſe faire quitter.

Tremblez ſur-tout pour ces femmes actives dans leur oiſiveté, que vous nommez *ſenſibles*, & dont l'amour s'empare ſi facilement & avec tant de puiſſance; qui ſentent le beſoin de s'en occuper encore, même lorſqu'elles n'en jouiſſent pas; & s'abandonnant ſans réſerve à la fermentation de leurs idées, enfantent par elles ces lettres ſi douces, mais ſi dangereuſes à écrire; & ne craignent pas de confier ces preuves de leur foibleſſe à l'objet qui les cauſe: imprudentes, qui dans leur amant actuel ne ſavent pas voir leur ennemi futur.

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconſidérées? quand m'avez-vous vue m'écarter des regles que je me ſuis preſcrites, & manquer à mes principes? Je dis mes principes, & je le dis à deſſein: car ils ne ſont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au haſard, reçus ſans examen, & ſuivis par habitude; ils ſont le fruit de mes profondes reflexions; je les ai crées,

crées, & je puis dire que je ſuis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le tems où, fille encore, j'étois vouée par état au ſilence & à l'inaction, j'ai ſu en profiter pour obſerver & réfléchir. Tandis que l'on me croyoit étourdie ou diſtraite, écoutant peu à la vérité les diſcours qu'on s'empreſſoit à me tenir, je recuillois avec ſoin ceux qu'on cherchoit à me cacher.

Cette utile curioſité, en ſervant à m'inſtruire, m'apprit encore à diſſimuler : forcée ſouvent de cacher les objets de mon attention aux yeux de ceux qui m'entouroient, j'eſſayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès-lors de prendre à volonté ce regard diſtrait que vous avez loué ſi ſouvent. Encouragée par ce premier ſuccès, je tâchai de régler de même les divers mouvemens de ma figure. Reſſentois-je quelque chagrin ? je m'étudiois à prendre l'air de la ſérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zele juſqu'à me cauſer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce tems l'expreſſion du plaiſir. Je me ſuis travaillée avec le même ſoin & plus de peine, pour réprimer les ſymptomes d'une joie inattendue. C'eſt ainſi que j'ai ſu prendre ſur ma phyſionomie cette puiſſance dont je vous ai vu quelquefois ſi étonné.

J'étois bien jeune encore, & preſque ſans intérêt : mais je n'avois à moi que ma penſée,

fée, & je m'indignois qu'on pût me la ravir ou me la ſurprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en eſſayai l'uſage : non contente de ne plus me laiſſer pénétrer, je m'amuſois à me montrer ſous des formes différentes ; ſûre de mes geſtes, j'obſervois mes diſcours ; je réglois les uns & les autres ſuivant les circonſtances, ou même ſeulement ſuivant mes fantaiſies : dès ce moment, ma façon de penſer fut pour moi ſeule, & je ne montrai plus que celle qu'il m'étoit utile de laiſſer voir.

Ce travail ſur moi-même avoit fixé mon attention ſur l'expreſſion des figures & le caractere des phyſionomies ; & j'y gagnai le coup-d'œil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

Je n'avois pas quinze ans, je poſſédois déjà les talens auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, & je ne me trouvois encore qu'aux premiers élémens de la ſcience que je voulois acquérir.

Vous jugez bien que, comme toutes les jeunes filles, je cherchois à deviner l'amour & ſes plaiſirs : mais n'ayant jamais été au couvent, n'ayant point de bonne amie, & ſurveillée par une mere vigilante, je n'avois que des idées vagues, & que je ne pouvois fixer ; la nature même, dont aſſurément je n'ai

n'ai eu qu'à me louer depuis, ne me donnoit encore aucun indice. On eût dit qu'elle travailloit en silence à perfectionner son ouvrage. Ma tête seule fermentoit; je ne desirois pas de jouir, je voulois savoir; le desir de m'instruire m'en suggéra les moyens.

Je sentis que le seul homme avec qui je pouvois parler sur cet objet sans me compromettre, étoit mon confesseur. Aussitôt je pris mon parti; je surmontai ma petite honte; & me vantant d'une faute que je n'avois pas commise, je m'accusai d'avoir fait *tout ce que font les femmes*. Ce fut mon expression; mais en parlant ainsi, je ne savois, en vérité, quelle idée j'exprimois. Mon espoir ne fut ni tout-à-fait trompé, ni entièrement rempli; la crainte de me trahir m'empêchoit de m'éclairer: mais le bon pere me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devoit être extrême; & au desir de le connoître, succéda celui de le goûter.

Je ne sais où ce desir m'auroit conduite; & alors dénuée d'expérience, peut-être une seule occasion m'eût perdue: heureusement pour moi, ma mere m'annonça, peu de jours après, que j'allois me marier; sur-le-champ la certitude de savoir éteignit ma curiosité, & j'arrivai vierge entre les bras de M. de Merteuil.

J'attendois avec sécurité le moment qui

devoit m'inſtruire, & j'eus beſoin de réflexion pour montrer de l'embarras & de la crainte. Cette premiere nuit, dont on ſe fait pour l'ordinaire une idée ſi cruelle ou ſi douce, ne me préſentoit qu'une occaſion d'expérience : douleur & plaiſir, j'obſervai tout exactement, & ne voyois dans ces diverſes ſenſations, que des faits à recueillir & à méditer.

Ce genre d'étude parvint bientôt à me plaire : mais fidelle à mes principes, & ſentant, peut-être par inſtinct, que nul ne devoit être plus loin de ma confiance que mon mari, je réſolus, par cela ſeul que j'étois ſenſible, de me montrer impaſſible à ſes yeux. Cette froideur apparente fut par la ſuite le fondement inébranlable de ſon aveugle confiance : j'y joignis, par une ſeconde réflexion, l'air d'étourderie qu'autoriſoit mon âge ; & jamais il ne me jugea plus enfant, que dans les momens où je le jouois avec plus d'audace.

Cependant, je l'avouerai, je me laiſſai d'abord entraîner par le tourbillon du monde, & je me livrai toute entiere à ſes diſtractions futiles. Mais au bout de quelques mois M. de Merteuil m'ayant menée à ſa triſte campagne, la crainte de l'ennui fit revenir le goût de l'étude ; & ne m'y trouvant entourée que de gens dont la diſtance avec moi me mettoit à l'abri de tout ſoupçon, j'en profitai pour donner un

champ

champ plus vaſte à mes expériences. Ce fût là, ſur-tout, que je m'aſſurai que l'amour, que l'on nous vante comme la cauſe de nos plaiſirs, n'en eſt au plus que le prétexte.

La maladie de M. de Merteuil vint interrompre de ſi douces occupations ; il fallut le ſuivre à la ville, où il venoit chercher des ſecours. Il mourut, comme vous ſavez, peu de tems après ; & quoiqu'à tout prendre, je n'euſſe pas à me plaindre de lui, je n'en ſentis pas moins vivement le prix de la liberté qu'alloit me donner mon veuvage, & je me promis bien d'en profiter.

Ma mere comptoit que j'entrerois au couvent, ou reviendrois vivre avec elle. Je refuſai l'un & l'autre parti ; & tout ce que j'accordai à la décence, fut de retourner dans cette même campagne, où il me reſtoit bien encore quelques obſervations à faire.

Je les fortifiai par le ſecours de la lecture ; mais ne croyez pas qu'elle fût toute du genre que vous la ſuppoſez. J'étudiai nos mœurs dans les romans, nos opinions dans les philoſophes ; je cherchai même dans les moraliſtes les plus ſeveres ce qu'ils exigeoient de nous, & je m'aſſurai ainſi de ce qu'on pouvoit faire, de ce qu'on doit penſer, de ce qu'il falloit paroître. Une fois fixé ſur ces trois objets, le dernier ſeul préſentoit quelques difficultés dans ſon exécution ;

j'eſpérai les vaincre, & j'en méditai les moyens.

Je commençois à m'ennuyer de mes plaiſirs ruſtiques, trop peu variés pour ma tête active ; je ſentois un beſoin de coquetterie qui me raccommoda avec l'amour ; non pour le reſſentir à la vérité, mais pour l'inſpirer & le feindre. En vain m'avoit-on dit & avois-je lu qu'on ne pouvoit feindre ce ſentiment ; je voyois pourtant que, pour y parvenir, il ſuffiſoit de joindre à l'eſprit d'un auteur le talent d'un comédien. Je m'exerçai dans les deux genres, & peut-être avec quelque ſuccès : mais au lieu de rechercher les vains applaudiſſemens du théâtre, je réſolus d'employer à mon bonheur ce que tant d'autres ſacrifioient à la vanité.

Un an ſe paſſa dans ces occupations différentes. Mon deuil me permettant alors de reparoître, je revins à la ville avec mes grands projets ; je ne m'attendois pas au premier obſtacle que j'y rencontrai.

Cette longue ſolitude, cette auſtere retraite, avoient jeté ſur moi un vernis de pruderie qui effrayoit nos plus agréables : ils ſe tenoient à l'écart, & me laiſſoient livrée à une foule d'ennuyeux, qui tous prétendoient à ma main. L'embarras n'étoit pas de les refuſer ; mais pluſieurs de ces refus déplaiſoient à ma famille, & je perdois dans ces tracaſſeries intérieures le tems dont

dont je m'étois promis un ſi charmant uſage. Je fus donc obligée, pour rappeler les uns & éloigner les autres, d'afficher quelques inconſéquences, & d'employer à nuire à ma reputation, le ſoin que je comptois mettre à la conſerver. Je réuſſis facilement, comme vous pouvez croire. Mais n'étant emportée par aucune paſſion, je ne fis que ce que je jugeai néceſſaire, & meſurai avec prudence les doſes de mon étourderie.

Dès que j'eus touché le but que je voulois atteindre, je revins ſur mes pas, & fis honneur de mon amendement à quelques-uns de ces femmes qui, dans l'impuiſſance d'avoir des prétentions à l'agrément, ſe rejettent ſur celles du mérite & de la vertu. Ce fut un coup de partie qui me valut plus que je n'avois eſpéré. Ces reconnoiſſantes duegnes s'établirent mes apologiſtes; & leur zele aveugle pour ce qu'elles appeloient leur ouvrage fut porté au point qu'au moindre propos qu'on ſe permettoit ſur moi, tout le parti prude crioit au ſcandale & à l'injure. Le même moyen me valut encore le ſuffrage de nos femmes à prétentions, qui, perſuadées que je renonçois à courir la même carriere qu'elles, me choiſirent pour l'objet de leurs éloges, toutes les fois qu'elles vouloient prouver qu'elles ne médiſoient pas de tout le monde.

Cependant ma conduite précédente avoit ramené

ramené les amans; & pour me ménager entr'eux & mes infidelles protectrices, je me montrai comme un femme ſenſible, mais difficile, à qui l'excès de ſa délicateſſe fourniſſoit des armes contre l'amour.

Alors je commençai à déployer ſur le grand théâtre les talens que je m'étois donnés. Mon premier ſoin fut d'acquérir le renom d'invincible. Pour y parvenir, les hommes qui ne me plaiſoient point furent toujours les ſeuls dont j'eus l'air d'accepter les hommages. Je les employois utilement à me procurer les honneurs de la réſiſtance, tandis que je me livrois ſans crainte à l'amant préféré. Mais celui-là, ma feinte timidite ne lui a jamais permis de me ſuivre dans le monde; & les regards du cercle ont été ainſi toujours fixés ſur l'amant malheureux.

Vous ſavez combien je me décide vîte: c'eſt pour avoir obſervé que ce ſont preſque toujours les ſoins antérieurs qui livrent le ſecret des femmes. Quoi qu'on puiſſe faire, le ton n'eſt jamais le même, avant ou après le ſuccès. Cette différence n'échappe point à l'obſervateur attentif; & j'ai trouvé moins dangereux de me tromper dans le choix, que de le laiſſer pénétrer. Je gagne encore par-là d'ôter les vraiſemblances, ſur leſquelles ſeules on peut nous juger.

Ces précautions, & celle de ne jamais écrire,

écrire, de ne livrer jamais aucune preuve de ma défaite, pouvoient paroître excessives, & ne m'ont jamais paru suffisantes. Descendue dans mon cœur, j'y ai étudié celui des autres. J'y ai vu qu'il n'est personne qui n'y conserve un secret qu'il lui importe qui ne soit point dévoilé : vérité que l'antiquité paroît avoir mieux connue que nous, & dont l'histoire de Sanson pourroit n'être qu'un ingénieux emblême. Nouvelle Dalila, j'ai toujours, comme elle, employé ma puissance à surprendre ce secret important. He ! de combien de nos Sansons modernes ne tiens-je pas le chevelure sous le ciseau ! Et ceux-là, j'ai cessé de les craindre ; ce sont les seuls que je me sois permis d'humilier quelquefois. Plus souple avec les autres, l'art de les rendre infidelles pour éviter de leur paroître volage, une feinte amitié, une apparente confiance, quelques procédés généreux, l'idée flatteuse & que chacun conserve d'avoir été mon seul amant, m'ont obtenu leur discrétion. Enfin, quand ces moyens m'ont manqué, j'ai su, prévoyant mes ruptures, étouffer d'avance sous le ridicule ou la calomnie, la confiance que ces hommes dangereux auroient pu obtenir.

Ce que je vous dis là, vous me le voyez pratiquer sans cesse ; & vous doutez de ma prudence ! Eh bien ! rappelez-vous le tems où vous me rendîtes vos premiers

soins ;

ſoins ; jamais hommage ne me flatta autant ; je vous deſirois avant de vous avoir vu. Séduite par votre réputation, il me ſembloit que vous manquiez à ma gloire ; je brûlois de vous combattre corps à corps. C'eſt le ſeul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire ſur moi. Cependant, ſi vous euſſiez voulu me perdre, quels moyens euſſiez-vous trouvez ? De vains diſcours qui ne laiſſent aucune trace après eux, que votre réputation même eût aidé à rendre ſuſpects, & une ſuite de faits ſans vraiſemblance, dont le récit ſincere auroit eu l'air d'un roman mal tiſſu. A la vérité je vous ai depuis livré tous mes ſecrets : mais vous ſavez quels intérêts nous uniſſent, & ſi de nous deux c'eſt moi qu'on doit taxer d'imprudence (*a*).

Puiſque je ſuis en train de vous rendre compte, je veux le faire exactement. Je vous entends d'ici me dire que je ſuis au moins à la merci de ma femme-de-chambre ; en effet, ſi elle n'a pas le ſecret de mes ſentimens, elle a celui de mes actions. Quand vous m'en parlâtes jadis, je vous répondis ſeulement que j'étois ſûre d'elle ; & la preuve que cette réponſe ſuffit alors à votre tranquillité, c'eſt que vous lui avez confié depuis, & pour votre compte, des ſe-

(*a*) On verra dans la ſuite, lettre CLII, non pas le ſecret de M. de Valmont, mais à peu près de quel genre il étoit ; & le lecteur ſentira qu'on n'a pas pu l'éclaircr davantage ſur cet objet.

crets

crets assez dangereux. Mais à présent que Prévan vous donne de l'ombrage, & que la tête vous en tourne, je me doute bien que vous ne me croyez plus sur ma parole. Il faut donc vous édifier.

Premièrement, cette fille est ma sœur de lait; & ce lien qui ne nous en paroit pas un, n'est pas sans force pour les gens de cette état : de plus j'ai son secret, & mieux encore; victime d'une folie de l'amour, elle étoit perdue si je ne l'eusse sauvée. Ses parens, tout hérissés d'honneur, ne vouloient pas moins que la faire enfermer. Ils s'addressèrent à moi. Je vis d'un coup-de-œil combien leur courroux pouvoit m'être utile. Je le secondai, & sollicitai l'ordre, que j'obtins. Puis, passant tout-à-coup au parti de la clémence, auquel j'amenai ses parens, & profitant de mon crédit auprès du vieux ministre, je les fis tous consentir à me laisser dépositaire de cet ordre, & maître d'en arrêter ou demander l'exécution, suivant que je jugerois du mérite de la conduite future de cette fille. Elle sait donc que j'ai son sort entre les mains; & quand, par impossible, ces moyens puissans ne l'arrêteroient point, n'est-il pas évident que sa conduite dévoilée & sa punition authentique ôteroient bientôt toute créance à ses discours ?

A ces précautions que j'appelle fondamentales, s'en joignit mille autres, ou locales,

cales, ou d'occaſion, que la réflexion & l'habitude font trouver au beſoin; dont le détail ſeroit minutieux, mais dont la pratique eſt importante, & qu'il faut vous donner la peine de recueillir dans l'enſemble de ma conduite, ſi vous voulez parvenir à les connoître.

Mais de prétendre que je me ſois donné tant de ſoins pour n'en pas retirer de fruits; qu'après m'être autant élevée au-deſſus des autres femmes par mes travaux pénibles, je conſente à ramper comme elles dans ma marche entre l'impudence & la timidité; que ſur-tout je puiſſe redouter un homme au point de ne plus voir mon ſalut que dans la fuite! Non, vicomte, jamais. Il faut vaincre ou périr. Quant à Prévan, je veux l'avoir, & je l'aurai; il veut le dire, & il ne le dira pas. En deux mots, voilà notre roman. Adieu.

De . . . . ce 20 Septembre, 17 . .

LETTRE LXXXII.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

MON Dieu, que votre lettre m'a fait de peine! J'avois bien beſoin d'avoir tant d'impatience de la recevoir! J'eſpérois y trouver de la conſolation, & voilà que je ſuis

ſuis plus affligée qu'avant de l'avoir reçue. J'ai bien pleuré en la liſant : ce n'eſt pas cela que je vous reproche ; j'ai déjà bien pleuré des fois à cauſe de vous, ſans que çà me faſſe de la peine. Mais cette fois-ci, ce n'eſt pas la même choſe.

Qu'eſt-ce donc que vous voulez dire, que votre amour devient un tourment pour vous, que vous ne pouvez plus vivre ainſi, ni ſoutenir plus long-tems votre ſituation ? Eſt-ce que vous allez ceſſer de m'aimer parce que cela n'eſt pas ſi agréable qu'autrefois ? Il me ſemble que je ne ſuis pas plus heureuſe que vous, bien au contraire ; & pourtant je ne vous en aime que davantage. Si M. de Valmont ne vous a pas écrit, ce n'eſt pas ma faute ; je n'ai pas pu l'en prier, parce que je n'ai pas été ſeule avec lui, & que nous ſommes convenus que nous ne nous parlerions jamais devant le monde : & çà c'eſt encore pour vous, afin qu'il puiſſe faire plus tôt ce que vous deſirez. Je ne dis pas que je ne le deſire pas auſſi, & vous devez en être bien ſûr : mais comment voulez-vous que je faſſe ? Si vous croyez que c'eſt ſi facile, trouvez donc le moyen, je ne demande pas mieux.

Croyez-vous qu'il me ſoit bien agréable d'être grondée tous les jours par Maman, elle qui auparavant ne me diſoit jamais rien ; bien au contraire ? A préſent, c'eſt pis que ſi j'étois au couvent. Je m'en conſolois

ſolois pourtant, en ſongeant que c'étoit pour vous ; il y avoit même des momens où je trouvois que j'en étois bien aiſe ; mais quand je vois que vous êtes fâché auſſi, & çà ſans qu'il y ait du tout de ma faute, je deviens plus chagrine que pour tout ce qui vient de m'arriver juſqu'ici.

Rien que pour recevoir vos lettres, c'eſt un embarras, que ſi M. de Valmont n'étoit pas auſſi complaiſant & auſſi adroit qu'il l'eſt, je ne ſaurois comment faire ; & pour vous écrire, c'eſt plus difficile encore. De toute la matinée je n'oſe pas, parce que maman eſt tout près de moi, & qu'elle vient à tout moment dans ma chambre. Quelquefois je le peux l'après-midi, ſous prétexte de chanter ou de jouer de la harpe ; encore faut-il que j'interrompe à chaque ligne, pour qu'on entende que j'étudie. Heureuſement ma femme-de-chambre s'endort quelquefois le ſoir, & je lui dis que je me coucherai bien toute ſeule, afin qu'elle s'en aille & me laiſſe de la lumiere. Et puis, il faut que je me mette ſous mon rideau, pour qu'on ne puiſſe pas voir de clarté, & puis que j'écoute au moindre bruit, pour pouvoir tout cacher dans mon lit, ſi on venoit. Je voudrois que vous y fuſſiez pour voir ! Vous verriez bien qu'il faut bien aimer pour faire çà. Enfin, il eſt bien vrai que je fais tout ce que je peux, & que je voudrois en pouvoir faire davantage.

Assurément, je ne refuse pas de vous dire que je vous aime, & que je vous aimerai toujours; jamais je ne l'ai dit de meilleur cœur; & vous êtes fâché! Vous m'aviez pourtant bien assuré, avant que je vous l'eusse dit, que cela suffisoit pour vous rendre heureux. Vous ne pouvez pas le nier: c'est dans vos lettres. Quoique je ne les aie plus, je m'en souviens comme quand je les lisois tous les jours. Et parce que nous voilà absens, vous ne pensez plus de même. Mais cette absence ne durera pas toujours peut-être. Mon Dieu, que je suis malheureuse! & c'est bien vous qui en êtes cause!...

A propos de vos lettres, j'espere que vous avez gardé celles que Maman m'a prises, & qu'elle vous a renvoyées; il faudra bien qu'il vienne un tems où je ne serai plus si gênée qu'à présent, & vous me les rendrez toutes. Comme je serai heureuse, quand je pourrai les garder toujours, sans que personne ait rien à y voir! A présent, je les remets à M. de Valmont, parce qu'il y auroit trop à risquer autrement: malgré cela je ne lui en rends jamais, que cela ne me fasse bien de la peine.

Adieu, mon cher ami. Je vous aime de tout mon cœur. Je vous aimerai toute ma vie. J'espere qu'à présent vous n'êtes plus fâché; & si j'en étois sûre, je ne le serois plus moi-même. Ecrivez-moi le plus tôt

que vous pourrez, car je ſens que juſques là je ſerai toujours triſte.

Du Château de ... ce 21 Septembre, 17..

LETTRE LXXXIII.

Le vicomte de Valmont à la préſidente de Tourvel.

DE grace, madame, renouons cet entretien ſi malheureuſement rompu. Que je puiſſe achever de prouver combien je differe de l'odieux portrait qu'on vous avoit fait de moi; que je puiſſe, ſur-tout, jouir encore de cette aimable confiance que vous commenciez à me témoigner! Que de charmes vous ſavez prêter à la vertu! Comme vous embelliſſez & faites chérir tous les ſentimens honnêtes! Ah! c'eſt là votre ſéduction; c'eſt la plus forte; c'eſt la ſeule qui ſoit à la fois puiſſante & reſpectable.

Sans doute il ſuffit de vous voir, pour deſirer de vous plaire; de vous entendre dans le cercle, pour que ce deſir augmente. Mais celui qui a le bonheur de vous connoître davantage, qui peut quelquefois lire dans votre ame, cede bientôt à un plus noble enthouſiaſme, & pénétré de vénération comme d'amour, adore en vous l'image de toutes les vertus. Plus fait qu'un autre, peut-être,

peut-être, pour les aimer & les ſuivre, entraîné par quelques erreurs qui m'avoient éloigné d'elles, c'eſt vous qui m'en avez rapproché, qui m'en avez de nouveau fait ſentir tout le charme : me ferez-vous un crime de ce nouvel amour ? Blâmeriez-vous votre ouvrage ? Vous reprocheriez-vous même l'intérêt que vous pourriez y prendre ? Quel mal peut-on craindre d'un ſentiment ſi pur, & quelles douceurs n'y auroit-il pas à le goûter ?

Mon amour vous effraie, vous le trouvez violent, effréné ! Tempérez-le par un amour plus doux ; ne refuſez pas l'empire que je vous offre, auquel je jure de ne jamais me ſouſtraire, & qui, j'oſe le croire, ne ſeroit pas entièrement perdu pour la vertu. Quel ſacrifice pourroit me paroître pénible, ſûr que votre cœur m'en garderoit le prix ? Quel eſt donc l'homme aſſez malheureux pour ne pas ſavoir jouir des privations qu'il s'impoſe ; pour ne pas préférer un mot, un regard accordés, à toutes les jouiſſances qu'il pourroit ravir ou ſurprendre ! Et vous avez cru que j'étois cet homme-là ! & vous m'avez craint ! Ah, pourquoi votre bonheur ne dépend-il pas de moi ! Comme je me vengerois de vous, en vous rendant heureuſe ! Mais ce doux empire, la ſtérile amitié ne le produit pas ; il n'eſt dû qu'à l'amour.

Ce mot vous intimide ! & pourquoi ? Un attachement plus tendre, une union plus

forte, une ſeule penſée, le même bonheur comme les mêmes peines, qu'y a-t-il donc là d'étranger à votre ame? Tel eſt pourtant l'amour! tel eſt au moins celui que vous inſpirez & que je reſſens! C'eſt lui ſur-tout, qui, calculant ſans intérêt, ſait apprécier les actions ſur leur mérite & non ſur leur valeur; tréſor inépuiſable des ames ſenſibles, tout devient précieux, fait par lui ou pour lui.

Ces vérités ſi faciles à ſaiſir, ſi douces à pratiquer, qu'ont-elles donc d'effrayant? Quelles craintes peut auſſi vous cauſer un homme ſenſible, à qui l'amour ne permet plus un autre bonheur que le vôtre? C'eſt aujourd'hui l'unique vœu que je forme: je ſacrifierai tout pour le remplir, excepté le ſentiment qui l'inſpire; & ce ſentiment lui-même, conſentez à le partager, & vous le réglerez à votre choix. Mais ne ſouffrons plus qu'il nous diviſe, lorſqu'il devroit nous réunir. Si l'amitié que vous m'avez offerte n'eſt pas un vain mot; ſi, comme vous me le diſiez hier, c'eſt le ſentiment le plus doux que votre ame connoiſſe; que ce ſoit elle qui ſtipule entre nous, je ne la récuſerai point: mais, juge de l'amour, qu'elle conſente à l'écouter; le refus de l'entendre deviendroit une injuſtice, & l'amitié n'eſt point injuſte

Un ſecond entretien n'aura pas plus d'inconvéniens que le premier: le haſard peut encore

encore en fournir l'occaſion ; vous pourriez vous-même en indiquer le moment. Je veux croire que j'ai tort ; n'aimerez-vous pas mieux me ramener que me combattre, & doutez-vous de ma docilité ? Si ce tiers importun ne fût pas venu nous interrompre, peut-être ſerois-je déjà entièrement revenu à votre avis ; qui ſait juſqu'où peut aller votre pouvoir ?

Vous le dirai-je ? cette puiſſance invincible, à laquelle je me livre ſans oſer la calculer, ce charme irréſiſtible, qui vous rend ſouveraine de mes penſés comme de mes actions, il m'arrive quelquefois de les craindre. Hélas ! cet entretien que je vous demande, peut-être eſt-ce à moi à le redouter ; peut-être après, enchaîné par mes promeſſes, me verrai-je réduit à brûler d'un amour que je ſens bien qui ne pourra s'éteindre, ſans oſer même implorer votre ſecours ! Ah, madame, de grace, n'abuſez pas de votre empire ! Mais quoi ! ſi vous devez en être plus heureuſe, ſi je dois vous en paroître plus digne de vous, quelles peines ne ſont pas adoucies par ces idées conſolantes ! Qui, je le ſens ; vous parler encore, c'eſt vous donner contre moi de plus fortes armes ; c'eſt me ſoumettre plus entièrement à votre volonté. Il eſt plus aiſé de ſe défendre contre vos lettres ; ce ſont bien vos mêmes diſcours, mais vous n'êtes pas là pour leur prêter des forces.

Cependant

Cependant le plaiſir de vous entendre, m'en fait braver le danger : au moins aurai-je ce bonheur, d'avoir tout fait pour vous, même contre moi ; & mes ſacrifices deviendront un hommage. Trop heureux de vous prouver de mille manieres, comme je le ſens de mille façons, que, ſans m'en excepter, vous êtes, vous ſerez toujours l'objet le plus cher à mon cœur.

Du Chateau de ... ce 23 Septembre, 17...

LETTRE LXXXIV.

Le vicomte de Valmont à Cécile Volanges.

VOUS avez vu combien nous avons été contrariés hier. De toute la journée je n'ai pas pu vous remettre la lettre que j'avois pour vous ; j'ignore ſi j'y trouverai plus de facilité aujourd'hui. Je crains de vous compromettre, en y mettant plus de zèle que d'adreſſe ; & je ne me pardonnerois pas une imprudence qui vous deviendroit ſi fatale, & cauſeroit le déſeſpoir de mon ami, en vous rendant éternellement malheureuſe. Cependant je connois les impatiences de l'amour ; je ſens combien il doit être pénible, dans votre ſituation, d'éprouver quelque retard à la ſeule conſolation que vous puiſſiez goûter dans ce moment,

ment. A force de m'occuper des moyens d'écarter les obſtacles, j'en ai trouvé un dont l'exécution ſera aiſée, ſi vous y mettez quelque ſoin.

Je crois avoir remarqué que la clef de la porte de votre chambre, qui donne ſur le corridor, eſt toujours ſur la cheminée de votre Maman. Tout deviendroit facile avec cette clef, vous devez bien le ſentir : mais à ſon défaut, je vous en procurerai une ſemblable, & qui la ſuppléera. Il me ſuffira, pour y parvenir, d'avoir l'autre une heure ou deux à ma diſpoſition. Vous devez trouver aiſément l'occaſion de la prendre ; & pour qu'on ne s'apperçoive pas qu'elle manque, j'en joins ici une à moi, qui eſt aſſez ſemblable pour qu'on n'en voie par la différence, à moins qu'on ne l'eſſaie ; ce qu'on ne tentera pas. Il faudra ſeulement que vous ayez ſoin d'y mettre un ruban bleu & paſſé, comme celui qui eſt à la vôtre.

Il faudroit tâcher d'avoir cette clef pour demain ou après demain, à l'heure du déjeûner ; parce qu'il vous ſera plus facile de me la donner alors, & qu'elle pourra être remiſe à ſa place pour le ſoir, tems où votre Maman pourroit y faire plus d'attention. Je pourrai vous la rendre au moment du dîner, ſi nous nous entendons bien.

Vous ſavez que quand on paſſe du ſallon à la ſalle à manger, c'eſt toujours Mad. de Roſemonde

Roſemonde qui marche la derniere. Je lui donnerai la main. Vous n'aurez qu'à quitter votre métier de tapiſſerie lentement, ou bien laiſſer tomber quelque choſe, de façon à reſter en-arriere : vous ſaurez bien alors prendre la clef, que j'aurai ſoin de tenir derriere moi. Il ne faudra pas négliger, auſſi-tôt après l'avoir priſe, de rejoindre ma vieille tante, & de lui faire quelques careſſes. Si par haſard vous laiſſiez tomber cette clef, n'allez pas vous déconcerter : je feindrai que c'eſt moi, & je vous réponds de tout.

Le peu de confiance que vous témoigne votre Maman, & ſes procédés ſi durs envers vous, autoriſent de reſte cette petite ſupercherie. C'eſt au ſurplus le ſeul moyen de continuer à recevoir les lettres de Danceny, & à lui faire paſſer les vôtres ; tout autre eſt réellement trop dangereux, & pourroit vous perdre tous deux ſans reſſource : auſſi ma prudente amitié ſe reprocheroit-elle de les employer davantage.

Une fois maîtres de la clef, il nous reſtera quelques précautions à prendre contre le bruit de la porte & de la ſerrure : mais elles ſont bien faciles. Vous trouverez, ſous la même armoire où j'avois mis votre papier, de l'huile & une plume. Vous allez quelquefois chez vous à des heures où vous y êtes ſeule ; il faut en profiter pour huiler la ſerrure & les gonds. La ſeule attention

tention à avoir, eſt de prendre garde aux taches qui dépoſeroient contre vous. Il faudra auſſi attendre que la nuit ſoit venue, parce que, ſi cela ſe fait avec l'intelligence dont vous êtes capable, il n'y paroîtra plus le lendemain matin.

Si pourtant en s'en apperçoit, n'héſitez pas à dire que c'eſt le frotteur du château. Il faudroit, dans ce cas, ſpécifier le tems, même les diſcours qu'il vous aura tenus: comme par exemple, qu'il prend ce ſoin contre la rouille, pour toutes les ferrures dont on ne fait pas uſage. Car vous ſentez qu'il ne ſeroit pas vrai-ſemblable que vous euſſiez été témoin de ce tracas ſans en demander la cauſe. Ce ſont ces petits détails qui donnent la vraiſemblance, & la vraiſemblance rend les menſonges ſans conſéquence, en ôtant le deſir de les vérifier.

Après que vous aurez lu cette lettre, je vous prie de la relire, & même de vous en occuper: d'abord, c'eſt qu'il faut bien ſavoir ce qu'on veut bien faire; enſuite, pour vous aſſurer que je n'ai rien omis. Peu accoutumé à employer la fineſſe pour mon compte, je n'en ai pas grand uſage; il n'a pas même fallu moins que ma vive amitié pour Danceny, & l'intérêt que vous inſpirez, pour me déterminer à me ſervir de ces moyens, quelque innocens qu'ils ſoient. Je hais tout ce qui a l'air de la tromperie; c'eſt là mon caractere. Mais vos malheurs m'ont

touché

touché au point que je tenterai tout pour les adoucir.

Vous penſez bien que, cette communication une fois établie entre nous, il me ſera bien plus facile de vous procurer avec Danceny l'entretien qu'il deſire. Cependant ne lui parlez pas encore de tout ceci; vous ne feriez qu'augmenter ſon impatience, & le moment de la ſatisfaire n'eſt pas encore tout-à-fait venu. Vous lui devez, je crois, de la calmer plutôt que de l'aigrir. Je m'en rapporte là-deſſus à votre délicateſſe. Adieu, ma belle pupille: car vous êtes ma pupille. Aimez un peu votre tuteur, & ſur-tout ayez avec lui de la docilité: vous vous en trouverez bien. Je m'occupe de votre bonheur, & ſoyez ſûre que j'y trouverai le mien.

De . . . ce 24 Septembre, 17. . . .

LETTRE LXXXV.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.

ENFIN vous ſerez tranquille, & ſur-tout vous me rendrez juſtice. Ecoutez, & ne me confondez plus avec les autres femmes. J'ai mis à fin mon aventure avec Prévan; *à ſin!* entendez-vous bien ce que cela veut dire?

dire? A préſent vous allez juger qui de lui ou de moi pourra ſe vanter. Le récit ne ſera pas ſi plaiſant que l'action : auſſi ne ſeroit-il pas juſte que tandis que vous n'avez fait que raiſonner bien ou mal ſur cette affaire, il vous en revînt autant de plaiſir qu'à moi, qui y donnois mon tems & ma peine.

Cependant, ſi vous avez quelque grand coup à faire, ſi vous devez tenter quelque entrepriſe où ce rival dangereux vous paroiſſe à craindre, arrivez. Il vous laiſſe le champ libre, au moins pour quelque tems; peut-être même ne ſe relevera-t-il jamais du coup que je lui ai porté.

Que vous êtes heureux de m'avoir pour amie! Je ſuis pour vous une fée bienfaiſante. Vous languiſſez loin de la beauté qui vous engage; je dis un mot, & vous vous retrouvez auprès d'elle. Vous voulez vous venger d'une femme qui vous nuit; je vous marque l'endroit où vous devez frapper, & la livre à votre diſcrétion. Enfin, pour écarter de la lice un concurrent redoutable, c'eſt encore moi que vous invoquez, & je vous exauce. En vérité, ſi vous ne paſſez pas votre vie à me remercier, c'eſt que vous êtes un ingrat. Je reviens à mon aventure, & la reprends d'origine.

Le rendez-vous donné ſi haut à la ſortie de l'opéra (*a*), fut entendu comme je l'a-

(*a*) Voyez la lettre LXXIV.

vois eſpéré. Prévan s'y rendit; & quand la maréchale lui dit obligeamment qu'elle ſe félicitoit de le voir deux fois de ſuite à ſes jours, il eut ſoin de répondre que depuis Mardi ſoir il avoit défait mille arrangemens, pour pouvoir ainſi diſpoſer de cette ſoirée. *A bon entendeur, ſalut!* Comme je voulois pourtant ſavoir avec plus de certitude ſi j'étois ou non le véritable objet de cet empreſſement flatteur, je voulus forcer le ſoupirant nouveau de choiſir entre moi & ſon goût dominant. Je déclarai que je ne jouerai point: en effet, il trouva de ſon côté mille prétextes pour ne pas jouer; & mon premier triomphe fut ſur le lanſquenet.

Je m'emparai de l'évêque de.... pour ma converſation; je le choiſis à cauſe de ſa liaiſon avec le héros de jour, à qui je voulois donner toute facilité de m'aborder. J'étois bien aiſe auſſi d'avoir un témoin reſpectable, qui pût au beſoin dépoſer de ma conduite & de mes diſcours. Cet arrangement réuſſit.

Après les propos vagues & d'uſage, Prévan s'étant bientôt rendu maître de la converſation, prit tour-à-tour différens tons, pour eſſayer celui qui pourroit me plaire. Je refuſai celui du ſentiment, comme n'y croyant pas; j'arrêtai par mon ſérieux, ſa gaieté qui me parut trop légere pour un début; il ſe rabattit ſur la délicate amitié; & ce fut ſous ce drapeau bannal que nous commençames notre attaque réciproque.

Au

Au moment du ſouper, l'évêque ne deſcendoit pas; Prévan me donna donc la main, & ſe trouva naturellement placé à table à côté de moi. Il faut être juſte; il ſoutint avec beaucoup d'adreſſe notre converſation particuliere, en ne paroiſſant s'occuper que de la converſation générale, dont il eut l'air de faire tous les frais. Au deſſert, on parla d'une piece nouvelle qu'on devoit donner le Lundi ſuivant aux François. Je témoignai quelques regrets de n'avoir pas ma loge; il m'offrit la ſienne, que je refuſai d'abord, comme cela ſe pratique: à quoi il répondit aſſez plaiſamment que je ne l'entendois pas; qu'à coup ſûr il ne feroit pas le ſacrifice de ſa loge à quelqu'un qu'il ne connoiſſoit pas, mais qu'il m'avertiſſoit ſeulement que Mad. la maréchale en diſpoſeroit. Elle ſe prêta à cette plaiſanterie, & j'acceptai.

Remonté au ſallon, il demanda, comme vous pouvez croire, une place dans cette loge; & comme la maréchale, qui le traite avec beaucoup de bonté, la lui promit *s'il étoit ſage*, il en prit l'occaſion d'une de ces converſations à double entente, pour leſquelles vous m'avez vanté ſon talent. En effet, s'étant mis à ſes genoux, comme un enfant ſoumis, diſoit-il, ſous prétexte de lui demander ſes avis & d'implorer ſa raiſon, il dit beaucoup de choſes flatteuſes & aſſez tendres, dont il m'étoit facile de me faire

l'application. Plusieurs personnes ne s'étant pas remises au jeu l'après-souper, la conversation fut plus générale & moins intéressante : mais nos yeux parlerent beaucoup. Je dis nos yeux : je devrois dire les siens, car les miens n'eurent qu'un langage, celui de la surprise. Il dut penser que je m'étonnois & m'occupois excessivement de l'effet prodigieux qu'il faisoit sur moi. Je crois que je le laissai fort satisfait ; je n'étois pas moins contente.

Le Lundi suivant je fus aux François, comme nous en étions convenus. Malgré votre curiosité littéraire, je ne puis vous rien dire du spectacle, sinon que Prévan a un talent merveilleux pour la cajolerie, & que la piece est tombée : voilà tout ce que j'y ai appris. Je voyois avec peine finir cette soirée, qui réellement me plaisoit beaucoup ; & pour la prolonger, j'offris à la maréchale de venir souper chez moi : ce qui me fournit le prétexte de le proposer à l'aimable cajoleur, qui ne demanda que le tems de courir, pour se dégager, jusques chez les comtesses de P *** (*a*). Ce nom me rendit toute ma colere ; je vis clairement qu'il alloit commencer les confidences : je me rappelai vos sages conseils, & me promis bien . . . de poursuivre l'aventure ; sûre que je le guérirois de cette dangereuse indiscrétion.

(*a*) Voyez la lettre LXX.

Etranger

Etranger dans ma ſociété, qui ce ſoir-là étoit peu nombreuſe, il me devoit les ſoins d'uſage : auſſi, quand on alla ſouper, m'offrit-il la main. J'eus la malice, en l'acceptant, de mettre dans la mienne un léger frémiſſement, & d'avoir, pendant ma marche, les yeux baiſſés & la reſpiration haute. J'avois l'air de preſſentir ma défaite, & de redouter mon vainqueur. Il le remarqua à merveille ; auſſi le traître changeat-t-il ſur-le-champ de ton & de maintien. Il étoit galant, il devint tendre. Ce n'eſt pas que les propos ne fuſſent à peu près les mêmes, la circonſtance y forçoit : mais ſon regard, devenu moins vif, étoit plus careſſant ; l'inflexion de ſa voix plus douce : ſon ſourire n'étoit pas celui de la fineſſe, mais du contentement. Enfin dans ſes diſcours, éteignant peu à peu le feu de la ſaillie, l'eſprit fit place à la délicateſſe. Je vous le demande, qu'euſſiez-vous fait de mieux ?

De mon côté, je devins rêveuſe à tel point qu'on fut forcé de s'en appercevoir ; & quand on m'en fit le reproche, j'eus l'adreſſe de m'en défendre mal-adroitement, & de jetter ſur Prévan un coup-d'œil prompt, mais timide & déconcerté, & propre à lui faire croire que toute ma crainte étoit qu'il ne devinât la cauſe de mon trouble.

Après ſouper, je profitai du tems où la bonne maréchale contoit une de ces hiſtoires qu'elle conte toujours, pour me placer ſur

mon ottomane, dans cet abandon que donne une tendre rêverie. Je n'étois pas fâchée que Prévan me vît ainſi ; il m'honora, en effet, d'une attention toute particuliere. Vous jugez bien que mes timides regards n'oſoient chercher les yeux de mon vainqueur : mais dirigés vers lui d'une maniere plus humble, ils m'apprirent bientôt que j'obtenois l'effet que je voulois produire. Il falloit encore lui perſuader que je le partageois : auſſi, quand la maréchale anonça qu'elle alloit ſe retirer, je m'écriai d'une voix molle & tendre : Ah Dieu ! j'étois ſi bien là ! Je me levai pourtant : mais avant de me ſéparer d'elle, je lui demandai ſes projets, pour avoir un prétexte de dire les miens, & de faire ſavoir que je reſterois chez moi le ſur-lendemain. La-deſſus tout le monde ſe ſépara. Alors je me mis à réfléchir. Je ne doutois pas que Prévan ne profitât de l'eſpece de rendezvous que je venois de lui donner ; qu'il n'y vînt d'aſſez bonne heure pour me trouver ſeule, & que l'attaque ne fût vive : mais j'étois bien ſûre auſſi, d'après ma réputation, qu'il ne me traiteroit pas avec cette légéreté que, pour peu qu'on ait d'uſage, on n'emploie qu'avec les femmes à aventures, ou celles qui n'ont aucune expérience ; & je voyois mon ſuccès certain s'il prononçoit le mot d'amour, s'il avoit la prétention, ſur-tout, de l'obtenir de moi.

Qu'il eſt commode d'avoir affaire à vous autres

autres *gens à principes!* Quelquefois un brouillon d'amoureux vous déconcerte par sa timidité, ou vous embarrasse par ses fougueux transports; c'est une fièvre qui, comme l'autre, a ses frissons & son ardeur, & quelquefois varie dans ses symptomes. Mais votre marcher réglé se devine si facilement! L'arrivée, le maintien, le ton, les discours, je savois tout dès la veille. Je ne vous rendrai donc pas notre conversation, que vous suppléerez aisément. Observez, seulement que, dans ma feinte défense, je l'aidois de tout mon pouvoir: embarras, pour lui donner le tems de parler: mauvaises raisons, pour être combattues; crainte & méfiance, pour ramener les protestations; & ce refrein perpétuel de sa part, *je ne vous demande qu'un mot*; & ce silence de la mienne, qui semble ne le laisser attendre que pour le faire desirer davantage; au travers de tout cela, une main cent fois prise, qui se retire toujours & ne se refuse jamais. On passeroit ainsi tout un jour; nous y passames une mortelle heure: nous y serions peut-être encore, si nous n'avions entendu entrer un carrosse dans ma cœur. Cet heureux contretems rendit, comme de raison, ses instances plus vives; & moi, voyant le moment arrivée où j'étois à l'abri de toute surprise, après m'être préparée par un long soupir, j'accordai le mot précieux. On annonça, & peu de tems après j'eus un cercle assez nombreux.

Prévan

Prévan me demanda de venir le lendemain matin, & j'y conſentis : mais, ſoigneuſe de me défendre, j'ordonnai à ma femme-de-chambre de reſter tout le tems de cette viſite dans ma chambre à coucher, d'où vous ſavez qu'on voit tout ce qui ſe paſſe dans mon cabinet de toilette, & ce fut là que je le reçus. Libres dans notre converſation, & ayant tous deux le même deſir, nous fumes bientôt d'accord : mais il falloit ſe défaire de ce ſpectateur importun ; c'étoit où je l'attendois.

Alors, lui faiſant à mon gré le tableau de ma vie intérieure, je lui perſuadai aiſément que, nous ne trouverions jamais un moment de liberté : & qu'il falloit regarder comme une eſpèce de miracle, celle dont nous avions joui hier, qui même laiſſeroit encore des dangers trop grands pour m'y expoſer, puiſqu'à tout moment on pouvoit entrer dans mon ſallon. Je ne manquai pas d'ajouter que tous ces uſages s'étoient établis, parce que juſqu'à ce jour ils ne m'avoient jamais contrariée ; & j'inſiſtai en même tems ſur l'impoſſibilité de les changer, ſans me compromettre aux yeux de mes gens. Il eſſaya de s'attriſter, de prendre de l'humeur, de me dire que j'avois peu d'amour ; & vous devinez combien tout cela me touchoit ! Mais voulant frapper le coup déciſif, j'appellai les larmes à mon ſecours. Ce fut exactement le *Zaire, vous pleurez.* Cet empire

pire qu'il ſe crut ſur moi, & l'eſpoir qu'il en conçut de me perdre à ſon gré, lui tinrent lieu de tout l'amour d'Oroſmane.

Ce coup de théâtre paſſé, nous revînmes aux arrangemens. Au défaut du jour, nous nous occupâmes de la nuit : mais mon Suiſſe devenoit un obſtacle inſurmontable, & je ne permettois pas qu'on eſſayât de le gagner. Il me propoſa la petite porte de mon jardin : mais je l'avois prévu, & j'y créai un chien qui, tranquille & ſilencieux le jour, étoit un vrai démon la nuit. La facilité avec laquelle j'entrai dans tous ces détails étoit bien propre à l'enhardir ; auſſi vint-il à me propoſer l'expédient le plus ridicule, & ce fut celui que j'acceptai.

D'abord, ſon domeſtique étoit ſûr comme lui-même : en cela il ne trompoit guere, l'un l'étoit bien autant que l'autre. J'aurois un grand ſouper chez moi : il y ſeroit, il prendroit ſon tems pour ſortir ſeul. L'adroit confident appeleroit la voiture, ouvriroit la portiere : & lui, Prévan, au lieu de monter, s'eſquiveroit adroitement. Son cocher ne pouvoit s'en appercevoir en aucune façon ; ainſi ſorti pour tout le monde, & cependant reſté chez moi, il s'agiſſoit de ſavoir s'il pourroit parvenir à mon appartement. J'avoue que d'abord mon embarras fut de trouver, contre ce projet, d'aſſez mauvaiſes raiſons pour qu'il eût avoir l'air de les détruire ; il y répondit par des exemples. A l'entendre,

l'entendre, rien n'étoit plus ordinaire que ce moyen; lui-même s'en étoit beaucoup ſervi; c'étoit même celui dont il faiſoit le plus d'uſage comme le moins dangereux.

Subjuguée par ces autorités irrécuſables, je convins, avec candeur, que j'avois bien un eſcalier dérobé qui conduiſoit très-près de mon boudoir; que je pouvois y laiſſer la clef, & qu'il lui ſeroit poſſible de s'y enfermer, & d'attendre, ſans beaucoup de riſques, que mes femmes fuſſent retirées; & puis, pour donner plus de vraiſemblance à mon conſentement, le moment d'après je ne voulois plus, je ne revenois à conſentir qu'à condition d'une ſoumiſſion parfait, d'une ſageſſe..... Ah, quelle ſageſſe! Enfin je voulois bien lui prouver mon amour, mais non pas ſatisfaire le ſien.

La ſortie, dont j'oubliois de vous parler, devoit ſe faire pas la petite porte du jardin: il ne s'agiſſoit que d'attendre le point du jour; le Cerbere ne diroit plus mot. Pas une ame ne paſſe à cette heure-là, & les gens ſont dans le plus fort du ſommeil. Si vous vous étonnez de ce tas de mauvais raiſonnemens, c'eſt que vous oubliez notre ſituation réciproque. Qu'avions-nous beſoin d'en faire de meilleurs? Il ne demandoit pas mieux que tout cela ſe fût; & moi, j'étois bien ſûre qu'on ne

le

le ſauroit pas. Le jour fut fixé au ſur-lendemain.

Remarquez que voilà une affaire arrangée, & que perſonne n'a encore vu Prévan dans ma ſociété. Je le rencontre à ſouper chez une de mes amies; il lui offre ſa loge pour une piece nouvelle, & j'y accepte une place. J'invite cette femme à ſouper, pendant le ſpectacle & devant Prévan; je ne puis preſque pas me diſpenſer de lui propoſer d'en être. Il accepte, & me fait, deux jours après, une viſite que l'uſage exige. Il vient à la vérité me voir le lendemain matin: mais outre que les viſites du matin ne marquent plus, il ne tient qu'à moi de trouver celle-ci trop leſte; & je le remets en effet dans la claſſe des gens moins liés avec moi, par une invitation écrite pour un ſouper de cérémonie. Je puis bien dire comme Annette: *Mais voilà tout pourtant!*

Le jour fatal arrivé, ce jour où je devois perdre ma vertu & ma réputation, je donnai mes inſtructions à ma fidelle Victoire, & elle les exécuta comme vous le verrez bientôt.

Cependant le ſoir vint. J'avois déjà beaucoup de monde chez moi, quand on y annonça Prévan. Je le reçus avec une politeſſe marquée, qui conſtatoit mon peu de liaiſon avec lui; & je le mis à la partie de la maréchale, comme étant celle par qui j'avois fait cette connoiſſance. La ſoirée

ne

ne produiſit rien qu'un très-petit billet, que le diſcret amoureux trouva moyen de me remettre, & que j'ai brûlé, ſuivant ma coutume. Il m'y annonçoit que je pouvois compter ſur lui; & ce mot eſſentiel étoit entouré de tous les mots paraſites, d'amour, de bonheur, &c. qui ne manquent jamais de ſe trouver à pareille fête.

A minuit, les parties étant finies, je propoſai une courte macédoine (*a*). J'avois le double projet de favoriſer l'évaſion de Prévan, & en même tems de la faire remarquer; ce qui ne pouvoit pas manquer d'arriver, vu ſa réputation de joueur. J'étois bien aiſe auſſi qu'on pût ſe rappeler au beſoin, que je n'avois pas été preſſée de reſter ſeule.

Le jeu dura plus que je n'avois penſé. Le diable me tentoit, & je ſuccombai au deſir d'aller conſoler l'impatient priſonnier. Je m'acheminois ainſi à ma perte, quand je réfléchis qu'une fois rendue tout-à-fait, je n'aurois plus ſur lui l'empire de le tenir dans le coſtume de décence néceſſaire à mes projets. J'eus la force de réſiſter. Je rebrouſſai chemin, & revins,

(*a*) Quelques perſonnes ignorent peut-être qu'une macédoine eſt un aſſemblage de pluſieurs jeux de haſard, parmi leſquels chaque coupeur a droit de choiſir, lorſque c'eſt à lui à tenir la main. C'eſt une des inventions du ſiecle.

non

non ſans humeur, reprendre place à ce jeu éternel. Il finit pourtant, & chacun s'en alla. Pour moi, je ſonnai mes femmes, je me déſhabillai fort vîte, & les renvoyai de même.

Me voyez-vous, vicomte, dans ma toilette légere, marchant d'un pas timide & circonſpect, & d'une main mal aſſurée ouvrir la porte à mon vainqueur ? Il m'apperçut, l'éclair n'eſt pas plus prompt. Que vous dirai-je ? Je fus vaincue, tout-à-fait vaincue, avant d'avoir pu dire un mot pour l'arrêter ou me défendre. Il voulut enſuite prendre un ſituation plus commode & plus convenable aux circonſtances. Il maudiſſoit ſa parure, qui, diſoit-il, l'éloignoit de moi ; il vouloit me combattre à armes égales : mais mon extrême timidité s'oppoſa à ce projet, & mes tendres careſſes ne lui en laiſſerent pas le tems. Il s'occupa d'autre choſe.

Ses droits étoient doublés, & ſes prétentions revinrent, mais alors : " Ecoutez-moi," lui dis-je ; " vous aurez juſqu'ici un aſſez agréable récit à faire aux deux comteſſes de P***, & à mille autres : mais je ſuis curieuſe de ſavoir comment vous raconterez la fin de l'aventure." En parlant ainſi, je ſonnois de toutes mes forces. Pour le coup, j'eus mon tour, & mon action fut plus vive qui ſa parole. Il n'avoit encore que balbutié, quand j'entendis Victoire

toire accourir, & appeler *les gens*, qu'elle avoit gardés chez elle, comme je le lui avois ordonné. Là, prenant mon ton de reine, & élevant la voix: " Sortez, monſieur," continuai-je, " & ne reparoiſſez jamais devant moi." La-deſſus, la foule de mes gens entra.

Le pauvre Prévan perdit la tête, & croyant voir un guet-à-pens dans ce qui n'étoit au fond qu'une plaiſanterie, il ſe jeta ſur ſon épée. Mal lui en prit: car mon valet-de-chambre, brave & vigoureux, le ſaiſit au corps & le terraſſa. J'eus, je l'avoue, une frayeur mortelle. Je criai qu'on arrêtât, & ordonnai qu'on laiſſât ſa retraite libre, en s'aſſurant ſeulement qu'il ſortît de chez moi. Mes gens m'obéirent, mais la rumeur étoit grande parmi eux; ils s'indignoient qu'on eût oſé manquer à *leur vertueuſe maîtreſſe*. Tous accompagnerent le malencontreux chevalier avec bruit & ſcandale, comme je le ſouhaitois. La ſeul Victoire reſte, & nous nous occupâmes pendant ce tems à réparer le déſordre de mon lit.

Mes gens remonterent toujours en tumulte; & moi, *encore toute émue*, je leur demandai par quel bonheur ils s'étoient encore trouvés levés; & Victoire me raconta qu'elle avoit donné à ſouper à deux de ſes amies, qu'on avoit veillé chez elle, & enfin tout ce dont nous étions convenues enſemble

ſemble. Je les remerciai tous, & les fis retirer, en ordonnant pourtant à l'un deux d'aller ſur-le-champ chercher mon médecin. Il me parut que j'étois autoriſée à craindre l'effet de *mon ſaiſiſſement mortel*; & c'étoit un moyen ſûr de donner du cours & de la célébrité à cette nouvelle.

Il vint en effet, me plaignit beaucoup, & ne m'ordonna que du repos. Moi, j'ordonnai de plus à Victoire, d'aller le matin de bonne heure bavarder dans le voiſinage.

Tout a ſi bien réuſſi, qu'avant midi, & auſſitôt qu'il a été jour chez moi, ma devote voiſine étoit déjà au chevet de mon lit, pour ſavoir la vérité & les détails de cette horrible aventure. J'ai été obligée de me déſoler avec elle pendant une heure, ſur la corruption du ſiecle. Un moment après, j'ai reçu de la maréchale le billet que je joins ici. Enfin, avant cinq heures, j'ai vu arriver, à mon grand étonnement, M..... (*a*). Il venoit, m'a-t-il dit, me faire ſes excuſes de ce qu'un officier de ſon corps avoit pu me manquer à ce point. Il ne l'avoit appris qu'à dîner chez la maréchale, & avoit ſur le champ envoyé ordre à Prévan de ſe rendre en priſon. J'ai demandé grace, & il me l'a refuſée. Alors

(*a*) Le commandant du corps dans lequel M. de Prévan ſervoit.

j'ai penſé que, comme complice, il falloit m'exécuter de mon côté, & garder au moins de rigides arrêts. J'ai fait fermer ma porte, & dire que j'étois incommodée.

C'eſt à ma ſolitude que vous devez cette longue lettre. J'en écrirai une à Mad. de Volanges, dont ſurement elle fera lecture publique, & où vous verrez cette hiſtoire telle qu'il faut la raconter.

J'oubliois de vous dire que Belleroche eſt outré, & veut abſolument ſe battre avec Prévan. Le pauvre garçon! Heureuſement j'aurai le tems de calmer ſa tête. En attendant, je vais repoſer la mienne, qui eſt fatiguée d'écrire. Adieu, vicomte.

Du château de . . ce 25 Septembre 17.. au ſoir.

LETTRE LXXXVI.

La maréchale de . . . . . à la marquiſe de Merteuil.

(Billet inclus dans la précédente.)

MON Dieu! qu'eſt-ce donc que j'apprends, ma chere madame? Eſt-il poſſible que ce petit Prévan faſſe de pareilles abominations? Et encore vis-à-vis de vous!

vous ! A quoi l'on eſt expoſé ! On ne ſera donc plus en ſûreté chez ſoi ! En vérité, ces événemens-là conſolent d'être vieille. Mais de quoi je ne me conſolerai jamais, c'eſt d'avoir été en partie cauſe de ce que vous avez reçu un pareil monſtre chez vous. Je vous promets bien que, ſi ce qu'on m'en a dit eſt vrai, il ne remettra plus les pieds chez moi ; c'eſt le parti que tous les honnêtes gens prendront avec lui, s'ils font ce qu'ils doivent.

On m'a dit que vous vous étiez trouvée bien mal, & je ſuis inquiete de votre ſanté. Donnez-moi, je vous prie, de vos cheres nouvelles, ou faites-m'en donner par une de vos femmes, ſi vous ne le pouvez pas vous-même. Je ne vous demande qu'un mot pour me tranquilliſer. Je ſerois accourue chez vous ce matin, ſans mes bains que mon docteur ne me permet pas d'interrompre ; & il faut que j'aille cet après-midi à Verſailles, toujours pour l'affaire de mon neveu.

Adieu, ma chere madame ; comptez pour la vie ſur ma ſincere amitié.

Paris, ce 25 Septembre, 17...

LETTRE LXXXVII.

La marquise de Merteuil à madame de Volanges.

JE vous écris de mon lit, ma chere bonne amie. L'événement le plus désagréable, & le plus impossible à prévoir, m'a rendue malade de saisissement & de chagrin. Ce n'est pas qu'assurément j'aie rien à me reprocher : mais il est toujours si pénible pour une femme honnête & qui conserve la modestie convenable à son sexe, de fixer sur elle l'attention publique, que je donnerois tout au monde pour avoir pu éviter cette malheureuse aventure ; & que je ne sais encore si je ne prendrai pas le parti d'aller à la campagne attendre qu'elle soit oubliée. Voici ce dont il s'agit.

J'ai rencontré chez la maréchale de . . . un M. de Prévan, que vous connoissez surement de nom, & que je ne connoissois pas autrement. Mais en le trouvant dans cette maison, j'étois bien autorisée, ce me semble, à le croire bonne compagnie. Il est assez bien fait de sa personne, & m'a paru ne pas manquer d'esprit. Le hasard & l'ennui du jeu me laisserent seule de femme entre lui & l'évêque de . . . . tandis que tout le monde étoit occupé au lansquenet. Nous causâmes tous trois jusqu'-

au

au moment du ſouper. A table, une nouveauté dont on parla, lui donna occaſion d'offrir ſa loge à la maréchale, qui l'accepta ; & il fut convenu que j'y aurois une place. C'étoit pour Lundi dernier, aux François. Comme la maréchale venoit ſouper chez moi au ſortir du ſpectacle, je propoſai à ce monſieur de l'y accompagner, & il y vint. Le ſur-lendemain il me fit une viſite qui ſe paſa en propos d'uſage, & ſans qu'il y eût du tout rien de marqué. Le lendemain il vint me voir le matin, ce qui me parut bien un peu leſte : mais je crus qu'au lieu de le lui faire ſentir par ma façon de le recevoir, il valoit mieux l'avertir par une politeſſe, que nous n'étions pas encore auſſi intimement liés qu'il paroiſſoit le croire. Pour cela je lui envoyai, le jour même, une invitation bien ſeche & bien cérémonieuſe, pour un ſouper que je donnois avant-hier. Je ne lui addreſſai pas la parole quatre fois dans tout la ſoirée ; & lui, de ſon côté, ſe retira auſſi-tôt ſa partie finie. Vous conviendrez que juſques là rien n'a moins l'air de conduire a une aventure : on fit, après les parties, une macédoine qui nous mena juſqu'à près de deux heures ; & enfin je me mis au lit.

Il y avoit au moins une mortelle demi-heure que mes femmes étoient retirées, quand j'entendis du bruit dans mon appartement.

tement. J'ouvris mon rideau avec beaucoup de frayeur, & vis un homme entrer par la porte qui conduite à mon boudoir. Je jetai un cri perçant; & je reconnus, à la clarté de ma veilleuſe, ce M. de Prévan, qui, avec une effronterie inconcevable, me dit de ne pas m'alarmer; qu'il alloit m'éclaircir le myſtere de ſa conduite, & qu'il me ſupplioit de ne faire aucun bruit. En parlant ainſi, il allumoit une bougie; j'étois ſaiſie au point que je ne pouvois parler. Son air aiſé & tranquille me pétrifioit, je crois, encore davantage. Mais il n'eut pas dit deux mots, que je vis quel étoit ce prétendu myſtere; & ma ſeule réponſe fut, comme vous pouvez croire, de me prendre à ma ſonnette.

Par un bonheur incroyable, tous les gens de l'office avoient veillé chez une de mes femmes, & n'étoient pas encore couchés. Ma femme-de-chambre, qui, en venant chez moi, m'entendit parler avec beaucoup de chaleur, fut effrayée, & appella tout ce monde-là. Vous jugez quel ſcandale! Mes gens étoient furieux; je vis le moment où mon valet-de-chambre tuoit M. de Prévan. J'avoue que, pour l'inſtant, je fus fort aiſe de me voir en force; en y réfléchiſſant aujourd'hui, j'aimerois mieux qu'il ne fût venu que ma femme-de-chambre; elle auroit ſuffi, & j'aurois peut-être évité cet éclat qui m'afflige.

Au

Au lieu de cela, le tumulte a réveillé les voiſins, les gens ont parlé, & c'eſt depuis hier la nouvelle de tout Paris. M. de Prévan eſt en priſon par ordre du commandant de ſon corps, qui a eu l'honnêteté de paſſer chez moi, pour me faire des excuſes, m'a-t-il dit. Cette priſon va encore augmenter le bruit : mais je n'ai jamais pu obtenir que cela fût autrement. La ville & la cour ſe ſont fait écrire à ma porte, que j'ai fermée à tout le monde. Le peu de perſonnes que j'ai vues, m'ont dit qu'on me rendoit juſtice, & que l'indignation publique étoit au comble contre M. de Prévan; aſſurément, il le mérite bien, mais cela n'ôte pas le déſagrément de cette aventure.

De plus, cet homme a ſûrement quelques amis, & ſes amis doivent être méchans : qui ſait, qui peut ſavoir ce qu'ils inventeront pour me nuire ? Mon Dieu, qu'une jeune femme eſt malheureuſe ! Elle n'a rien fait encore, quand elle s'eſt miſe à l'abri de la médiſance; il faut qu'elle en impoſe même à la calomnie.

Mandez-moi, je vous prie, ce que vous auriez fait, ce que vous feriez à ma place; enfin, tout ce que vous penſez. C'eſt toujours de vous que j'ai reçu les conſolations les plus douces & les avis les plus ſages; c'eſt de vous auſſi que j'aime le mieux à en recevoir.

Adieu,

Adieu, ma chere & bonne amie ; vous connoiſſez les ſentimens qui m'attachent à vous pour jamais. J'embraſſe votre aimable fille.

Paris, ce 26 Septembre, 17..

Fin du Tome premier.